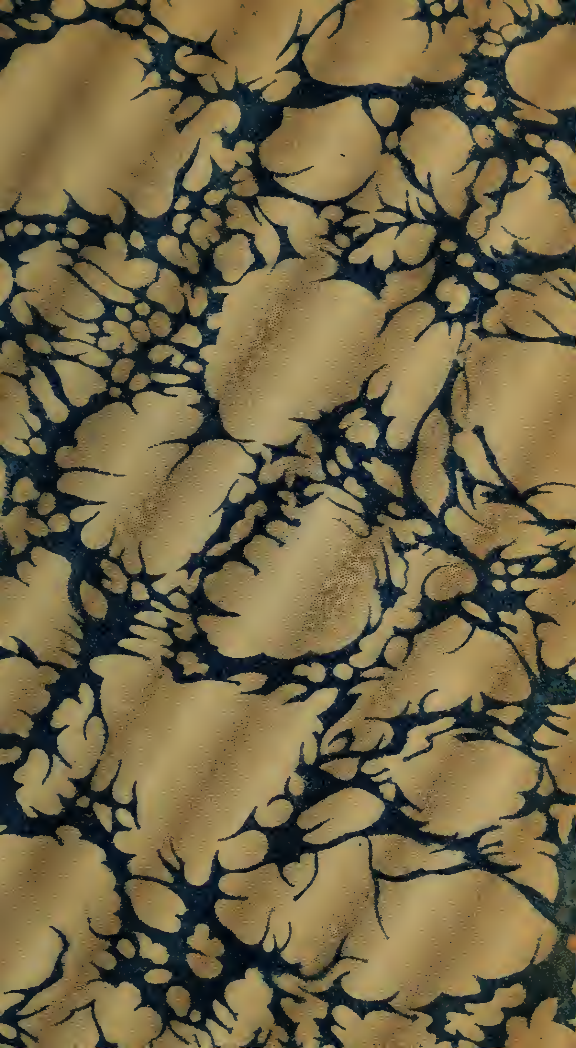






ÉLOGE

DE

L'IVRESSE.



Donne . redouble .. ô douce ivresse !
Je suis plus heureux que les Dieux .

Ode de la Motte p. 39.

ÉLOGE

DE

L'IVRESSE.

Nullus eris, si sunt ignavae ad pocula vires;
Plurima ni sicces pocula, nullus eris.
OBSOPÆUS, de arte bibendi.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue, corrigée, et considérablement augmentée.

A BACCHOPOLIS,
De l'Imprimerie du vieux SILÈNE,
L'AN DE LA VIGNE *5555*.

ET A PARIS,
Chez MICHEL, Libraire et Commissionnaire,
rue de l'Arbre-Sec, N°. 38.

AN VI.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous avions l'*Eloge de la Folie*, l'*Eloge du Mensonge*, l'*Eloge de la Fièvre*, l'*Eloge de la Peste*, l'*Eloge de l'Impertinence*, &c. : l'*Eloge de l'Ivresse* nous manquait. Aristote, Théophraste et Caméléon d'Héraclée l'avaient composé chacun dans leur temps ; mais ces ouvrages sont entièrement perdus, et nous n'en connaissons que les fragmens conservés par Athénée.

Un homme d'un esprit facétieux et d'une vaste érudition, M. Sallengres, en fit un, vers le milieu de ce siècle, que le public accueillit favorablement, et qui semble maintenant oublié. Le cadre en

est bon ; mais le style est incorrect, les périodes sont souvent trop alongées, les transitions trop brusques, et un grand nombre d'expressions ont vieilli. J'ai tâché de faire disparaître ces défauts : j'ai rajeuni le livre de Sallengres, en donnant des traductions nouvelles de presque tous les passages des auteurs grecs, latins ou italiens qu'il a cités : j'ai ajouté beaucoup d'anecdotes et de faits curieux qui lui étaient échappés, ou qu'il n'a pas pu connaître : à ses citations j'en ai quelquefois substitué d'autres qui m'ont paru plus piquantes et s'appliquer plus naturellement au sujet : j'ai joint, en outre, à cet Eloge plusieurs morceaux intéressans, pour lui servir, en quelque sorte, de pièces justificatives, et un choix

des meilleurs contes et chansons bacchiques que nous ayons ; en un mot, je n'ai rien négligé pour le rendre plus gai, plus agréable et plus varié. Je serai trop payé de mon travail, si je réussis à faire revivre et rechercher parmi nous une des plus ingénieuses productions d'un littérateur estimable, auquel il n'a manqué peut-être, pour avoir un nom, qu'un plus grand nombre de lecteurs capables de l'apprécier.

P. A. M. M.

PRÉFACE.

Si jamais préface doit tenir lieu d'apologie, c'est certainement celle ci. Le seul titre du livre suffit pour le faire décrier universellement, et pour donner mauvaise opinion de son auteur; car l'on ne manquera pas de dire que celui qui a fait l'Eloge de l'Ivresse est un ivrogne de profession, qui, lorsqu'il a écrit sur un pareil sujet, n'a rien fait qui ne fût de son métier, et n'a pas voulu sortir de sa sphère; tout de même le fameux Baudouin, cordonnier et fils de cordonnier, publia un traité sur les souliers des anciens, voulant observer le précepte : *Ne sutor ultrà crepidam*.

Quoi qu'il en soit, je consens qu'on

me pèse à la même balance qu'Erasme, auteur de l'Eloge de la Folie, et qu'on me croye aussi ivrogne qu'il était fou.

Mais, ajoutera-t-on, à quoi bon se déclarer publiquement le panégyriste de l'Ivresse ? Pour toute réponse, je me contenterai d'une comparaison :

Pelisson dit, dans son Histoire de l'Académie Française, que Ménage, en composant sa fameuse Requête des Dictionnaires, dans laquelle il tourne en ridicule tous les académiciens, ne fut point poussé par un sentiment de haine ; mais qu'il n'eut d'autre intention que de se divertir et de ne point perdre les bons mots qui lui étaient venus dans l'esprit sur ce sujet. De même, ce n'est pas un amour désordonné pour le vin qui m'a fait entreprendre cet ouvrage, mais uniquement l'envie de m'égayer, et de

recueillir les observations que j'avais faites sur cette liqueur.

On pourrait ajouter que cet Ouvrage est embelli d'un si grand nombre de citations, qu'elles empêchent de voir le livre même ; à-peu-près comme on raconte d'un Provincial qui se plaignit d'être sorti de Paris sans l'avoir vu, *parce que*, disait-il, *les maisons empêchaient de voir la ville.*

Je vais me servir encore d'une citation, pour excuser toutes les autres ; je l'emprunterai de M. Bayle. « Il n'y a point, dit-il, lieu de dou-
» ter que certains lecteurs ne jugent
» qu'il y a dans cet Ouvrage un peu
» trop de citations. C'est un désordre,
» disent-ils, qui n'est pas moindre
» que celui des villes, où les étran-
» gers sont en plus grand nombre que

» les bourgeois. Mais qu'importe à » des voyageurs qu'un tel désordre » paraisse dans un pays, pourvu qu'ils » n'y trouvent que d'honnêtes gens ? » Rien n'empêche de comparer la » lecture à un voyage. Ils se doivent » donc mettre peu en peine si, selon » l'ancienne frugalité campagnarde, » tout ce qu'on leur donne est de » son crû, ou si, au lieu des animaux » domestiques, et des fruits de son » jardin et de sa vigne, on leur sert » ce que l'on a acheté. L'important » est que les viandes soient bien » apprêtées, que les vins soient » bons, &c. » (*Préf. des Rép. aux Quest. d'un Pr. T. I.*)

Unde habeat quærit nemo, sufficit habere.
« Qu'importe d'où l'on ait ? il nous suffit d'avoir ».

Au reste, bien loin d'imiter celui qui, n'ayant trouvé qu'une faute dans

son Ouvrage, consulta un de ses amis pour savoir s'il mettrait *Errata* ou *Erratum*, je souscris de bon cœur à l'*Errata* de Benserade :

« Pour moi, parmi des fautes innombrables,
» Je n'en connais que deux considérables,
» Et dont je fais ma déclaration :
» C'est l'entreprise et l'exécution,
» A mon avis, fautes irréparables,
» en ce volume ».

ÉLOGE
DE
L'IVRESSE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut se réjouir.

S'il est à craindre que, d'un côté, le titre de cet ouvrage ne rebute bien des gens, et qu'ils ne disent que « jamais » vice n'a manqué de protecteur », *nulli vitio unquàm defuit advocatus*, j'ai peut-être autant à redouter la critique de beaucoup d'autres, qui ne manqueront pas de m'appliquer ce qu'on dit autrefois à Lacédemone, à quelqu'un qui voulut faire en public l'éloge d'Hercule : « Qui a jamais blâmé Hercule ? » *Quis Herculem vituperet ?* Mais quand même je devrais manquer de lecteurs,

je continuerai mon travail, au hasard d'imiter en quelque manière le fameux Pyrrhon, qui, haranguant un jour en public, et se voyant abandonné de tous ses auditeurs, ne laissa pas que de poursuivre hardiment son discours jusqu'à la fin. (*Diogène Laërce*).

J'entre donc en matière, et je pose d'abord ma thèse : *Il est permis de s'enivrer quelquefois.* Tâchons de le prouver.

Le chagrin est très-nuisible à la santé, et cause un grand nombre de maladies ; personne n'ignore cette vérité : la joie, au contraire, les prévient et les chasse. « Elle est (comme disent les Arabes) » la fleur et l'esprit de la santé vive et » remuante ». (*Balzac*, *Lettr. chois.*) Qu'on parcoure et qu'on examine tous les différens états de la vie, on sera obligé de convenir qu'il n'y en a aucun qui ne soit sujet à beaucoup de chagrins, et par conséquent que la joie est très-nécessaire aux hommes. C'est apparemment ce qu'avait en vue le philosophe qui définissait l'homme un animal risible. Quoi qu'il en soit, on peut regarder comme très-sensée la maxime qui dit :

« Fais succéder par fois les plaisirs aux affaires ».
Interpone tuis interdùm gaudia curis.

Confirmons ce précepte par un bel endroit de Sénèque, dont certainement les écrits ne contiennent pas une morale relâchée. Je transcrirai le passage entier, tel que Lagrange l'a traduit : « Il ne faut pas tenir toujours l'esprit » dans le même degré de tension, il » faut le délasser quelquefois par des » amusemens. Socrate ne rougissait pas » de jouer avec des enfans : Caton trou- » vait dans le vin un soulagement aux » fatigues des soins de l'administration ; » Scipion, après tant de triomphes, » ne dédaignait pas de mouvoir en ca- » dence ses membres aguerris, non en » affectant, comme c'est aujourd'hui la » coutume, ces attitudes molles et ces » mouvemens lascifs qui donnent à no- » tre démarche un air efféminé, mais » avec cette contenance mâle qui carac- » térisait la danse des anciens héros aux » jours de fêtes, et qui ne leur eût fait » aucun tort, quand ils auraient eu pour » spectateurs les ennemis mêmes de la » patrie. Il faut donner du relâche à » l'esprit : il acquiert plus de ressort, » après avoir été détendu. On laisse re- » poser un champ fertile, parce qu'une » fécondité non interrompue l'aurait » bientôt épuisé. De même un travail

» continu éteint, à la longue, la cha-
» leur de l'esprit : le repos et le délas-
» sement lui rendent de nouvelles forces;
» au lieu que la continuité de l'étude
» émousse l'ame et la rend languissante.
» Si les jeux et les amusemens n'avaient
» pas un attrait naturel, on ne verrait
» pas les hommes y courir avec tant
» d'ardeur ; néanmoins l'abus en est
» dangereux, il ôte à l'esprit sa force
» et sa probité. Le sommeil est néces-
» saire pour refaire le corps ; mais s'il
» dure nuit et jour, il ne diffère plus de la
» mort. Les législateurs ont institué des
» jours de fêtes, afin que les hommes, ras-
» semblés pour des divertissemens pu-
» blics, trouvassent des intervalles de
» délassemens nécessaires à leurs tra-
» vaux. Il y eut, comme je l'ai dit, de
» grands hommes, qui se donnaient tous
» les mois quelques jours de vacances ;
» d'autres qui partageaient chacune de
» leurs journées entre le repos et le
» travail. . . . . L'esprit demande du mé-
» nagement ; le repos qu'on lui donne
» est une espèce d'aliment qui renou-
» velle ses forces. Il est sur-tout essen-
» tiel de se promener dans des lieux
» découverts ; un air libre et abondant
» donne à l'esprit un nouveau ton. Les

» voyages, le changement de climats, un » peu d'excès dans le boire et le man- » ger renouvellent encore la vigueur de » l'ame ». (*De la Tranquillité de l'ame, dᵉʳ. chap.*)

Quoique Sénèque parle, principalement en cet endroit, contre la trop grande assiduité au travail, ce qu'il dit peut néanmoins s'appliquer très-bien à la tristesse, puisqu'elle cause dans le tempérament une altération beaucoup plus grande que les travaux les plus opiniâtres du corps ou de l'esprit.

Les anciens avaient encore un autre motif qui les portait à se réjouir, et à passer leur tems dans les plaisirs. Ils considéraient la courte durée de leur vie, et tâchaient, pour cette raison, d'en tirer le meilleur parti possible. Il ne me sera pas fort difficile de prouver ce que j'avance.

Personne n'ignore que les Egyptiens pratiquaient, dans leurs festins, une coutume fort extraordinaire. On montrait à chacun des conviés un squelette. Les uns prétendent que c'était pour les faire penser à la mort. D'autres assurent, au contraire, que c'était pour les exciter à se réjouir pendant leur vie, et à mettre à profit sa courte durée, en leur insinuant

que tel était le sort qui les attendait, après leur dissolution. Ce dernier sentiment est sans doute le plus probable ; car quelle apparence qu'on eût voulu se livrer aux plus sérieuses, aux plus tristes réflexions, dans un tems que l'on destinait uniquement aux épanchemens de la joie ?

« Craindre toujours la mort, c'est ne vivre jamais ».

C'est aussi l'effet que produisit la vue d'une tête de mort sur l'esprit de Trimalcion. Il s'écria là-dessus, comme Pétrone nous l'apprend : (*Petronii Satyricon, p. 58.*)

« Que l'homme est malheureux et quelle est sa faiblesse!
« Nous naissons tous esclaves de la mort.
» Vivons et jouissons; le tems fuit, il nous presse :
» L'instant présent ne dépend plus du sort ».

(*Boispréaux.*)

Le latin a encore plus de force :

Heu, Heu, nos miseros, quàm totus homuncio nil est!
Quàm fragilis tenero flamine vita cadit!
Sic erimus cuncti, postquàm nos auferet orcus.
Ergo vivamus, dùm licet esse benè.

Un peu auparavant, il avait dit presque la même chose : « Hélas ! il est donc » vrai : le vin vit plus long-tems que » l'homme. Amis, buvons, buvons abon» damment : la vie et le vin sont une

» même chose ». *Heu, Heu, ergò diutiùs vivit vinum quàm homuncio! Quare tangomenas faciamus; vita vinum est.*

Ceci me rappelle un trait que j'ai lu dans Athénée. « Un Egyptien, nommé » Mycerinus, ayant appris de l'oracle » qu'il n'avait que très-peu de tems à vi» vre, voulut le mettre à profit, et le » passa tout entier dans les festins et » la débauche ». *Mycerinus quidam Ægyptius, cùm ex sacerdotibus audivisset quòd brevi esset victurus, multas fecit lucernas, ac ubi fieret nox bibebat, deliciisque fruebatur, neque diem, neque noctem intermittebat, ac in paludibus nemoribusque pascebatur, vel sicubi locum in quò pueri exercerentur adiret, ebrius fiebat.* (Athen., l. 10, ch. 12.)

Anacréon et les beaux esprits du siècle d'Auguste ont connu tout l'usage qu'on pouvait faire de la pensée de la mort au milieu des jeux et des plaisirs. Cette pensée n'est pas aussi importune qu'on le croit, puisqu'elle sert de principal agrément à un ancien hymne du poëte Cécilius. « Qu'on m'assure, dit-il, » que je vivrai six mois, je les emploierai » si bien que je n'aurai aucun regret de

» mourir au septième ». Les modernes ont approché quelquefois de leur élégance, et sur-tout les Italiens, peut-être parce qu'ils sont plus propres que d'autres à raffiner sur le plaisir. Sannazar s'exprime à-peu-près ainsi dans une de ses Elégies :

« Jouissons, aimable jeunesse !
» Dans l'âge heureux des vrais plaisirs,
» Vivons au gré de nos desirs :
» La raison ne convient qu'à l'austère vieillesse.
» Jouissons, et n'attendons pas
» Que sa main loin de nous chasse l'essaim des grâces ;
» Servons le Dieu d'amour et marchons sur ses traces :
» Trop heureux si la mort nous frappe entre ses bras » !

Ovide avait renfermé la même idée dans ces vers où il fait allusion à la mort de la courtisanne Laïs :

O utinam Veneris possem languescere motu
Cùm moriar, medium solvar et inter opus !

L'empereur Adrien, une heure avant de mourir, composa ces vers pleins d'enjoûment :

Animula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, crudula ?
Nec, ut soles, dabis jocos !

« Ma petite ame, ma mignonne,
» Tu t'en vas donc, ma fille, et Dieu sache où tu vas !

» Tu pars seulette, nue et tremblotante, hélas!
» Que deviendra ton humeur folichonne?
» Que deviendront tant de jolis ébats »
(*Fontenelle.*)

Le Mantouan, moins philosophe, ou moins incrédule que le prince, apostrophe ainsi la sienne :

Vadis in æthereos . . . . . post funera campos ;
In requiem venies, pacificosque lares.
Ergò libens et sponte pedem trans limina mortis
Porrige, nec fati nomen inane time.

« Tu vas dans les régions célestes, au sein de » l'éternel repos et des Dieux pacifiques : franchis » gaîment les portes de la mort, et ne redoute pas » un aveugle Destin ».

Mais, pour revenir à mon sujet, l'on assure que les Scythes buvaient dans un crâne de mort, et, apparemment, dans le même dessein que les Egyptiens regardaient un squelette. Au reste, ces objets ne sauraient être fort divertissans, dans quelque vue qu'on les considère.

Passons aux Romains. Gruter nous apprend, dans ses Inscriptions, p. 609, qu'ils avaient coutume de s'écrier dans leurs festins :

AMICI,
DUM VIVIMUS,
VIVAMUS.

C'est-à-dire : « Amis, pendant que

» nous vivons, jouissons de la vie ». Car Raderus a très-bien fait voir, par des exemples tirés de Catulle, Cécilius, Varron, Anacréon et d'autres anciens auteurs, que *vivère* signifie se réjouir, s'adonner à la volupté, au plaisir de la bonne chère, au vin, etc. Nous allons aussi rapporter quelques passages qui le prouveront et confirmeront en même tems ce que nous avons dit ci-dessus des motifs qui portaient les anciens à se réjouir. Mais auparavant n'oublions pas cette autre inscription qui se trouve dans Gruter, p. 699, et qui est à-peu-près semblable à la précédente :

VIVE, HOSPES, DUM LICET, ATQUE VALE.

« Réjouis-toi, tandis que tu en es le maître, et » porte-toi bien ».

Martial dit quelque part :

Sera nimis vita est crastina ; vive hodiè.

« Vis aujourd'hui : demain il ne sera plus tems ».

Catulle exprime à-peu-près la même pensée par ces beaux vers :

Vivamus. . . . .
Rumoresque senum severiorum
Omnes uniùs æstimemus assis.
Soles occidere et redire possunt :
Nobis, cùm semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.

« Ami, profitons de la vie;
» Et, laissant murmurer l'envie,
» Goûtons un innocent plaisir.
» Les courts momens dûs à la joye,
» Qu'on les perde ou qu'on les employe,
» Passent sans pouvoir revenir.

» Le soleil se couche et se lève:
» Sa première course s'achève,
» Bientôt succède un nouveau jour;
» Mais quand la fière destinée
» Finit notre courte journée,
» Ah! cher ami, c'est sans retour ».

(*Pelisson.*)

Horace marque en plusieurs endroits de ses ouvrages l'usage qu'on doit faire de cette courte vie :

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem; non secùs in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitiâ, moriture Delli :
Seu mæstus omni tempore vixeris;
Seu te in remoto gramine per dies
Festos reclinatum beâris
Interiore notâ Falerni :
Quà pinus ingens, albaque populus,
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.
Huc vina et unguenta, et nimium breves
Flores amænæ ferre jube rosæ;
Dum res, et ætas, et sororum
Fila trium patiuntur atra.

Cedes coëmptis saltibus, et domo;
Villâque, flavus quam Tiberis lavit,
Cedes; et exstructis in altum
Divitiis potietur hæres.
Divesne prisco natus ab Inacho
Nil interest, an pauper et infimâ
De gente sub dio moreris,
Victima nil miserantis Orci.
Omnes eòdem cogimur; omnium
Versatur urnâ seriùs, ocyùs
Sors exitura, et nos in æternum
Exilium impositura cymbæ.
(Lib. 2, Od. 3.)

« Délius, aux revers si ta vie est en proie,
» Repousse de ton cœur le chagrin nébuleux;
» Dans la prospérité, par une folle joie,
» N'insulte point aux malheureux.

» Il faut que mon ami cède à la loi commune:
» La mort viendra bientôt mettre un terme à ses jours;
» Soit que par le bonheur, soit que par l'infortune
» Les Dieux en aient marqué le cours.

» Dans ces lieux enchanteurs, le peuplier docile,
» Mariant ses rameaux à ceux du pin altier,
» Contre les feux du jour te présente un asyle
» Sous son ombrage hospitalier.

» Ce ruisseau vagabond roule une onde limpide;
» Son murmure t'invite aux douceurs du repos:
» Jouis, en attendant que la parque homicide
» S'arme de ses cruels ciseaux.

» Qu'une table à Bacchus ici soit consacrée!
» Qu'on apporte du vin, des parfums, de l'encens,
» Des corbeilles de fleurs, dont la courte durée,
» Offre l'image de nos ans!

» Vois

» Vois ce jeune héritier : rayonnant d'espérance,
» Il convoite déjà ton palais, tes trésors,
» Ton Falerne, tes bois, ta maison de plaisance
» Dont le Tibre arrose les bords.

» Qu'importe que tu sois heureux ou misérable?
» Descendant d'Inachus ou fils d'un Plébéien?
» Vertus, talens, honneurs; la mort impitoyable,
» L'avide mort n'épargne rien.

» Jupiter a voulu que dans l'urne fatale
» Fût sans cesse agité le sort de tout mortel;
» Nous devons tôt ou tard sur la rive infernale
» Subir un exil éternel ».

Nos poëtes français se sont aussi exercés sur la même matière; voici comment s'exprime d'Arnaud :

» Vivons, mes chers amis, hâtons-nous de cueillir
» Le peu de fleurs que le plaisir
» Sur nos pas a fait naître :
» Oublions le passé, qui ne peut revenir;
» Et sans compter sur l'avenir
» Qui nous affligera peut-être,
» Saisissons le présent, employons à jouir
» Ce tems si précieux que l'on perd à connaître ».

Léonard a dit aussi :

« Profitons du jour serein
» Que ramène la nature :
» L'impénétrable Destin
» A caché le lendemain
» Dans la nuit la plus obscure.

» Loin de nous chagrin, tourment,
» Inquiétude ennemie!
» La saine philosophie
» Est de voyager gaîment
» Sur la route de la vie :
» On n'y paraît qu'un instant;
» Je le donne à la folie,
» Et je m'en irai content
» Dans l'abîme où tout s'oublie ».

Finissons ce chapitre par une ode anacréontique de Lamotte, qui ne vient pas mal à notre sujet :

« Amis, courons offrir, sous la riante treille,
» Notre encens à la volupté!
» Bacchus a mis pour nous, au fond de la bouteille,
» Le plaisir et la vérité.

» La vigne, si j'en crois un des sages de Grèce,
» Porte trois raisins inégaux :
» Du premier naît la joie, et du second l'ivresse;
» Du dernier naissent tous les maux.

» Mais l'épreuve dément des sentences si vaines :
» L'espérance naît du premier;
» Du second, plus puissant, naît l'oubli de nos peines;
» Tous les biens naissent du dernier.

» Bacchus, avec son thyrse, écarte de la table
» Les noirs soucis et les travaux :
» Nous boirons à longs traits, avec son jus aimable,
» L'oubli précieux de nos maux.

» Bannissons la raison; que l'Ivresse, plus sage,
» Amène les jeux et les ris :
» Peut-on de la raison faire un meilleur usage,
» Que d'y renoncer à ce prix » ?

CHAPITRE II.

Que le vin chasse le chagrin et excite la joie.

De tous les moyens propres à chasser le chagrin et à exciter la joie, le vin est constamment le plus agréable et le plus efficace. Il produit sur les esprits le même effet que l'eau du fleuve Léthé faisait sur les ames qui devaient animer de nouveaux corps :

. . . . Animæ quibus altera fato
Corpora debentur, Lethæi ad fluminis undam
Securos latices et longa oblivia potant.
(Virg. Æneid., l. 6, v. 713.)

« . . . . Les ames de ces morts,
» Que doivent les Destins revêtir d'autres corps,
» Pour charmer leurs soucis, en ce lieu viennent boire
» Le long oubli des maux présens à leur mémoire ».

Pour la même raison, Isidore a défini l'Ivresse un certain oubli causé dans l'ame par un usage immodéré de boissons. *Ebrietas est per quam menti quædam oblivio generatur, ex superfluorum potuum indulgentiâ.*

« L'Ivresse, a dit Sophocle, est le remède de tous les maux ».

Euripide s'exprime ainsi, dans ses Bacchantes :

« La vigne a été donnée à l'homme pour calmer ses peines : plus de vin, plus d'amour, plus de plaisir ». Ailleurs, il appelle le vin, *le restaurateur des forces*.

« L'homme qui a toujours une bonne dose de vin, si l'on en croit Antiphane, n'a pas de soucis; mais celui qui ne fait qu'en goûter est toujours rêveur ».

Aristophane a dit fort ingénieusement que le vin était le lait de Vénus.

Le philosophe Androcidas l'a défini une liqueur qui a beaucoup de vertus : *Liquore potentissimo*.

Et en effet,

« C'est lui qui fait que les années
» Nous durent moins que des journées;
» C'est lui qui nous fait rajeunir,
» Et qui bannit de nos pensées
» Le regret des choses passées
» Et la crainte de l'avenir ».

(*Racan.*)

Le vin est encore un excellent remède contre une espèce particulière de chagrin, je veux dire contre l'ennui,

« Lui qui sommeille
» Dans tous les cœurs,
» Quand les buveurs
» Sont sous la treille ».
(*Cournand.*)

Expliquons-nous davantage : Saint-Evremont sera pour un moment notre interprète. Après avoir parlé d'un ennui qui quelquefois nous accompagne par-tout et ne nous quitte point, il ajoute : « La » bonne chère avec ses amis est le sou- » verain remède contre cette sorte de » chagrin ; car, outre que la conversa- » tion qui devient alors plus libre et » plus gaie, l'adoucit insensiblement, » il est certain que le vin réveille les » forces de la nature, et donne à notre » ame une vigueur capable de chasser » toute sorte d'ennuis. Je sais bien que » certaines gens farouches, au moins de » la mine et de l'apparence, témoigne- » ront beaucoup d'aversion pour un re- » mède, dont néanmoins ils ne méprise- » ront pas trop les délices. Mais loin d'ici » toutes grimaces! je m'embarrasse peu » de leur sévérité mal-entendue, puisque » le plus sévère philosophe de la terre » nous a conseillé ce même remède ; » que les plus farouches de nos hommes » illustres ont soumis, pour ainsi dire,

» leurs vertus aux charmes de ce doux » plaisir, et que les plus honnêtes gens » n'en dédaignent pas l'usage ».

(*Mélang. curieux, tom. I, p. 55.*)

Le vin modère même la colère. L'empereur Maximin ayant été déclaré, par le sénat, ennemi du peuple romain, il en conçut tant de dépit et entra dans une telle rage, qu'on ne put trouver aucun autre moyen, pour lui remettre l'esprit dans son assiette naturelle, que celui de l'enivrer. (*Jul. capit. hist. aug. script. fol. p. m. 359.*)

Mais revenons aux deux principales qualités du vin, qui consistent en ce qu'il bannit le chagrin du cœur de l'homme, et qu'il y fait succéder la joie :

Sæpius una dies et luctum et gaudia miscet;
Sic bellorum inter strepitus, si fortè quietem
Hora brevis dederit, lætus per pocula miles
Cantat, et antiquos mergit cratere labores.

(Notice des Poëtes latins.)

« Dans l'homme un même jour unit les ris aux larmes ;
» Tels on voit nos soldats, loin du bruit des alarmes,
» Chantant, le verre en main, dans un jour de repos,
» Perdre le souvenir de vingt ans de travaux ».

Sénèque confirme cette vérité : « Quelquefois, dit-il, on peut aller jusqu'à » l'ivresse ; je ne dis pas celle qui appe-

» santit l'homme, mais celle qui le ré-
» veille ; elle noie les chagrins, elle tire
» l'ame d'elle-même ; elle est le remède
» de la tristesse, ainsi que de quelques
» maladies du corps. Si l'inventeur du
» vin a été appelé *Liber*, c'est moins à
» cause de la liberté qui règne dans les
» discours des buveurs, que parce qu'il
» délivre l'ame des chagrins, et la rend
» plus hardie et plus entreprenante ». *Nonnunquàm et usque ad ebrietatem veniendum, non ut mergat nos, sed ut deprimat curas. Eluit enim curas, et ab imo animum movet : et ut morbis quibusdam, ità tristitiæ medetur.* (De la Tranquill. de l'ame, trad. de Lagrange.)

C'est ce qui a fait dire à Pline que le *Nepenthès*, dont Homère exagère tant les vertus, n'est autre chose que le vin.

Chérémon, poëte tragique, dit que ceux qui usent du vin, y trouvent les ris, la sagesse, la science et le bon conseil.

Panyasis, un des poëtes qui fleurirent après Homère, s'exprime ainsi dans le seul morceau qui nous soit resté de lui :

« On n'est pas vertueux, selon moi,
» on n'est pas homme, quand on ne sait

» pas bannir les peines de la vie, et
» quand au lieu du vin qui nous en-
» flamme, on se contente du premier
» ruisseau pour appaiser sa soif. Le vin
» n'est pas moins utile aux mortels que
» le feu; c'est le plus infaillible remède
» à tous les maux, c'est le Dieu qui nous
» inspire les plus aimables chants. C'est
» le vin qui fait la partie sacrée des fes-
» tins, qui en est le plus splendide éclat.
» Il est le père de la danse qui nous
» donne des sensations si douces. Il
» amène dans nos bras enchantés les
» plus tendres objets de nos amours; il
» nous fait oublier l'horreur des combats
» et le pénible tourment de la haine.
» Vous ne sauriez donc vous dispenser,
» ô mon hôte, de recevoir de ma main
» cette joyeuse coupe. Buvons, et ne
» ressemblons pas au vautour qui, plein
» des viandes qu'il a dévorées, se trouve
» accablé d'une digestion si pénible :
» égayons-nous avec le vin, nous ren-
» drons la nôtre facile et douce, et le
» plaisir surnagera. Le vin, pris avec
» modération, est le plus beau don des
» Immortels. C'est un poison fatal, quand
» c'est l'intempérance qui le verse. Rem-
» plissez, j'y consens, votre coupe d'or
» de cette liqueur divine; mais buvez

» sobrement et à longs traits : vous inon-
» derez doucement toutes les amertumes
» de la vie ».

Horace soutient aussi que le vin est le seul moyen propre à bannir le chagrin :

Siccis omnia nam dura Deus proposuit ; neque
Mordaces aliter diffugiunt sollicitudines.
(Lib. I, Od. 17.)

« Les Dieux aux buveurs d'eau semblent faire la guerre ;
» Les soucis sont pour eux.
» Contre le noir chagrin arme ta main d'un verre,
» Si tu veux être heureux ».

Et il recommandait au sage Plancus d'avoir recours à ce remède :

... Sic tu sapiens finire memento
Tristitiam, vitæque labores
Molli, Plance, mero ....
(Lib. I, Od. 7.)

« Pour charmer, cher Plancus, la rigueur de tes peines,
» Tu feras sagement de boire à tasses pleines ».

Il fait encore ailleurs ce bel éloge de l'Ivresse :

Quid non ebrietas designat ? operta recludit,
Spes jubet esse ratas, in prælia trudit inertem,
Sollicitis animis onus eximit, addocet artes.
Fœcundi calices quem non fecêre disertum ?
Contractâ quem non in paupertate solutum ?
(Lib. I, Ep. 5.)

« Vive le vin! vive Bacchus!
» Honneur à son aimable jus!
» Il est le baume de la vie;
» Il chasse la mélancolie,
» Sait ressusciter un vieillard,
» Rend le poltron hardi comme un César,
» Et donne au sot quelque génie ».

Diphile, poëte comique, a dit dans le même sens : « O Bacchus, délice des » sages et très-sage toi-même, que tu » es charmant! Toi seul tu élèves l'ame » des gens qui sont dans la bassesse : tu » dérides le front de l'homme le plus sé- » vère et le fais rire. Avec toi, la fai- » blesse devient la force même, et » l'homme timide ne connaît plus la » crainte ».

Et Pindare : « C'est alors que les sou- » cis fatigans de l'homme abandonnent » le cœur; nous voguons tous, au gré de » l'illusion qui nous trompe, dans un » océan de richesses. Celui qui n'a rien, » se trouve dans une opulente fortune, » et les riches s'imaginent l'être encore » davantage ».

Dût-on m'accuser de piller les lieux les plus connus, je ne saurais néanmoins passer sous silence ce qu'Ovide dit de l'Ivresse :

Vina parant animos, faciuntque caloribus aptos.
Cura fugit multo diluiturque mero.
Tunc veniunt risus, tunc pauper cornua sumit;
Tunc dolor et curæ, rugaque frontis abit.
Tunc aperit mentes ævo rarissima nostro
Simplicitas, artes excutiente Deo.
Illic sæpè animos juvenum rapuêre puellæ:
Et Venus in vinis, ignis in igne fuit.
(De art. am., l. I, v. 237.)

« Bacchus échauffe l'ame et l'ouvre à la tendresse;
» Sa liqueur bienfaisante assoupit la tristesse;
» Elle enrichit le pauvre, elle enfante les ris,
» Rajeunit la vieillesse et bannit les soucis.
» La franchise si rare accourt, sous son auspice,
» Epanouir les cœurs, en chasser l'artifice.
» La beauté dut souvent son triomphe à ce Dieu,
» Et l'amour dans le vin fut le feu dans le feu ».
(*Verninac.*)

L'ode suivante d'Anacréon ne vient pas mal encore à l'appui de ma thèse:

« Ai-je bu? toute ma joye
» Sans crainte alors se déploye;
» Alors les sœurs d'Apollon
» M'enlèvent dans leur vallon.
» Les soins, ni l'inquiétude
» N'approchent plus de mon cœur;
» Sans embarras, sans étude,
» Je me livre à mon erreur.
» Ai-je bu? Bacchus me venge
» Des chagrins que j'ai soufferts;
» Il m'élève au haut des airs,
» Et m'enyvre du mélange
» De mille parfums divers.

» Ai-je bu? je me couronne
» Des plus agréables fleurs;
» Je ris, je chante, et m'étonne
» Si quelqu'un verse des pleurs.
» Ai-je bu? l'Amour lui-même
» Est moins tendre que mon cœur;
» Dans les bras de ce que j'aime
» Je trouve le vrai bonheur.
» Yvresse digne d'envie!
» Je ne suis content du sort
» Qu'à l'instant où je m'oublie;
» Car plus je prends sur la vie,
» Plus je dérobe à la mort».

(*Muses grecques*, *p.* 156.)

Gentil Bernard me fournit un trait que je ne puis omettre :

« Par un perfide Ariane abusée
» Armait les Dieux contre l'ingrat Thésée,
» Et l'œil mourant, le sein baigné de pleurs,
» Sur un rocher leur contait ses douleurs.
» Un Dieu paraît : les ris et la jeunesse
» Font retentir mille chants d'allégresse;
» Et les Amours se jouant sur son char,
» En font jaillir des ruisseaux de nectar.
» Du Dieu du Thyrse elle arrête la course;
» Il voit ses pleurs, il en tarit la source,
» Plaint et console une amante aux abois
» Et dans ses bras la venge mille fois.
» Ainsi Bacchus, l'ennemi des alarmes,
» Le Dieu des ris, est vainqueur par des larmes ».

(*Art d'aimer*, *ch.* 2.)

C'était apparemment le vin qu'avait

en vue ce philosophe grec, qui fit mettre sur la porte de son logis une inscription, en gros caractères, dont voici le sens : « On vend ici des remèdes pour » toutes sortes d'afflictions : on y guérit » de toutes les maladies de l'ame ».

Le philosophe, dont Sénèque nous parle si souvent, ne demandait que du pain et du fromage pour disputer de félicité avec le maître du tonnerre : je ne demande pour cela que du vin; car lorsqu'on boit, on est si transporté de joie, qu'on s'écrierait bien volontiers avec ce jeune fou de la comédie latine : » Je n'aurais aucun regret de cesser de vi- » vre en ce moment, si je n'appréhen- » dais que quelqu'amertume ne vînt se » mêler à mes plaisirs ». *Nunc est profectò cùm me patiar interfici, ne hoc gaudium aliquâ contaminetur œgritudine.*

C'est entre les verres et les pots qu'on peut véritablement dire :

. . . . . . Mediis videor discumbere in astris,
Cum jove et iliacâ porrectum sumere dextrâ
Immortale merum. . . . . .

(Stat. Sylv. 2, l. 4.)

« Le nectar coulait dans mon verre :
» En ces momens dilicieux,
» Je me croyais loin de la terre,
» Assis à la table des Dieux ».

Asclépiade soutient que les Dieux ne sauraient rien produire qui égale le vin en bonté.

Philostrate ne s'est guère éloigné de cette idée. Après avoir parlé d'une ordonnance de l'empereur Domitien qui défendait de châtrer les hommes et de planter des vignes, il ajoute que cet empereur n'avait pas fait réflexion qu'en même tems qu'il épargnait les hommes, il rendait en quelque façon la terre eunuque.

Varron n'a pas fait l'éloge du vin en termes moins pathétiques :

Vino nil quicquàm jucundiùs cluet ;
Hoc continet coagulum convivia ;
Hoc hilaritatis dulce seminarium ;
Hoc ægritudinem ad medendam invenerunt.

« Rien de plus agréable que le vin; il est l'ame d'un » bon repas, la source de la gaîté et le remède à tous » nos chagrins ».

Salomon dit que le vin réjouit le cœur de l'homme. *Vinum lætificat cor hominis.* (Ecclesiast. cap. 40, v. 20.)

En conséquence, il veut qu'on en donne beaucoup à boire aux pauvres, afin qu'ils oublient leur misère ; et jamais aux rois, de crainte qu'ils ne violent leur secret. Cependant ce prince ne

s'en est pas abstenu. Quelque théologien ne manquera pas de lui appliquer ce passage d'Horace :

. . . . . . Video meliora, proboque,
Deteriora sequor. . . . . .

« Je conseille assez bien ; mais, comme chacun sait,
» On conseille mieux qu'on ne fait ».

M. de la Motte nous fournira encore une belle ode pour mettre fin à ce chapitre :

« Bacchus, contre moi tout conspire ;
» Viens me consoler de mes maux ;
» Je vois au mépris de la lyre,
» Couronner d'indignes rivaux.

» Tout me rend la vie importune :
» Une volage me trahit ;
» J'eus peu de bien de la fortune,
» L'injustice me le ravit.

» Mon plus cher ami m'abandonne ;
» En vain j'implore son secours,
» Et la calomnie empoisonne
» Le reste de mes tristes jours.

» Bacchus, viens me verser à boire !
» Encore . . . bon . . . je suis soulagé ;
» Chaque coup m'ôte la mémoire
» Des maux qui m'avaient affligé.

» Verse encor . . . je vois l'allégresse
» Nager sur le jus précieux.
» Donne . . . redouble . . . ô douce ivresse !
» Je suis plus heureux que les Dieux ».

CHAPITRE III.

Qu'il est bon pour la santé de s'enivrer quelquefois.

Quoique la joie soit absolument nécessaire à la santé, il faut néanmoins convenir qu'il y a beaucoup de plaisirs qui nous sont nuisibles, et qu'il faut agir avec précaution dans l'usage de ceux que l'on se procure. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on les recherche dans le doux jus de la treille. L'Ivresse, bien loin de nuire à la santé, la conserve. Du moins les plus habiles médecins nous l'assurent; et, puisqu'ils ont sur nous le droit de vie et de mort, *jus vitæ ac necis*, il faut les en croire.

Hippocrate nous ordonne de nous enivrer une fois tous les mois; car, selon lui,

« Une utile et douce chaleur
» Fait qu'on pense, au sortir de table,
» Avoir pris de cet or potable,

» Qui triomphe des ans, qui chasse la douleur,
» Qui fait tout et qui, par malheur,
» N'a jamais été qu'une fable ».

(*Mme. Deshoulières.*)

Avicenne et Rasis, excellens médecins arabes, disent que c'est une chose saine que de s'enivrer quelquefois.

Dioscoride dit que l'Ivresse n'est pas toujours nuisible, mais que souvent elle est nécessaire pour la conservation de la santé.

Hoffmann confirme ce que dit Avicenne. Il croit que le vin est un excellent préservatif contre les maladies, et d'un admirable usage dans leur guérison.

Mnesithée, d'Athènes, fameux médecin, parlant de la boisson et de l'utilité qu'il y a de boire de tems en tems un peu plus largement, s'exprime ainsi, dans la lettre qu'il a écrite à ce sujet : « Il arrive que ceux qui boivent beaucoup de vin pur dans les festins, en » ressentent du mal, tant à l'égard du » corps que des facultés de l'ame; néanmoins, je pense qu'une débauche de » vin, de quelques jours, purge le corps » et détend les ressorts de l'ame. Les » repas que nous faisons tous les jours, » donnent lieu à des acrimonies redon- » dantes; or, la voie la plus convenable

» pour les éconduire, est celle des uri-
» nes ; et c'est à quoi peuvent le plus
» contribuer les purgations qui résul-
» tent de ces débauches passagères. En
» effet le vin étant chaud et humectant
» détrempe les fibres et les humeurs ».

Platon soutient que l'Ivresse n'est point condamnable par elle-même, mais seulement par les autres excès qu'elle entraîne avec elle.

Horace dit qu'il est quelquefois agréable de perdre la raison :

Dulce est desipere in loco.
(Liv. 4, Od. 12.)

J'ai lu quelque part qu'il avait été arrêté, dans un concile, qu'un clerc ne pouvait boire au-delà de trois coups : *Ne poculum ultrà vicem tertiam ad summum contingant.* Il y a cependant plusieurs théologiens qui pensent que ce n'est point un mal de s'enivrer, quand on le fait par ordonnance de son médecin, et pour recouvrer sa santé. De ce nombre est le P. Taverne, jésuite, dans son livre de la Théologie Pratique.

Les paysans, en Angleterre, se guérissent de la fièvre avec du vin brûlé.

C'est aussi, pour conserver leur santé, que les Africains boivent beaucoup de

vin, parce qu'il aide à la digestion de la grande quantité de fruits qu'ils mangent.

Montaigne nous assure « qu'il a ouï » dire à Sylvius, excellent médecin de » Paris, que pour garder que les forces » de notre estomac ne s'apparessent, » il est bon, une fois le mois, de les » éveiller par cet excès et les piquer » pour les garder de s'engourdir ».

(*Essais, l. 2, ch. 2.*)

Si l'on en croit Regnier le satyrique,

» Un jeune médecin vit moins qu'un vieil ivrogne ».

Ainsi,

« Si Bourdaloue un peu sévère
» Nous dit : Craignez la volupté ;
» Escorbar, lui dit-on, mon père,
» Nous le permet pour la santé » !

(*Despréaux.*)

Et si le nombre des médecins qui se sont enivrés prouvait quelque chose, j'en pourrais citer d'illustres.

Paracelse ne passait guères plusieurs jours de suite sans s'enivrer.

Rabelais nous dit lui-même qu'il prenait un plaisir singulier à *humer le piot*, sur-tout lorsqu'il contenait du *vin à quarante sangles ;* ce qu'il entend d'un

vin excellent et d'une si grande force que pour empêcher qu'il ne s'échappe, on est obligé de relier de quarante cercles le tonneau où on l'a mis. Aussi a-t-il été peint un verre à la main, parce que c'était dans cette position que sa physionomie se déployait avec plus d'avantages.

Guy-Patin assure qu'il ne vit jamais tant boire que lors du festin qu'il fit pour son décanat, et où trente-six de ses collègues assistèrent.

On pourrait néanmoins inférer de ceci que tous ces habiles gens ne burent tant que parce qu'ils crurent que cela n'était nullement contraire à la santé.

Conclusion : On aura beau m'alléguer comme une sentence que

Pocula non lædunt paucula, multa nocent.

« Boire peu, fait du bien; boire beaucoup, du mal ».

je répondrai toujours par cette autre citation :

Una salus sanis multam potare salutem.

« Buvez, mes chers amis, et buvez à grands coups.
» Quels siècles de santé vous aurez devant vous » !

Que ceux à qui plaira mon systême, chantent avec moi :

« Viens sous cette antique treille,
» O Bacchus, Dieu des buveurs !
» Viens, armé d'une bouteille,
» M'arracher à mes langueurs.
» Dans une ivresse profonde
» Noye à ton gré mes esprits :
» Pour être heureux en ce monde,
» Il faut être toujours gris.

» Que le cliquetis des armes
» Plaise aux turbulens héros :
» Le seul pour moi plein de charmes,
» C'est le cliquetis des pots.
» Qu'un Turenne aux champs de gloire
» Vole affronter mille dards :
» Moi, je n'ai du cœur qu'à boire ;
» Ma cave est mon champ de Mars.

» Qu'un sultan de cent grisettes
» Foule à loisir les appas :
» Mes femmes sont mes feuillettes ;
» D'autres ne les vaudraient pas.
» Comme un amant toujours tendre,
» Je m'en repais sans dégoûts :
» Plus j'en prends, plus j'en veux prendre ;
» J'y vais sans compter les coups.

» Des neuf doctes Péronnelles
» Je foule aux pieds les faveurs ;
» Le Chably de ces donzelles,
» Je l'abandonne aux rimeurs.
» Toujours gaillard, toujours ivre,
» Je me moque d'un vain nom ;
» Et veux, en cessant de vivre,
» Un tonneau pour Panthéon ».

CHAPITRE IV.

Que les vieillards doivent s'enivrer quelquefois.

Le vin pris avec quelqu'excès fait du bien aux vieillards : il humecte leur tempérament sec et entretient leur humide radical. C'est de-là qu'est venu ce proverbe : « Le vin est le lait des vieillards ».

Tu senum nutrix querulos benigno
Lacte titillas. . . .

(Vinum burgundun. Ode.)

Tirellus assure la même chose dans son histoire du vin ; il dit qu'il entretient la chaleur naturelle : *Vina calidi innati pabula.* Ainsi ce vieillard dont parle Sénèque, qui, pressé de boire à la glace, répondit que son âge le rendait assez froid, pour ne pas souhaiter de l'être davantage, *ætas frigore meo contenta est*, fit une réponse très-juste et très-véritable.

De plus, les infirmités de l'âge avancé

demandent quelque soulagement et quelque divertissement. Voyons ce qu'en dit Montaigne, qui d'ailleurs n'était guères porté à s'enivrer; car il nous assure lui-même que son goût et sa complexion étaient plus ennemis de l'ivrognerie que son discours : « Les incommodités de la vieillesse, qui ont besoin » de quelqu'appui et rafraîchissement, » pourraient m'engendrer, avec raison, » desir de cette faculté; car c'est quasi » le dernier plaisir que le cours des ans » nous dérobe. La chaleur naturelle, » disent les bons compagnons, se prend » premièrement aux pieds; celle-là » touche l'enfance. De-là elle monte à » la moyenne région, où elle se plante » long-tems, et y produit, selon moi, » les seuls vrais plaisirs de la vie corpo- » relle : les autres voluptés dorment au » prix. Sur la fin, à la mode d'une va- » peur qui va montant et s'exhalant, elle » arrive au gosier, où elle fait sa der- » nière pause ». (*Essais, l. 2, ch. 2.*)

Athenée dit, après Théophraste, que le vin chasse l'inquiétude fâcheuse à laquelle les vieillards sont sujets.

Platon assure que « le vin est une mé- » decine pour le corps, comme pour » l'esprit; la sécheresse des vieillards

» ayant besoin de cette humectation, » et leur génie austère, de la gaillardise » du vin, sans laquelle ils ne voudraient » plus tenir leur partie en la musique, » partant ne seraient plus membres » utiles en la république, qui n'est sou- » tenne et conservée que par la mé- » lodie ». (*Dial. 2e. d'Horat. Tubero, Lamothe-Levayer.*)

Montaigne rapporte à-peu-près la même chose. « Platon défend aux enfans » de boire vin avant dix-huit ans, et avant » quarante de s'enivrer. Mais à ceux qui » ont passé les quarante, il pardonne de » s'y plaire, et de mesler un peu large- » gement en leurs convives l'influence » de Dionysius : ce bon Dieu qui re- » donne aux hommes la gaîté et la jeu- » nesse aux vieillards, qui adoucit et » amollit les passions de l'ame, comme » le fer s'amollit par le feu ; et, en ses » lois, trouve telles assemblées à boire » utiles, pourvû qu'il y ait un chef de » bande à les contenir et reigler : l'I- » vresse étant, dit-il, une bonne épreuve » et certaine de la nature d'un chacun, » et quand et quand propre à donner » aux personnes d'aage le courage de » s'esbaudir en danses et en la musique :

» choses

» choses utiles, et qu'ils n'osent entre-
» prendre en sens rassis ».

Homère assure que Nestor, qui a vécu si long-tems, buvait beaucoup de vin; et c'est pour cette raison, sans doute, qu'Achille lui fit présent d'une coupe aux jeux des funérailles de Patrocle.

Ulysse buvait aussi beaucoup dans sa vieillesse.

Lucullus, fameux général romain, n'avait pas de plus grand plaisir, sur la fin de ses jours, que de boire à l'excès.

Saint-Lambert, dans son poëme sur les consolations de la vieillesse, s'exprime ainsi :

« Non, le nectar et l'ambroisie
» Ne sont point réservés pour les banquets des Dieux;
» La saveur de ces mets, ces vins délicieux
» Me font sentir encor tout le prix de la vie.
» Que le tems sur ma tête accumule les ans,
» Avec toi, Dieu du vin, je crains peu leur outrage;
» Echauffe de tes feux mes esprits languissans.....
» Les plaintes, les chagrins, poison lent et funeste,
» De ma décrépitude avanceraient l'instant;
» Je veux jouir en paix du plaisir qui me reste,
» Et passer, sans le craindre, au repos qui m'attend ».

Il est donc prouvé qu'il est quelquefois bon, pour les vieillards, de s'enivrer. Puissent tous ceux qui liront ce

chapitre avoir souvent occasion de dire avec Pannard :

« L'Hypocrène a le don d'inspirer la science ;
» Le Léthé des tourmens ôte le souvenir ;
» Le Pactole fécond fait regner l'abondance ;
» Jouvence, par ses eaux, sait l'art de rajeunir :
» O Bacchus, quelle est ta puissance !
» Je sens tous ces effets sous ton aimable loi :
» Plein d'esprit, de savoir, de gaîté, d'opulence,
» Je n'ai que vingt ans quand je boi ;
» Le Léthé, le Pactocle, Hypocrène et Jouvence
» Coulent dans mon cœur avec toi ».

C'est ici le lieu de chanter ce que disait un jour, entre la poire et le fromage, le vieux Silène à ses amis :

« Malgré les maux et les tourmens
» Que dans la vieillesse on éprouve,
» Elle a de certains agrémens,
» Et voici comme je le prouve :
» De vieux amis et du vin vieux
» Sont les plus doux présens des cieux.

» Mon printems est bien loin de moi,
» Et déjà mon été s'envole.
» En faut-il pleurer ? non, ma foi ;
» Par ce refrain je me console :
» De vieux amis et du vin vieux
» Sont les plus doux présens des cieux.

» Contre le tems, prompt à passer,
» C'est mal-à-propos que l'on boude ;
» Quand la tête vient à baisser,

» Pour boire on hausse mieux le coude.
» De vieux amis et du vin vieux
» Sont les plus doux présens des cieux.

» Mes chers amis, jusqu'au moment
» Où nos yeux ne verront plus goutte,
» Verre en main, voyons-nous souvent,
» Et buvons la petite goutte.
» De vieux amis et du vin vieux
» Sont les plus doux présens des cieux.

» Que des Dieux l'auguste pouvoir,
» Jusqu'à la fin de ma carrière,
» Me conserve un œil pour vous voir,
» Une main pour porter mon verre.
» De vieux amis et du vin vieux
» Sont les plus doux présens des cieux ».

(*Pannard.*)

CHAPITRE V.

Que le vin donne de l'esprit.

Le vin semble donner plus d'étendue à l'ame, la nourrir, l'élever; il échauffe, anime l'esprit, augmente ses forces en les rassemblant, et le rend plus subtil, plus délié.

Un homme en pointe de vin, en est plus spirituel, plus aimable et plus enjoué, comme le dit un de nos poëtes;

« Du vin d'Aï la mousse pétillante,
» Et du Tokai la liqueur jaunissante,
» En chatouillant les fibres des cerveaux,
» Y porte un feu qui s'exhale en bons mots ».

« Il n'y a pas le moindre doute, dit
» Hoffmann, que le vin ne rende les
» hommes ingénieux, et même sages et
» spirituels. Aussi l'expérience montre-
» t-elle que les Italiens, les Français et
» les Allemands, chez lesquels il croît
» de bon vin, ont infiniment plus d'es-
» prit que les peuples septentrionaux,
» qui ne boivent que de la bière ».

C'était aussi l'opinion de celui qui fit l'épitaphe suivante pour Tiraqueau, fameux jurisconsulte du quinzième siècle :

Hìc jacet
Qui, aquam bibendo,
Viginti liberos suscepit,
Viginti libros edidit.
Si merum bibisset,
Totum orbem implêsset.

« Ci gît André Tiraqueau,
» Grand commentateur des coutumes,
» Qui, ne buvant que de l'eau,
» Fit vingt enfans, fit vingt volumes.
» Si cet homme divin
» N'avait bu que du vin,
» De sa verve féconde
» Il eût rempli le monde ».

Gryllus croit que les Grecs ont été appelés *pères de la sagesse*, à cause de l'excellence de leurs vins, et qu'ils n'ont perdu leur ancien lustre que depuis que leurs vignes ont été arrachées par les Turcs.

Les Payens ont mis Pallas et Bacchus dans un même temple, pour marquer que le vin augmentait la sagesse.

On n'a représenté les Dieux plus sages que les hommes que parce qu'ils buvaient du nectar. Suivant Homère, il ne se tenait point d'assemblée dans

l'Olympe, qu'on ne servît d'abord du nectar. Ni poëte, ni peintre n'oserait représenter le senat des Dieux, sans le vase et la coupe d'Hébé. Ils ne délibéraient jamais à jeûn. On dit même qu'ils étaient si bien pourvus de cette liqueur, qu'ils en donnaient à leurs chevaux d'attelage. Ces coursiers impétueux qui traversaient si promptement la terre et les airs, ne pouvaient entretenir ou réparer leurs forces que par une nourriture divine. Leur course était presque aussi rapide que la pensée de leurs maîtres. (*Lefranc, Dissert. sur l'ambroisie et le nectar.*)

« Autant qu'un homme, assis au rivage des mers,
» Voit, d'un roc élevé, d'espace dans les airs,
» Autant des immortels les coursiers intrépides
» En franchissent d'un saut. . . . . .

(*Despréaux.*)

Ganimède était l'échanson de Jupiter; Pélops le fut quelque tems de Neptune; Hébé présentait le nectar à tous les Dieux. Apollon était servi à table par Thémis; et Vulcain, tout boiteux et tout enfumé qu'il était, remplissait le même emploi auprès de Junon.

Philostrate dépeint son Comus ivre, dormant debout, et pouvant à peine se

soutenir. Il faut croire qu'ayant l'intendance et la garde du nectar, il en buvait, pour le moins, autant qu'un autre.

Milton, ce poëte que les Anglais comparent à Homère et à Virgile, fait boire du nectar aux anges, aux chérubins, aux séraphins, aux puissances, aux dominations, et généralement à toute la milice céleste.

. . . . And rubied nectar flows
In pearl, in diamond, and massy gold,
Fruit of delicious vines, the growth of heav'n!
(Book V.)

« Les tables furent dressées. . . . . . et semblable » au rubis, le nectar, fruit des vignes délicieuses » que porte le ciel, coula dans des coupes d'or, de » perles et de diamans ».

Je suis enchanté, dans Horace, de la harangue militaire de Teucer, qui n'était d'ailleurs qu'un mortel :

. . . . O socii, comitesque,
Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro.
O fortes, pejoraque passi
Mecum sæpè viri, nunc vino pellite curas,
Cràs ingens iterabimus æquor.
(L. I, Od. 7.)

« Amis, la volage fortune
» N'a, dit-il, nul droit sur mon cœur;

» Je prétends, malgré sa rigueur,
» Fixer votre course importune.
» Passons ce jour dans les festins :
» Demain, les Zéphirs et Neptune
» Ordonneront de nos destins ».

(*J. B. Rousseau.*)

Quant aux poëtes, on était si persuadé du besoin qu'avait leur imagination d'être réveillée par le vin, qu'on n'avait pas bonne opinion des productions de ceux d'entr'eux qui buvaient de l'eau; et l'on disait communément : *Non est Dythyrambus, si aquam bibat.*

Diphyle s'exprime ainsi dans ses Pœdérastes : « Verse à boire, esclave : par » Jupiter! donne du vin pur, car tout » ce qui est noyé d'eau affadit le cœur ».

« Pour un poëte qui veut plaire, di» sait le célèbre Cratinus, le vin est un » Pégase merveilleux; mais si vous bu» vez de l'eau, vous ne produirez rien » de bon ».

On lit dans les Epigrammes d'Hédyle : « Buvons, car le vin nous suggérera » peut-être quelques vers nouveaux, dé» licats, coulans comme le miel. Çà » donc, qu'on m'arrose de Cades de Chio, » et dis : Hédyle, livre-toi à la joie; je

» n'aime pas à vivre en vain ». (C'est-à-dire, sans bien boire.)

Et dans une autre : « Pasisoclès boit » jusqu'à la nuit, et depuis la nuit jus- » qu'à l'aurore ; aussi surpasse-t-il le » poëte de Sicile par le charme de ses » vers et la force de l'expression ».

Platon nous assure qu'il a toujours frappé en vain, à la porte des muses quand il était dans son bon sens : *Frustrà poëtices fores compos sui pepulit.*

Sénèque dit que l'ame ne peut parler un langage sublime, ni s'élever au-dessus des autres, à moins d'être fortement émue. Ce n'est qu'en dédaignant la terre, et en s'élevant par une inspiration sacrée au-dessus des mortels, qu'elle profère des accens divins : elle ne peut atteindre à la hauteur, à la sublimité, tant qu'elle reste en elle-même ; il faut qu'elle s'écarte de la route battue, qu'elle s'élance, qu'elle s'emporte, qu'elle entraîne son guide et le conduise en des lieux que seul il eût craint de franchir. *Non potest grande aliquid et suprà cæteros loqui nisi mota mens. Cum vulgaria et solita contempsit, instinctuque sacro surrexit excelsior, tunc demum aliquid cecinit grandiùs ore mortali ;*

non potest sublime quicquam et in arduo positum contingere, quamdiù apud se est. Desciscat oportet à solito, et efferatur, et mordeat frænos, et rectorem rapiat suum, eò que ferat quò per se timuisset ascendere.

(De Tranq. anim.)

Nicolas Bourbon, poëte latin du seizième siècle et buveur d'eau, fit un jour cette réponse à son père qui lui disait que ses vers étaient froids :

Frigida nostra, pater, dixisti carmina; sanè
Frigent quæ fecit carmina potor aquæ.

Horace, qui connaissait par expérience cette vérité, va encore plus loin :

Nulla placere diù, nec vivere carmina possunt,
Quæ scribuntur aquæ potoribus : Ut malè sanos
Adscripsit Liber Satyris Faunisque poëtas,
Vina ferè dulces oluerunt manè Camenæ.

(L. I, Ep. 19, 3.)

« Jamais buveur d'eau ne fit des vers capables de plaire » et de se soutenir long-tems. Depuis que Bacchus » a ébranlé le cerveau des poëtes, et qu'il les a en» rôlés avec ses faunes et ses satyres, les muses les » plus retenues n'ont presque plus rougi de sentir le » vin dès le point du jour ».

Aussi Ovide se plaignait amèrement

de ce que le vin lui manquait dans son exil :

Impetus ille sacer, qui vatum pectora nutrit,
Qui priùs in nobis esse solebat, abest.

« Loin une raison trop timide !
» Les froids poëtes qu'elle guide
» Languissent et tombent souvent.
» Venez, Ivresse téméraire,
» Transports ignorés du vulgaire,
» Tels que vous m'agitiez vivant »

(*Lamotte.*)

La muse d'Anacréon était froide, quand Bacchus ne l'animait pas.

Eschyle avait toujours une pointe de vin, lorsqu'il composait ses tragédies.

Aristophane et Alcée écrivirent leurs poëmes dans l'Ivresse : ce dernier aimait à boire en toute saison, dans les revers et dans la prospérité, et il conseillait de planter la vigne de préférence à tout autre arbre.

Ennius ne chantait jamais les exploits des Romains qu'après que le vin avait échauffé sa veine :

Ennius ipse pater nunquam, nisi potus, ad arma
Prosiluit dicenda. . . . . .

(Horat. L. I, Ep. 19, 7.)

La belle Sapho disait : « Viens, Vénus, » verse un mélange de nectar dans ces

» gobelets, au milieu de ces festins,
» pour ces amis, pour les miens et pour
» les tiens ».

Le sophiste Aurelius composait ses meilleures déclamations entre les pots.

Les disciples de Paracelse prenaient le tems qu'il était ivre pour le faire dicter.

Le vénérable messire François Rabelais a composé en buvant les Faits et Gestes de Pantagruel et de son fils Gargantua: ouvrage qui lui a acquis une si grande réputation.

Ménage nous assure que Ponthus de Thiard a plus d'obligation à Bacchus qu'à Apollon de ce qui se trouve de bon dans ses vers. Sans compter ce qu'il buvait de vin pendant le jour, il ne s'endormait jamais sans en avoir vidé un broc.

Maître Adam, menuisier de Nevers, n'est fameux parmi nous que par ces couplets inspirés par Bacchus:

« De tous les Dieux que la fable
» A mis dans son Panthéon,
» Il n'en est qu'un véritable,
» Qui soit digne de ce nom :
» C'est Bacchus que je veux dire;
» Car des autres immortels
» Je crois qu'un buveur peut rire
» Jusqu'aux pieds de leurs autels.

» Aussi-tôt que la lumière
» Vient redorer nos côteaux,
» Je commence ma carrière
» Par visiter mes tonneaux :
» Ravi de revoir l'aurore,
» Le verre en main, je lui dis ;
» Vois-tu sur la rive Maure
» Plus qu'en mon nez de rubis ?

» Le plus grand roi de la terre,
» Quand je suis dans un repas,
» S'il me déclarait la guerre,
» Ne m'épouvanterait pas.
» A table rien ne m'étonne,
» Et je pense quand je boi,
» Que si là-haut Jupin tonne,
» C'est qu'il a grand'peur de moi.

» Si quelque jour, étant ivre,
» La mort arrêtait mes pas,
» Je ne voudrais pas revivre
» Pour changer ce doux trépas.
» Je m'en irais dans l'Averne
» Faire enivrer Alecton,
» Et bâtir une taverne
» Dans le manoir de Pluton.

» Par ce nectar délectable
» Les démons étant vaincus,
» Je ferais chanter au diable
» Les louanges de Bacchus ;
» J'appaiserais de Tantale
» La grande altération,
» Et, passant l'onde infernale,
» Je ferais boire Ixion.

» Au bout de ma quarantaine,
» Cent ivrognes m'ont promis
» De venir, la tasse pleine,
» Au gîte où l'on m'aura mis :
» Pour me faire une hécatombe
» Qui signale mon destin,
» Ils arroseront ma tombe
» De plus de cent brocs de vin.

» De marbre ni de porphyre
» Qu'on ne fasse mon tombeau;
» Je ne veux, pour tout écrire,
» Que le contour d'un tonneau;
» Et veux qu'on peigne ma trogne
» Avec ces vers à l'entour :
» *Ci gît le plus grand ivrogne*
» *Qui jamais ait vu le jour* ».

La chanson suivante est échappée à un homme de beaucoup d'esprit, dans l'Ivresse de la gaîté :

» Que l'on goûte ici de plaisirs !
» Où pourrions-nous mieux être ?
» Tout y satisfait nos desirs,
» Et tout les fait renaître.

» N'est-ce pas ici le jardin
» Où notre premier père
» Trouvait sans cesse sous sa main
» De quoi se satisfaire ?

» Ne sommes-nous pas encor mieux
» Qu'Adam dans son bocage ?
» Il n'y voyait que deux beaux yeux;
» J'en vois bien davantage.

» Dans ce jardin délicieux
» L'on voit aussi des pommes
» Faites pour charmer tous les Dieux
» Et damner tous les hommes.

» Amis, en voyant tant d'appas,
» Quels plaisirs sont les nôtres ?
» Sans le péché d'Adam, hélas !
» Nous en verrions bien d'autres.

» Il n'eut qu'une femme avec lui,
» Encor c'était la sienne :
» Je vois ici celle d'autrui,
» Et n'y vois pas la mienne.

» Il buvait de l'eau tristement
» Auprès de sa compagne :
» Nous autres, nous chantons gaîment
» En sablant le Champagne.

» Si l'on eût fait dans un repas
» Cette chère au bon homme,
» Le gourmand ne nous aurait pas
» Damnés pour une pomme ».

(I. D. D. N.)

Chacun connaît l'ingénieuse répartie du célèbre Piron à ceux qui le voyant ivre et chancelant, un jour de vendredi saint, lui en faisaient des reproches : « L'humanité peut chanceler quand la » divinité succombe ».

Il est donc prouvé que le vin donne de l'esprit et nous met en belle humeur :

« Par lui tout fleurit au Parnasse ;
» Apollon languit et nous glace,

» Sitôt que Bacchus l'a quitté ;
» Mieux que les traits les plus sublimes,
» Son jus sait verser sur les rimes
» Le don de l'immortalité ».

(*Lamotte.*)

Ainsi loin de dire avec Cicéron que ce qu'on fait ivre, on ne le fait pas avec la même approbation que si l'on n'avait pas bu : *Ne vinolenti quidem quæ faciunt, eâdem approbatione non faciunt quâ sobrii*; disons avec Pannard :

« Les livres ne sont pas la source où tu recueilles,
» Divin Momus, tes traits vifs et saillans;
» Dans le tonneau seul tu les prends :
» Un vin de trois ou quatre feuilles
» Vaut mieux qu'un livre de cinq cens ».

Et chantons en chœur :

« Versons, versons à grands flots
» Le doux jus de la treille ;
» On ne trouve les bons mots
» Qu'au fond de la bouteille.
» Dans tout festin,
» C'est le bon vin,
» Chers amis, qui fait dire
» Le petit mot pour rire.

» Bacchus, il n'est sous ta loi
» Préjugé qu'on ne brave :
» Sous ton empire on est roi ;
» Tout autre rend esclave.

» Quand ta liqueur
» Charme le cœur,
» Le plus discret sait dire
» Le petit mot pour rire.

» La gaîté que nos ayeux
» Faisaient briller à table,
» Aux biens les plus précieux
» Me semble préférable.
» Comme ils chantaient!
» Comme ils buvaient!
» Comme ils aimaient à dire
» Le petit mot pour rire!

» Je ne suis point curieux
» De me mettre à la mode,
» Et je m'en tiens, pour le mieux,
» A l'ancienne méthode.
» Tout mon plaisir
» Est qu'à loisir,
» Chez moi, l'on puisse dire
» Le petit mot pour rire ».

CHAPITRE VI.

Que le vin rend éloquent.

« Eh! quel homme, en buvant, ne vaut pas Cicéron » ?
Fœcundi calices quem non fecére disertum ?

FAISONS un petit commentaire sur ce vers d'Horace.

Nous lisons que « les sages de Portu- » gal ayant entrepris de convertir ceux » de Mélinde, les gagnèrent autant par » le vin que par le raisonnement ; ce qui » facilita ensuite aux Portugais la con- » quête de tout le pays ». (*Remarq. sur Rabel., t. I, l. 1, ch. 5.*) Pour tirer une conséquence de ceci, disons qu'il faut raisonnablement croire que le vin donna aux sages l'éloquence nécessaire pour convertir ceux de Mélinde, et à ceux-ci la pénétration nécessaire pour découvrir la vérité au travers de leur ignorance.

Les relations des voyageurs nous assurent encore que « les Lamas, prêtres » du royaume de Thibet, boivent beau-

» coup de vin le jour de leur jeûne et » de leur dévotion, pour avoir, disent-» ils, la langue plus prompte à dire leurs » oraisons ». (*Divers. curie.*)

Suivant cela Palingène (*L. 3, p. m. 43.*) a eu tort de dire,

« Qu'un prêtre, ami du vin,
» S'acquitte mal de l'office divin ».

Nec benè tractabit vinosus sacra sacerdos.

Ajoutons une remarque de Bayle : « On ne peut nier, dit-il, que les chré-» tiens de l'Europe ne soient sujets à » deux grands vices, à l'ivrognerie et à » l'impudicité. Le premier de ces deux » vices règne dans les pays froids ; l'au-» tre, dans les pays chauds. Bacchus et » Vénus font ainsi le partage de ces deux » nations. Il se trouve que la réforme » ayant divisé en deux cette portion du » christianisme, les chrétiens soumis à » Vénus sont demeurés comme ils » étaient ; mais la plupart de ceux sou-» mis à Bacchus, ont renoncé au pa-» pisme ». (*Dict. t. II, p. 1163.*)

Mais, dira-t-on, quel rapport a cette remarque à ce dont il est ici question? Patience : je l'appliquerai bientôt à mon sujet. Je dis donc qu'un calviniste conclurait des dernières paroles du pas-

sage qu'on vient de rapporter, que le vin a donné tant d'éloquence et de pénétration à ces nations septentrionales, qu'il les a mises en état de découvrir la vérité au travers de leurs préjugés.

Je ne connais rien de plus oratoire que ces vers faits par un homme plein de vin :

Testis, et ipse modò insoliti pars maxima monstri,
Proh! Dî, jam fateor nil superare fidem.
Vidi ego... nec mœror me funere mersit acerbo!
Vidi... (non credent postera sæcla mihi)
Ah! memorans horresco! mero spumantia vidi
Pocula, nec potui labra rigare mero.

» Après le malheur effroyable
» Qui vient d'arriver à mes yeux,
» J'avoûrai désormais, grands Dieux!
» Qu'il n'est rien d'incroyable.
» J'ai vu, sans mourir de douleur,
» J'ai vu..., siècles futurs, vous ne pourrez le croire!
» Ah! j'en frémis encor de dépit et d'horreur :
» J'ai vu mon verre plein et je n'ai pu le boire ».

Hérode l'athénien, célèbre orateur du deuxième siècle, dont Rufus Perenthius a dit qu'il était la langue grecque même et le roi du discours, ne travaillait jamais mieux que quand il avait bu.

Le fameux Tyrthée buvait aussi largement. Ayant été nommé chef des Lacédémoniens, dans la guerre qu'ils

eurent contre les Messéniens, quoiqu'un peu ivre, il anima tellement le cœur de ses soldats par ses vers, qu'ils remportèrent une victoire éclatante, comme nous l'apprend Horace :

Tyrthæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit. . . . . .

(Art. poët.)

Citons en notre langue un des fragmens que le tems a respectés :

« Amis, n'êtes-vous pas les successeurs d'Alcide?
» Il est tems de montrer cette audace intrépide;
» Tous les Dieux contre nous ne sont point courroucés ;
» Celui de la valeur nous reste ; c'est assez.
» Portez aux ennemis ce courage indomptable ;
» Ne vous étonnez point de leur foule innombrable ;
» Mais que chacun de vous excitant son grand cœur,
» Au milieu des dangers n'écoute que l'honneur.
» Triompher, ou céder ; telle est la loi commune.
» Vous avez éprouvé l'une et l'autre fortune.
» Mais convenez, amis, qu'en ce noble hasard,
» Le dédain de la vie est le plus sûr rempart.
» Celui qui se dévoue aux fureurs de Bellone,
» En affrontant la mort, le plus souvent la donne;
» Et sauve sa patrie en prodiguant des jours
» Dont le sort des combats sait respecter le cours.
» Le lâche est loin d'atteindre une gloire si belle ;
» Il descend tout entier dans la nuit éternelle.
» L'inévitable mort sans cesse nous attend;
» Les Dieux dans l'avenir en ont caché l'instant.

» Mais qu'importe la vie à qui voit la victoire !
» Oublions les dangers dans les bras de la gloire.
» Aux armes, compagnons ! faites briller dans l'air
» L'appareil éclatant de la flamme et du fer.
» N'attendez point du ciel une lente assistance ;
» La valeur est le Dieu qui prend notre défense.
» C'est à notre bras seul à conserver nos jours.
» Le lâche dans la fuite espère un vain secours :
» Esclave des terreurs que le brave surmonte,
» Un vil trépas l'attend dans le lit de la honte.
» Mais celui qui, rempli d'une héroïque ardeur,
» Combat pour la patrie et retourne vainqueur,
» Effroi de ses rivaux, il voit à son courage
» Les peuples empressés rendre un sincère hommage ;
» Et rival des Dieux même, admis à leurs autels,
» Il emporte avec lui les regrets des mortels ».

(*Muses grecques.*)

CHAPITRE VII.

Que le vin nous acquiert des amis et nous réconcilie avec nos ennemis.

L'AMITIÉ est un bien si précieux et si rare en même tems, qu'on ne saurait employer trop de soins à se faire des amis. Les festins nous en donnent peut-être le moyen le plus efficace. Lorsqu'on mange et qu'on boit ensemble, la conversation devient plus aisée et plus familière ; et, pour me servir des termes de Lamothe-Levayer, dans son dialogue d'Oratius Tubero : « Nous tenons que la communion de la table » concilie les esprits et étreint les amitiés : *undè Philotetius crater* ».

Qu'y a-t-il, en effet, de plus agréable et de plus engageant que de se porter un verre d'amitié et de s'entretenir amiablement ?

.... Manu candidâ cantharum dulciferum
Propinare suavissimâ amicitiâ, neque esse alium aliis
Odio, nec molestis sermonibus nec morologis uti.
(Plaut. Pseud. act. V, sc. I.)

Et Cléomède avait bien raison de dire : « Otez le plaisir des tables, où l'on s'ouvre si agréablement les uns aux autres, » vous retranchez le plus doux commerce de la vie ». (*Hist. des sept Sages.*)

C'est aussi le sentiment de Cicéron, dans son Livre de la Vieillesse ; d'Aristote, dans sa Morale ; et de Plutarque, dans ses Propos de Table. Citons particulièrement celui-ci, d'après la traduction d'Amyot : « En un festin, les sages » et bien advisez y vont autant pour acquérir nouveaux amis, que pour entretenir ou faire plaisir à ceux qui sont » déjà tous acquis. Celui qui néglige » cela, s'en va ayant soupé du ventre et » non pas de l'ame et de l'esprit ; attendu » que celui qui vient à un souper, n'y » vient pas pour participer seulement » au pain, au vin, à la viande et aux confitures, ains pour communiquer aussi » aux devis, à la doctrine et conversation des conviez, laquelle finalement » avec le tems se termine en amitié. » Le vin et la table sont ce qui donne la » commodité aux prises de l'amitié, » quand on les accompagne de bons propos, d'autant que le devis transfonde » par ceste communication, comme par des

» des tuyaux, la courtoisie et l'huma-
» nité honneste du corps en l'ame ».

(*L. 4, q. 1.*)

« Le goût du vin n'est pas un crime, dit J. J. Rousseau, dans sa lettre sur les spectacles, et il en fait rarement commettre. Pour une querelle passagère qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fidèles, braves et honnêtes gens ».

On a beau regarder les amis de table comme de faux amis, que l'on rencontre en foule aux portes des cabarets, et jamais aux portes des prisons, l'expérience nous apprend journellement qu'un des meilleurs moyens de pousser sa fortune, est de traiter souvent ceux qui sont en crédit. Pour un qui se sera ruiné en festins, il y en aura dix qui se seront enrichis. On peut donc dire avec raison :

« Que le bon vin, mis en réserve,
» Fait les amis et les conserve ».

. . . . . *Et jungit junctos et servat amicos.*
(Horat. L. 1, Sat. 3.)

Le vin fait encore souvent l'office de

médiateur entre deux ennemis ; et, pour en alléguer deux exemples illustres, nous dirons que Crassus et Cicéron, Asdrubal et Scipion se réconcilièrent dans un festin.

On voit encore dans une description qu'un savant a donnée de la Suisse, que lorsque les habitans du pays ont eu querelle ensemble, ils se réconcilient sur-le-champ, le verre en main, et passent des nuits entières à boire. Voici le latin: *Quin et si quandò vehementiùs in se insurgunt, depositis in medium armis, pugnis rem manibusque decernunt : sed eodem momento conveniunt, iisdemque epulis, iisdemque poculis à quibus surrexêre conciliantibus, et nullo alio ex contentionibus damno, nisi quòd innovata pocula in noctem ducantur.* (Dan. Erem. p. 416.)

Tacite avait dit, à-peu-près, la même chose des Allemands :

De reconciliandis invicem inimicis, et jungendis affinitatibus et adsciscendis principibus, de pace denique ac bello plerumque in conviviis consultant : tanquàm nullo magìs tempore aut ad simplices cogitationes pateat animus, aut ad magna incalescat. Gens non astuta nec callida,

aperit adhuc secreta pectoris licentiâ loci. Ergò detecta et nuda omnium mens posterâ die retractatur : et salva utriùsque temporis ratio est. Deliberant, dùm fingere nesciunt: constituunt, dùm errare non possunt. « S'ils ont à » réconcilier des ennemis, à faire des » alliances, à nommer des chefs, à trai- » ter de la guerre ou de la paix, ils en » délibèrent dans des repas; moment » où l'ame s'ouvre le plus aux senti- » mens naturels, et s'échauffe le plus » pour les grandes choses. Dans la li- » berté du festin, ce peuple sans art » n'a plus de secrets. Le lendemain ils » pèsent les avis libres de la veille. » Cette conduite est très-sage; ils déli- » bèrent lorsqu'ils ne sauraient feindre, » et décident lorsqu'ils peuvent le moins » se tromper ».

La pièce suivante de M. Hagedorn, un de leurs plus célèbres poëtes, prouve qu'il les connaissait bien.

» D'où vient, disait Lucas, qu'on voit, entre les rois,
» Toujours maille-à-partir, toujours quelqu'anicroche?
» Morgué, parmi nous, sans reproche,
» Je vivons mieux d'accord, nous autres villageois.
» En voici la raison, ce me semble,
» Lui répondit Grégoire, en esprit-fort:
» Le moyen qu'ils soyont d'accord!
» Ils ne buvont jamais ensemble ».

CHAPITRE VIII.

Que la coutume de s'enivrer est très-ancienne.

Après avoir développé tous les avantages de l'Ivresse, je vais démontrer qu'elle a été généralement reçue par tout le monde. J'entrerai, à cet effet, dans quelques détails. Je remarquerai d'abord combien la coutume de s'enivrer est ancienne; je montrerai que les premiers chrétiens se sont enivrés; je parlerai aussi de l'Ivresse des gens d'église en général, papes, saints, évêques, moines, etc.; de-là, je viendrai aux empereurs et aux rois, et je donnerai un catalogue de ces illustres buveurs. Je n'oublierai pas les philosophes et encore moins les poëtes qui ont aimé à boire. Les savans qui, pour se délasser des fatigues de l'étude, ont pris le même divertissement, paraîtront aussi sur la scène. Je ferai défiler ensuite les nations qui ont été et celles qui sont encore su-

jettes à s'enivrer, soit avec du vin, soit avec des boissons qui produisent le même effet. Enfin, je ferai voir que les nations chez lesquelles l'excès du vin n'est pas en usage, sont sujettes à des vices bien plus grands que n'est celui de s'enivrer, s'il est vrai que c'en soit un; et, de toute cette énumération, je tirerai quelques conséquences en faveur de l'Ivresse.

Qu'on me permette d'abord une remarque générale; c'est qu'on ne doit pas s'attendre à trouver une liste complette de toutes les sortes de buveurs dont nous parlerons. Une pareille exactitude nous menerait trop loin :

« On compterait plutôt combien, dans un printems,
» Guenaud et l'Antimoine ont fait mourir de gens,
» Et combien la Neveu, devant son mariage,
» A de fois au public vendu son pucelage ».

(*Despréaux, Satyr.*)

L'on ne trouvera, dans chaque différente classe de buveurs, que ceux que j'aurai rencontrés dans mes lectures et dont je me serai ressouvenu. Je ne serai pas, non plus, fort scrupuleux à placer les personnages qui y entreront, selon un ordre chronologique; je les y mettrai, à mesure qu'ils se présenteront à mon esprit.

Si l'ancienneté d'une coutume la rendait toujours bonne et louable, certainement l'Ivresse ne saurait mériter assez d'éloges. Personne n'ignore que Noë s'enivra, après avoir planté la vigne. En vain dira-t-on, pour l'excuser, qu'il ne connaissait pas encore la force du vin: est-il vraisemblable qu'un homme, aussi sage que Noë, eût planté la vigne, sans en connaître la nature et la propriété? D'ailleurs il s'agit uniquement de savoir s'il s'est enivré, et non pas s'il a eu le dessein de s'enivrer.

Mais, si nous en croyons plusieurs savans, Noë n'est pas le premier qui se soit enivré. Le P. Frassen a soutenu que les hommes mangeaient de la viande avant le déluge, et qu'ils buvaient du vin. (*Journ. des Savans.*) Il n'y a pas apparence, selon lui, que les hommes se soient contentés de boire de l'eau pendant quinze ou seize cents ans. Il est bien plus croyable qu'ils se firent une boisson plus nourrissante et plus savoureuse. Les premiers hommes n'avaient pas moins d'esprit que n'en ont eu leurs descendans; par conséquent, ils n'ont pas manqué d'industrie pour inventer tout ce qui pouvait contribuer à faire passer agréablement la vie. Jésus-

Christ nous enseigne « qu'au tems de » Noë, un peu auparavant le déluge, » les hommes mangeaient et buvaient, » épousaient des femmes et mariaient » leurs enfans ». Ces gens-là, remarque le P. Frassen, faisaient des repas et des festins solennels; or, qui se persuadera qu'on ne bût que de l'eau dans ces fêtes, et qu'on n'y mangeât que des herbes et des fruits? Noë n'est donc pas l'inventeur de l'usage que nous faisons du raisin; il ne fit tout au plus que planter une nouvelle vigne.

Ce Père n'a pas été le seul de son sentiment: un autre savant a aussi cru qu'on pouvait tirer du passage qu'on vient de rapporter, un argument vraisemblable que les hommes, avant le déluge, buvaient du vin et même s'enivraient. (*Jo. Ch. Becman Anal.*)

Pour Procope-de-Gaze, un des plus anciens interprêtes de l'Ecriture, il accorde à la vérité que la vigne a été dans le monde avant le tems de Noë; mais il ne convient pas que l'usage en ait été connu avant ce Patriarche, qu'il croit en avoir été l'inventeur. (*Torner, de Ebrietate, l. 1, ch. 3.*)

CHAPITRE. IX.

Que les premiers chrétiens se sont enivrés.

C'ÉTAIT une coutume, dans l'église primitive, de faire des festins aux jours de fêtes des martyrs. C'est ce qu'on peut prouver par une harangue de Constantin et par ce qu'en ont dit St. Grégoire de Nazianze et St. Chrysostôme. On s'enivrait ordinairement à ces repas, et l'on regardait les excès comme une chose permise, ainsi qu'il paraît par les plaintes de St. Augustin dans ses lettres. « Comment, dit-il, croit-on per-
» mises les débauches et les ivrogneries,
» au point qu'on les tourne en fêtes et
» en solemnités, pour honorer la mé-
» moire des martyrs, non-seulement
» aux jours qui leur sont particulière-
» ment consacrés, mais encore tous les
» jours de l'année » ? (*T. 1, Lett. 22.*)

St. Cyprien, dans un traité qu'on lui attribue, dit à-peu-près la même chose :

Porrò temulentia adeò communis est Africæ nostræ, ut propè modium non habeant pro crimine (Pam. p. 416.)

« Au reste, l'ivrognerie est si com- » mune en Afrique, qu'on la regarde à » peine comme un crime ». Et il ajoute : « Ne voit-on pas les chrétiens s'exciter » mutuellement à l'Ivresse, pour célé- » brer la mémoire des martyrs » ?

Mais ce n'était pas seulement dans ces repas que les chrétiens s'enivraient ; ils le faisaient dans bien d'autres occasions ; et c'est la raison pour laquelle St. Augustin écrivait en ces termes à Alipe, évêque de Thagaste : « Cependant la » corruption des mœurs et le malheur » des tems nous avait réduits au point » de souhaiter, je ne dis pas qu'on ne » s'enivrât point dans les maisons par- » ticulières ; mais qu'on ne s'enivrât » que là ».

Le cardinal Duperron nous apprend que les Manichéens reprochaient aux catholiques de s'adonner au vin, et que ceux-ci ne se défendaient que par récrimination. « Vous ne buvez pas de vin, » leur répondit-il ; mais vous buvez un » jus de pomme qui est plus délicieux » que les meilleurs vins du monde ». *Succum ex pomis vinosissimum.*

Mais, pour revenir à ces festins dont nous avons parlé, il est certain que les chrétiens d'Afrique n'étaient pas les seuls qui s'y enivraient. Ils eurent cela de commun avec les chrétiens d'Italie, où ces sortes de repas furent défendus par le concile de Laodicée, dans le quatrième siècle. C'est ce que confirme le passage suivant de St. Paulin, évêque de Nole, qui, après avoir présenté le tableau des orgies auxquelles se livraient les chrétiens, les excuse, en disant qu'ils ne s'enivraient que dans une bonne intention, et parce qu'ils croyaient faire une chose agréable aux saints, qu'ils supposaient prendre un plaisir infini à l'odeur du vin dont on arrosait leur tombe :

. . . . Et nunc ecce frequentes
Per totam et vigiles extendunt gaudia noctem,
Lætitiâ somnos, tenebras funalibus arcent.
Verùm utinàm sanis agerent hæc gaudia votis,
Nec sua liminibus miscerent pocula sanctis!
. . . .
. . . . Ignoscenda tamen puto, talia parvis
Gaudia quæ ducunt epulis, quia mentibus error
Irrepit rudibus, nec tantæ conscia culpæ
Simplicitas pietate cadit, malè credula sanctos
Perfusis halante mero gaudere sepulchris.

(Natal. IX, v. 552.)

CHAPITRE X.

Des gens d'église.

Si l'on jugeait de la manière de vivre des gens d'église par leurs discours, assurément on les prendrait pour des modèles de sobriété. Mais, comme dit Montaigne, « le *dire* est autre chose que le » *faire* ; il faut considérer le presche » à part et le prescheur à part : un » homme de bonnes moeurs peut avoir » des opinions fausses, et un mechant » peut prescher vérité, voire celui qui » ne la croit pas ». La distinction est très-solide ; l'expérience la confirme journellement. Et si les gens d'église voulaient se rendre justice, combien y en a-t-il qui devraient se dire à eux-mêmes :

« Eh ! comment pourrais-je prétendre
» De guérir les mortels de cette vieille erreur,
» Qu'ils aiment jusqu'à la fureur,
» Si moi, qui la condamne, ai peine à m'en défendre.... »
» . . . .
» Faible raison que l'homme vante ;

» Voilà quel est le fonds qu'on peut faire sur vous!
» Toujours vains, toujours faux, toujours pleins d'injustices,
» Nous crions, dans tous nos discours,
» Contre les passions, les faiblesses, les vices
» Où nous succombons tous les jours ».
(*Deshoulières*, *Réfl. mor.*)

On ne saurait donc, sans indignation, entendre déclamer les gens d'église contre l'Ivresse, pendant qu'eux-mêmes en donnent l'exemple :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes.
(Juven. Sat. 2.)

« Qui pourrait de sang-froid entendre les murmures
» D'un Gracque aux factieux adressant des injures » ?

Si le droit de prescription avait lieu, on ne pourrait leur contester celui de s'enivrer impunément; car, dès le tems de St. Jérôme, les prêtres étaient adonnés au vin. On peut consulter la lettre dans laquelle il leur adressa de vifs reproches à ce sujet. Depuis lors ils n'ont pas changé.

Erasme rapporte, dans ses Adages, que les Allemands disent en proverbe : *Monachorum nunc nihil aliud est, quàm facere, esse, bibere* : « La vie » des moines ne consiste qu'à manger, » boire et paillarder ».

D'ailleurs les lois très-sévères, portées par les conciles de Carthage, d'Agathe, de Tours, de Worms, de Trèves et de beaucoup d'autres contre les prêtres qui s'enivraient, doivent nous donner une assez juste idée de leur manière de vivre.

Pour rendre la chose plus sensible, nous allons copier une partie de ce qu'a dit sur ce sujet Henri Etienne dans son apologie pour Hérodote : « Retournant, » dit-il, à ces proverbes *vin théologal* » et *table d'abbé* ou *table de prélat*, » je soutiens que, sans eux, on n'eût » jamais pu avoir l'intelligence de ce » passage d'Horace :

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus : nunc saliaribus
Ornare pulvinar Deorum
Tempus erat dapibus, sodales.

(Od. 37, l. 1.)

« Buvons maintenant à plein verre :
» D'un pied libre, en dansant, amis, frappons la terre;
» Et de ces mets sacrés, les plus délicieux
» Qu'un prêtre Salien apprête,
» Au jour de la plus grande fête,
» Ornons, sans différer, les coussins de nos Dieux ».

« Ni de celui-ci du même poëte ;

Absumet hæres Cæcuba dignior
Servata centum clavibus, et mero
Tinget pavimentum, superbis
Pontificum potiore cœnis.
(Od. 14, lib. 2.)

« Un parent héritier du Cécube admirable,
» Que renfermaient cent clefs dans des lieux souterrains,
» Arrosera les murs de ce vin préférable
» A celui de la table
» Des Pontifes romains ».

« Et la preuve qu'on a eu besoin de » ces proverbes pour faire bien entendre » ces passages, je la trouve dans la glose » suivante sur ce dernier : *Mero dicit* » *potiore* (*meliore*) *cœnis pontificum* » (*quàm quo pontifices in cœnis suis* » *quæ semper sumptuosissimæ fuerunt,* » *undè nunc theologicum dicunt vinum,* » *usi sunt*). Horace dit que ce vin était » encore meilleur que celui qu'on servait » aux pontifes romains, dont les repas » étaient très-somptueux; et c'est là » l'origine du *vin théologal.* Voilà de » quoi sont responsables les commenta- » teurs envers les théologiens et les » prélats ».

Erasme dit aussi que, de son tems, à Paris, on appelait par plaisanterie *vinum theologicum*, un vin excellent et plein de force.

On demandait à quelqu'un l'ori-

gine de ce proverbe; voici celle qu'il donna : « Les gradués en droits se » sont emparés des canonicats, des » doyennés, archidiaconnés, et n'ont » laissé aux pauvres théologiens que les » bénéfices à charge d'ames. Or, comme » il est écrit des pasteurs, qu'ils man- » geront les péchés du peuple, il n'y a » qu'un vin très-actif qui puisse faire » digérer un aliment si coriace. De-là » l'expression ».

A propos de proverbes, ces deux-là m'en rappellent un autre, qui est *face d'abbé*; et, comme il est fort ancien, j'ai tout lieu de croire que, depuis long-tems, les abbés avaient la face enluminée..... Mais, sans aller chercher ailleurs des témoignages, contentons-nous de ces vers latins :

Sanctus Dominicus sit nobis semper amicus,
Cui canimus nostro jugiter præconia rostro,
De cordis venis, siccatis antè lagenis.
Ergò tuas laudes si tu nos pangere gaudes,
Tempore paschali, fac ne potu puteali
Conveniat uti; quod si fit, undique muti
Semper erunt fratres qui non curant nisi ventres.

« Honneur au bon St. Dominique, qui ne permet » pas que nous allions au chœur chanter, d'un gosier » sec, des hymnes à sa gloire! Grand Dieu! si tu veux » que nous célébrions dignement tes louanges, ne nous

» réduis pas à ne boire que de l'eau du puits ; car nous
» serions muets pour toujours ».

Notre citation s'accorde assez bien avec cet autre vers :

O monachi ! vestri stomachi sunt amphora Bacchi.

« Moines ! vos estomacs sont des cruches de vin ».

Lorsque le tonnerre tomba sur l'église des Carmes, le petit père André se mit à dire : « Dieu a fait une grande grace à » ces bons pères de ne sacrifier à sa » justice que le clocher de leur église ; » car si le tonnerre fût tombé sur la » cuisine ou le réfectoire, ils étaient » tous en danger d'y périr ».

Un amateur de bon vin faisait jadis ce joyeux raisonnement à son confesseur, qui le gourmandait sur son penchant à boire, en lui annonçant qu'il ne ferait jamais son salut, s'il ne se corrigeait de cette passion : « Mon père, le bon vin » fait du bon sang ; le bon sang produit » la bonne humeur ; la bonne humeur » fait naître les bonnes pensées ; les » bonnes pensées produisent les bonnes » œuvres ; et les bonnes œuvres con- » duisent l'homme dans le ciel : donc le » bon vin conduit l'homme dans le ciel ». *Ainsi soit-il*, répondit le pasteur, converti à son tour par son pénitent.

La chanson suivante, faite en l'honneur d'un nouveau Père Abbé, servira de complément aux preuves que nous avons déjà données :

« Vive notre vénérable Abbé,
» Qui siège à table mieux qu'au Jubé !
» Le service était, ma foi ! bien tombé ;
» Sans lui, le réfectoire était flambé.
» Son dévancier parlait latin ;
» Celui-ci se connaît en vin.
» C'est un bon vivant !
» Nargue du savant ;
» Qu'est-ce que la drogue qu'il nous vend ?
» Du vent,
» Souvent.
» Tout est mieux dans l'Ordre qu'auparavant.
» L'Abbé, le moine, le frère servant,
» N'observent le silence qu'en buvant ;
» Jamais de carême, ni d'avent :
» L'Abbé les a mis hors du couvent.
» Dans ce bel institut de son estoc,
» Chacun de nous vit ferme comme un roc ;
» Pas un de son froc
» Ne ferait le troc
» Pour tout l'or du monde en bloc ;
» Tic, toc,
» Chic, choc,
» Cric, croc ;
» Chantons, frère Roch,
» En vuidant ce broc.
» Vive, &c.

(*Piron.*)

CHAPITRE XI.

Des papes, saints et évêques qui se sont enivrés.

Après avoir parlé de l'Ivresse des gens d'église en général, il ne sera peut-être pas inutile, pour rendre la chose plus sensible, de citer ici les papes, saints, et évêques qui ont eu la louable coutume de s'enivrer.

Une chanson que Henri Etienne rapporte dans son apologie pour Hérodote, donne d'abord beaucoup à penser touchant la sobriété des papes :

« Le Pape qui siège à Rome
» Boit du vin comme un autre homme
» Et de l'hypocras aussi, &c. ».

Si l'on parcourt ensuite les vies des papes, on se confirmera dans la pensée qu'ils n'ont pas été ennemis du vin. Alexandre V était grand buveur et de grands vins, dit son historien Théodoric de Niem, secrétaire des papes et depuis évêque de Ferden en Allemagne.

On voit par les lettres de l'ambassadeur du roi d'Espagne à son maître, que Sixte V était un méchant ivrogne.

Une preuve que le pape Boniface ne haïssait pas le vin, c'est qu'il a institué des indulgences pour ceux qui buvaient un coup après grâces.

Ceci me fait souvenir que, quand Pignatelli fut élevé au pontificat, comme son nom signifie *petit pot*, que sa mère était de la maison de *Caraffe*, et qu'il avait des armes parlantes, on fit ce couplet :

« Nous devons tous boire en repos
» Sous le règne de ce Saint-Père ;
» Son nom, ses armes sont des pots ;
» Une Caraffe était sa mère :
» Célébrons donc avec éclat
» Cet auguste pontificat ».

Ce n'est, au fond, qu'un jeu de mots ; mais assez plaisant pour qu'il mérite d'être retenu.

On pourrait encore mettre dans la classe des papes qui se sont enivrés, tous ceux qui ont siégé à Avignon, puisque Pétrarque a dit que c'était le plaisir de goûter les bons vins français qui retint si long-tems la cour de Rome en Provence.

Passons aux saints et aux évêques. Il suffira d'en choisir un ou deux de chaque sorte.

Je rencontre d'abord St. Augustin. Il avoue lui-même qu'il s'enivrait quelquefois : *Crapula autem nonnunquàm surrepit servo tuo.* Il est vrai que M. Cousin a soutenu contre M. Petit, dans le Journal des Savans du 27 juin 1689, qu'il ne s'est pas enivré : les curieux peuvent consulter à ce sujet le dictionnaire de Bayle (*art. August.*), où les raisons de part et d'autre se trouvent rapportées. On lit aussi quelque part dans St. Augustin, que notre ame ne saurait habiter en lieu sec : *Anima certè quià spiritus est, in sicco habitare non potest.* M. Leduchat rapporte, dans ses Remarques sur Rabelais (*liv. 2, ch. 5*), qu'on fit sur ce passage la glose suivante : *Argumentum pro Normanis, Anglicis et Polonis, ut possint fortiter bibere, ne anima habitet in sicco :* « Argument pour les Normands, les » Anglais et les Polonais, qui boivent » largement, de peur que leur ame » n'habite en lieu sec ». A quoi un médecin flamand, homme docte et facétieux, nommé Pierre Chatelain, a fait cette plaisante addition : *Verisimile est*

glossatorem ignorâsse naturam Belgarum : « Il est vraisemblable que le » commentateur ne connaissait point » le caractère des Flamands ».

Je ne saurais choisir, entre les évêques, un plus illustre buveur que Pontus de Thiard, dont j'ai déjà parlé. On nous apprend qu'il devint « évêque de Châlons » sur Saône, après avoir pleuré les péchés » de sa jeunesse, mais ce fut sans renon- » cer à la vertu de bien boire, qui pa- » raissait autrefois inséparable de la » qualité de bon poëte. Il avait un esto- » mac capable de faire tarir les plus » grandes caves ; et les meilleurs vins » de Bourgogne étaient encore trop » grossiers pour la subtilité du feu qui » le dévorait ». (*Rép. des lettres, fév. 1687.*)

Un homme de distinction rendait une visite à l'évêque de Wittemberg, pendant qu'il était à table avec sa cour. Le prélat l'appercevant, lui dit : « Vous » voyez que je suis entouré de mes bre- » bis ». L'étranger, ayant remarqué qu'on buvait largement, et qu'on laissait à peine reposer les verres, répondit : « Si on n'a pas soin de les faire » bien paître, elles sont du moins bien » abreuvées ».

CHAPITRE XII.

Catalogue de quelques illustres buveurs.

PUISQUE, selon la maxime de Sénèque, on doit régler sa conduite sur d'illustres modèles : *vita est instituenda illustribus exemplis*, il n'est pas étonnant que l'on s'enivre si généralement. On ne fait en cela que suivre l'exemple des rois ; car il y en a très-peu auxquels convienne ce vers d'Ovide :

Vina fugit, gaudetque meris abstemius undis.

« Il abhorre le vin, et ne boit que de l'eau ».

Et c'est peut-être la raison pour laquelle on donnait anciennement, dans les comédies, des couronnes aux gens ivres :

Capiam coronam in caput, assimulabo me esse ebrium.
(Plaut. in Amphytr.)

« Je mettrai une couronne sur ma tête, et je feindrai » d'être ivre ».

Je n'aurais jamais fait si je voulais parler de tous les rois qui se sont enivrés : je me contenterai de citer les plus illustres, à mesure qu'ils se présenteront à mon esprit, et sans garder aucun ordre.

Alexandre-le-Grand s'offre le premier. Il suffit de mettre son nom tout seul, sans rien ajouter : *Verbum non ampliùs addam*. On dit d'un grand vase à boire, qu'il ressemble à la coupe d'Alexandre.

« César, pour me servir des termes » de Balzac, ne fut pas toujours le sobre » destructeur de la république, et ne » haïssait pas en tout tems le plaisir de » boire ». (*Balz. Entr.*)

Cambyse a été aussi adonné au vin, comme on en pourra juger par ce trait d'histoire. Un courtisan l'ayant averti qu'on murmurait dans le public de ce qu'il s'enivrait trop souvent, il prit un arc et lança une flèche dont il perça le cœur de son fils, qui s'avançait vers eux, en disant simplement au père : *Est-ce là le coup d'un ivrogne ?*

« Mithridate, nous dit Plutarque, » celui qui fit la guerre aux Romains, » entr'autres jeux qu'il ordonna, en fit » un de ceux qui boiraient le mieux et » qui mangeraient le plus ; et dit-on » qu'il gagna le prix de l'un et de l'autre,

» tellement qu'il beut et mangea plus
» qu'homme qui fust de son temps ».
(*Traducᵗ. d'Amyot.*)

Darius Ier, roi de Perse, fit mettre sur son tombeau cette inscription : *J'ai pu boire beaucoup de vin et le bien porter.*

Cyrus, roi tant renommé, allégua, entre ses autres louanges, pour se préférer à son frère Artaxerce, qu'il savait beaucoup mieux boire que lui.

Le roi Antiochus, qui aimait beaucoup le vin, s'enivrait et se tenait le plus souvent au lit, se réveillant vers la nuit pour recommencer à boire. Ayant été tué dans la guerre qu'il fit contre Arsace, en Médie, celui-ci dit en l'ensevelissant : « Antiochus, la témérité t'a conduit à » ta perte ; tu t'imaginais avaler mon » royaume comme un verre de vin ».

Hercule était si grand buveur que les historiens et les poëtes ont imaginé, par plaisanterie, de le faire naviguer dans un vase à boire.

Le roi Antigone peut encore tenir ici sa place. Elien rapporte qu'un jour ce prince étant ivre, rencontra Zénon qu'il aimait beaucoup, et, l'ayant embrassé d'abord, lui promit de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Le philosophe

se contenta de lui répondre : « Allez » cuver votre vin ; c'est tout ce que je » vous demande pour le moment ». (*Liv. 5.*)

Philippe, roi de Macédoine, s'enivrait quelquefois, témoin ce que lui dit une femme à qui il avait fait quelqu'injustice: « J'en appelle, dit-elle, de Philippe ivre, » à Philippe à jeûn ».

Denys le jeune, tyran de Sicile, était quelquefois neuf jours de suite sans se désenivrer.

Tibère fut appelé *Biberius*, parce qu'il aimait beaucoup à boire; et, par dérision, on changea son surnom de Néro en *Mero*. Suétone nous apprend qu'il passait quelquefois deux jours de suite à boire avec Pomponius Flaccus et L. Pison, ses favoris, dont l'un fut nommé gouverneur de la province de Syrie, et l'autre préfet de Rome.

Messaline, quelques jours après ses nôces avec Silius, célébra dans sa maison la fête des vendanges, toute échevelée, le thyrse à la main, pendant que son nouvel époux, à ses côtés, couronné de lierre et le cothurne au pied, jetait la tête çà et là, comme s'il eût été ivre, et que les Ménades chantaient et

dansaient autour de lui, avec les postures les plus lascives.

Bonosus était un terrible buveur, si l'on en croit son historien Flavius Vopiscus. Quand des ambassadeurs des pays étrangers venaient le trouver, il les enivrait, pour découvrir par ce moyen leurs secrètes instructions.

Maximin, le père, buvait souvent par jour, un pot de vin qui contenait douze pintes. On aurait pu, à juste titre, lui faire cette épitaphe :

Hic jacet amphora vini.

« Ci gît un tonneau de vin ».

Nerva, Galerius-Maximinus et Trajan prenaient quelquefois plaisir à s'enivrer; et comme ces deux derniers n'avaient pas le vin bon, ils défendirent qu'on exécutât les ordres qu'ils auraient donnés dans cet état.

Le premier sultan qui se soit enivré de vin, est Amurat IV. L'occasion qui l'y porta, et le goût qu'il prit ensuite à cette liqueur, méritent d'être remarqués. Un jour qu'il se promenait sur la place publique, plaisir que tous les sultans se donnent sous un habit qui les déguise, il rencontra un homme du peuple nommé

Béeri-Mustapha, si ivre qu'il chancelait en marchant. Ce spectacle était nouveau pour lui. Il demanda ce que c'était : on lui dit que c'était un homme ivre; et, tandis qu'il se faisait expliquer comment on le devenait, Béeri-Mustapha le voyant arrêté, sans le connaître, lui ordonna, d'un ton impérieux, de passer son chemin. Amurat surpris de cette hardiesse, ne put s'empêcher de lui répondre : « Sais-tu, misérable! que je suis le sul- » tan » ? — « Et moi, répondit le Turc, » je suis Béeri-Mustapha. Si tu veux me » vendre Constantinople, je l'achète : » tu seras alors Mustapha, et je serai » sultan ». La surprise d'Amurat augmentant, il lui demanda avec quoi il prétendait acheter Constantinople. « Ne » raisonne pas, lui dit l'ivrogne, car je » t'acheterai aussi, toi qui n'es que le » fils d'une esclave ». (On sait que les sultans naissent des esclaves du serrail.)

Ce dialogue parut si admirable au grand-seigneur, qu'apprenant en même tems que, dans peu d'heures, la raison reviendrait à Béeri, il le fit porter dans son palais, pour observer ce qui lui resterait de ce transport, et ce qu'il penserait lui-même de tout ce qu'il rappelerait à sa mémoire. Quelques heures

s'étant écoulées, Béeri-Mustapha, qu'on avait laissé dormir dans une chambre dorée, se réveille et marque beaucoup d'étonnement de l'état où il se trouve. On lui raconte son aventure et la promesse qu'il a faite au sultan. Il tombe dans une mortelle frayeur; et, n'ignorant point le caractère cruel d'Amurat, il se croit au moment de son supplice.

Cependant, ayant rappelé toute sa présence d'esprit, pour chercher quelque moyen d'éviter la mort, il prend le parti de feindre qu'il est déjà mourant de frayeur et que, si l'on ne lui donne du vin pour se ranimer, il se connaît si bien qu'il est sur le point d'expirer bientôt. Ses gardes, qui craignirent en effet qu'il ne mourût, avant que d'être présenté à l'empereur, lui font apporter une bouteille de vin, dont il ne feint d'avaler quelque chose, que pour avoir occasion de la garder sous son habit.

On le mène après devant l'empereur qui, lui rappelant ses offres, exige absolument qu'il lui paie le prix de Constantinople, comme il s'y était engagé. Le pauvre Turc tira sa bouteille: « O empereur, répondit-il, voilà ce qui

» m'aurait fait acheter hier Constanti-
» nople; et, si vous possédiez les ri-
» chesses dont je jouissais alors, vous
» les croiriez préférables à la monarchie
» de l'univers ». Amurat lui demandant comment cela se pouvait faire : « Il
» n'est question, lui dit l'ivrogne, que
» d'avaler cette divine liqueur ». L'empereur, voulant en goûter par curiosité, en but un grand coup, et l'effet en fut très-prompt, dans une tête qui n'avait jamais senti les vapeurs du vin. Son humeur devint si gaie, et tous ses sens se livrèrent tellement à la joie, qu'il crut sentir que tous les charmes de sa couronne n'égalaient pas ceux de sa situation. Il continua de boire; mais l'Ivresse ayant suivi de près, il tomba dans un profond sommeil, dont il ne revint qu'avec un violent mal de tête.

La douleur de ce nouvel état lui fit oublier le plaisir qu'il avait goûté. Il fit venir Bééri-Mustapha, dont il se plaignit avec beaucoup d'emportement. Celui-ci, à qui l'expérience donnait bien des lumières, engagea sa vie qu'il guérirait sur-le-champ Amurat; et il ne lui offrit point d'autre remède, que de recommencer à boire du vin. Le sultan y consentit. Sa joie revint, et son mal

fut aussitôt dissipé. Il fut si charmé de cette découverte, qu'il en fit usage le reste de sa vie, dont il ne passa point un seul jour sans s'enivrer.

Bééri-Mustapha devint son conseiller privé ; et il l'eut toujours auprès de sa personne, pour boire avec lui. A sa mort, il le fit enterrer avec beaucoup de pompe, dans un cabaret, au milieu des tonneaux ; et il déclara, dans la suite, qu'il n'avait pas vécu heureux un seul jour, depuis qu'il avait perdu cet habile maître et ce fidèle conseiller.

(*Pour et Contre, T. XX.*)

CHAPITRE XIII.

Des philosophes qui se sont enivrés.

Quoique l'exemple et l'autorité des philosophes ne prouvent rien, et que l'on ne doive pas s'imaginer que

. . . . « Sans Aristote,
» La raison ne voit goutte, et le bon sens radote ».
(*Despréaux.*)

il est néanmoins vrai que l'on se sentira merveilleusement disposé à s'enivrer, si l'on considère que les grands hommes de l'antiquité, pour lesquels on a le plus de respect et de vénération, n'ont fait aucune difficulté de s'enivrer quelquefois, et ont même fait l'éloge de l'Ivresse par leurs actions et leurs discours.

Les sept sages de la Grèce se rassemblaient souvent pour boire. « Ainsi, dit à » ce sujet Théophraste, dans son Traité » de l'Ivresse, qu'aucun homme sensé ne » nous porte envie, à nous qui sommes » réunis pour ces conversations bachi-

» ques. Il aurait tort assurément ; car,
» pour parler avec les Tarentins d'Alexis,
» nous ne faisons injure à personne du
» voisinage ».

Selon Timée, Denys le tyran, lors de la fête des Conges, proposa pour prix une couronne d'or à celui qui, le premier, aurait bu un conge de vin ; et ce fut Xénocrate qui la gagna. Ce philosophe était cependant un des plus austères de l'antiquité. Diogène-Laërce raconte que Phryné, fameuse courtisane, l'accosta un jour sous prétexte qu'elle était poursuivie par des libertins. Par bonté, il la fit entrer chez lui, et n'y ayant qu'un lit, elle le pria de lui en céder la moitié ; ce qu'il fit. Enfin, après qu'elle l'eut tenté inutilement, elle se retira, en disant qu'elle ne sortait pas d'auprès d'un homme, mais d'auprès d'une statue. « Voilà, dit M. Bayle à ce
» sujet, un triomphe aussi remarquable
» que celui de S. Aldhelme et de quelques
» autres canonisés, qui sont sortis impu-
» nément de telles épreuves, à ce qu'on
» dit ».

Anacharsis, philosophe scythe, se trouvant chez Périandre, tyran de Corinthe, où il y avait un prix de proposé au plus grand buveur, le demanda comme

s'étant enivré le premier de toute l'assemblée, disant que, si l'on était vainqueur à la course en arrivant le premier au but, on devait aussi être regardé comme tel, lorsqu'on parvenait le premier à s'enivrer, ce qui était le terme de la boisson. C'est le cas, je pense, d'observer ici avec Sénèque qu'on s'est fait quelquefois un mérite de s'être enivré : *Habebitur aliquandò ebrietati honor, et plurimùm meri cepisse virtus erit.* (De Benefic., l. I, ch. 10.)

Il est vrai que nous avons d'Anacharsis quelques apophthegmes contre le vin et l'Ivresse, d'après lesquels on le prendrait pour l'homme du monde le plus sobre. Mais il est notoire que sa théorie a varié sur ce point, et qu'elle ne s'est point accordée avec sa pratique.

Amasis, législateur des Egyptiens, et les philosophes Timon et Lacydès buvaient aussi très-largement, et ne regardaient pas l'Ivresse comme une chose incompatible avec la vertu dont ils faisaient profession. « Ne sais-tu pas, disait » ce dernier, que ce qu'on appelle *vivre* » n'est qu'un terme adouci, par manière » de parler, et sous lequel on flatte le » malheureux sort de l'homme ? Au » reste, qu'on dise que j'ai bien ou mal

» jugé, je ne répondrai rien. Pour » moi, après avoir bien réfléchi, je me » suis convaincu que tout était absolu- » ment folie chez les hommes. Dans » cette vie, nous sommes toujours comme » hors de notre patrie. Nous sortons, » pour ainsi dire, de la mort et des té- » nèbres, pour nous rendre à une as- » semblée générale, et nous y amuser, » en jouissant de la lumière qui nous » éclaire; de sorte que celui qui a le » plus ri et bu davantage, jouissant » d'ailleurs, plus que tout autre, des » plaisirs de Vénus, pendant le tems » qu'il lui est permis de le faire, celui-là, » dis-je, s'en retourne avec plus de plai- » sir à son vrai domicile ». (*Athenée.*)

Solon, ce législateur si rigide des Athéniens, avait composé une chanson à la louange du vin, en l'associant avec Vénus et les muses. Sénèque encore dit qu'on le soupçonnait d'avoir été adonné au vin, aussi bien qu'Arcesilaüs : *Solonem et Arcesilaüm credunt indulsisse vino.* Et M. Chevreau remarque très-bien que la sagesse de Solon ne devait pas être d'une austérité à faire peur, quand il disait que *les femmes, le vin et les muses font les plaisirs de la vie de l'homme.*

Socrate, que l'oracle déclara le plus sage de la Grèce, était aussi un grand buveur, et il a plus d'une fois remporté la palme dans des luttes bachiques, comme nous l'apprend Cornelius Gallus par ces vers :

Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt.

On nous assure aussi dans sa vie que, quand il se mettait à boire, personne ne lui pouvait tenir tête; et, ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il ne s'en est jamais trouvé incommodé. (*Charpentier*, *p. 100.*)

Aristippe, son disciple, aimait beaucoup les femmes et la boisson. On raconte que Denys le tyran, ayant donné un festin, ordonna que tous les conviés danseraient en robe de pourpre. Platon s'en défendit, en disant qu'il ne convenait point à son caractère de prendre un air efféminé. Aristippe, au contraire, se revêtit de cet habillement et, entrant en danse, dit que jamais la pudeur ne courait risque de se corrompre dans les réjouissances de Bacchus.

Caton, le héros des Stoïciens, s'enivrait quelquefois, pour délasser son esprit fatigué du soin des affaires publi-

ques. Ce sont les propres paroles de Sénèque : *Cato vino laxabat animum curis publicis fatigatum.* Et le même dit ailleurs : « On a reproché l'Ivresse » à Caton ; c'était plutôt honorer ce dé- » faut que déshonorer Caton ». *Catoni ebrietas objecta est, at faciliùs efficiet quisquis objecerit honestum quàm turpem Catonem.*

Horace nous en a donné la même idée :

Narratur et prisci Catonis
Sæpè mero caluisse virtus.
(L. III, Od. 21.)

« La vertu du vieux Caton,
» Chez les Romains tant prônée,
» Etait souvent, nous dit-on,
» De Falerne enluminée ».
(*J.-B. Rousseau.*)

Platon, autre héros de l'antiquité, a non-seulement permis, mais il a même commandé qu'on s'enivrât en certaines rencontres. On n'a qu'à lire ses lois, pour s'assurer de ce que j'avance.

Sénèque, ce philosophe si austère, ou du moins dont les préceptes étaient si rigides, ne croyait pas qu'il y eût du mal à s'enivrer quelquefois. Il indique même l'Ivresse comme un des moyens propres à entretenir la vigueur de l'es-

prit. Nous avons rapporté plus haut ce qu'il en dit.

Le philosophe Arcesilaüs peut être mis aussi au nombre des buveurs, puisqu'il mourut d'une fièvre chaude dont il fut attaqué pour avoir bu trop de vin. (*Div. Cur., part. V, p. 192.*)

Le fameux Chrysippe, disciple de Zénon et de Cléanthe, était fort tranquille lorsqu'il était à boire, excepté qu'il remuait les jambes; de sorte que sa servante disait qu'il n'y avait que les jambes de Chrysippe qui fussent ivres. Hermippe dit qu'étant occupé dans le collège Odéen, il fut appelé par ses disciples pour assister au sacrifice, et qu'ayant bu du vin doux pur, il lui prit un vertige dont les suites lui causèrent la mort cinq jours après. D'autres prétendent qu'ayant vu un âne manger ses figues, il dit à la vieille femme qui demeurait avec lui, qu'il fallait donner à l'animal du vin pur à boire, et que, là-dessus, il éclata si fort de rire, qu'il en rendit l'esprit.

Le vin seul avait, dit-on, la vertu de dérider le front du pleureur Héraclyte, auquel Epicure lui-même reprochait de s'enivrer trop souvent. (*Diog. Laërt.*)

Nous ne saurions mieux finir ce cha-

pitre que par cette jolie histoire latine des anciens philosophes, qu'on verra ensuite tournée en chanson à boire :

Tunc vix Democritus poterat compescere risum,
Riderent plenis cùm sibi vina labris.
Tergeret ut fletus contrarius alter amaros,
Sugebat lacrymas sæpè, lagena, tuas.
Divinum ut Bacchi semper spiraret odorem,
Diogenes medii vixit in orbe cadi.
Dicitur, ardentem cùm se se misit in Æthnam,
Empedocles modico non caluisse mero.
Teque ferunt veteris guttas, Epicure, Lycæi
Vel minimas atomis antètulisse tuis.
Talia ne dubites potare exempla secutus :
Qui sapit ille bibit, qui bibit ergò sapit.

(Marvielles.)

« Je cherche en vain la vérité,
» Si le vin n'aide à ma faiblesse ;
» Toute la docte antiquité
» Dans le vin puisa la sagesse :
» Oui, c'est par le bon vin que le bon sens éclate ;
» J'en atteste Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» Socrate, cet homme discret
» Que chacun ici-bas révère,
» Allait manger au cabaret,
» Quand sa femme était en colère.
» Pouvons-nous faire mieux que d'imiter Socrate,
» Et de suivre Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois ?

» Platon fut surnommé *divin*,
» Parce qu'il était magnifique,
» Et qu'il régalait de son vin
» La cabale philosophique.
» Sa table fut toujours splendide et délicate;
» Il suivait Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» Aristote buvait autant;
» Et nous avons lieu de le croire,
» De ce qu'Alexandre le grand,
» Son disciple, aimait tant à boire,
» Qu'il s'enivra cent fois, sur les bords de l'Euphrate,
» En suivant Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» Diogène n'aimait point l'eau,
» Comme maint auteur le publie :
» Il se logeait dans un tonneau,
» Pour sentir le goût de la lie;
» Puis, pour mieux boire au pot, il jetta là sa jatte,
» Et tint pour Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» Démocrite ce grand railleur,
» Qui se plut tant à la satyre,
» S'il n'avait pas été buveur,
» N'eût pas aimé si fort à rire.
» Le vin nous fait toujours désopiler la rate;
» Suivons donc Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» Héraclyte toujours pleurait,
» A ce que raconte l'histoire;
» Mais c'est que le vin lui sortait
» Par les yeux, à force de boire.
» Par ce remède seul, il guérissait sa rate,
» Comme ordonne Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» Epicure, sans contredit,
» Des bons buveurs est le vrai père,
» Et sa morale nous induit
» Au plaisir, à la bonne chère;
» D'être heureux ici-bas en vain l'homme se flatte,
» S'il ne suit Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» Esope, fort souvent, la nuit,
» De concert avec la servante,
» Chalumait, sans faire de bruit,
» Les tonneaux de son maître Xante:
» Il en eût mis dix pots sous sa grosse omoplate;
» Il suivait Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» De Pythagore, sans façon,
» J'embrasserais la rêverie,
» S'il m'exemptait d'être poisson
» Après avoir quitté la vie;
» Car de ces animaux la liqueur est ingrate,
» Indigne d'Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» Je ne sais s'il était latin,
» Mais sa doctrine m'intéresse,
» L'auteur qui nous dit que le vin
» Etait le lait de la vieillesse :
» De cet homme savânt l'autorité me flatte ;
» Il adopte Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» Horace nous dit que Caton,
» Des Romains ce censeur austère,
» N'avait jamais plus de raison
» Que lorsqu'il buvait à plein verre ;
» Et qu'à table il est bon que le sage se batte,
» Imitant Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» Dans un énorme in-folio,
» Pline, ce grand naturaliste,
» Ecrit, *quo loco nescio*,
» Que sans vin un repas est triste ;
» Egayons-le, sablons ce Champagne à la hâte,
» En l'honneur d'Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois.

» Les médecins sont des rêveurs
» Injurieux à la nature,
» Qui disent que les bons buveurs
» S'en vont droit à la sépulture :
» Le vin retarde plus la mort qu'il ne la hâte ;
» J'en atteste Hypocrate,
» Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
» S'enivrer au moins une fois ».

(*Fureteriana*, p. 205.)

CHAPITRE XIV.

Des poëtes qui se sont enivrés.

PUISQUE, selon Athénée, le vin est le grand cheval des poëtes, il n'est pas étonnant que la plupart d'entr'eux s'enivrent; car, à ce conte-là, ils ne sont pas montés sur leurs grands chevaux, s'ils n'ont bien bu. Ils parlent alors toujours à cheval; car le discours du poëte est opposé à celui de l'orateur, qu'Horace appelle un discours à pied, *sermonem pedestrem*. Mais lorsqu'ils sont à jeûn, ils ne sont montés que sur des bidets.

Le penchant qu'Homère avait pour le vin paraît dans les fréquens éloges qu'il fait de cette liqueur. Dans un hymne à Bacchus, il s'exprime ainsi :

« Salut! puissant Dieu de la treille :
» Qu'il m'est doux de subir ta loi !
» De ton nectar enivre-moi :
» Ce n'est qu'au fond de la bouteille
» Que le poëte transporté
» Puise son immortalité ».

Les inclinations d'Anacréon étaient, ainsi que ses vers, partagées entre le vin et l'amour. L'ode suivante sur le secret de vivre heureux, contient à-peu-près toute sa philosophie, quoiqu'elle ne soit pas de lui :

« A quoi bon former tant de vœux
» Pour les biens, les honneurs, la gloire?
» Veut-on vivre toujours heureux?
» Il faut toujours aimer ou boire.

» Avec toi, charmant Dieu du vin,
» Règne une éternelle alégresse;
» Le pouvoir de ton jus divin
» L'inspire même à la vieillesse.

» Aimez, et pour qu'à nos désirs
» La raison, si souvent rebelle,
» Ne puisse troubler vos plaisirs,
» Accordez l'amour avec elle.

» Je plains celui qui n'est qu'amant.
» Prenez plutôt Bacchus pour maître :
» On peut être heureux en aimant,
» En buvant on est sûr de l'être.

» Mais voulez-vous qu'aucun retour
» Ne trouble un état si paisible?
» Aimez et buvez tour-à-tour,
» Votre bonheur est infaillible ».

En voici une autre de sa composition, et qu'il a intitulée lui-même : *Délire bachique :*

« Au nom du Dieu de la treille,
» Abrégez votre leçon ;
» Je veux laisser ma raison
» Au fond de cette bouteille.
» Je sais qu'Oreste en fureur
» Perça le flanc de sa mère ;
» Qu'Alméon fut en horreur
» Par sa rage meurtrière :
» Pour moi, je n'ai nul dessein
» De souiller ainsi ma main ;
» Amis, je ne veux qu'un verre
» Pour vous déclarer la guerre.
» Je prétends que ce flacon
» A la ronde me revienne ;
» Et vous mettre à la raison,
» Ou perdre avec vous la mienne ».

(*Muses grecques.*)

Pausanias assure que l'on voyait de son tems, à Athènes, une statue représentant Anacréon ivre et chantant. On raconte que sur ses derniers jours, ce poëte se nourrissait de raisins secs, et qu'un pepin arrêté dans son gosier, le suffoqua ; en sorte qu'après avoir vécu dans les plaisirs, il fut encore exempt des horreurs de la mort, qui lui fut, pour ainsi dire, aussi douce qu'inattendue.

Anthéas de Linde, poëte et parent de Cléobule, un de sept sages de la Grèce, passa, suivant le rapport de

Philodème, toute sa vie dans des plaisirs bachiques, s'habillant même comme Bacchus et entretenant à ses dépens une troupe de buveurs, à la tête desquels on le voyait toujours.

Le poëte Philoxène souhaitait d'avoir le col long comme une grue, pour sentir mieux le plaisir d'avaler le vin, et pour en conserver plus long-tems le goût.

Ion, poëte de Chios, n'a pas été des plus sobres à l'égard du vin, si l'on en croit Elien et Euripide.

On en peut dire autant de Timocréon de Rhodes, poëte comique dans la soixante-quinzième olympiade; voici son épitaphe, telle qu'Athénée la donne :

Multa bibens, multa vorans, mala plurima dicens
Multis, hìc jaceo Timocreon Rhodius.

« Ci gît Timocréon de Rhodes, grand buveur, » grand glouton, grand médisant ».

Horace sur-tout ne doit pas être oublié :

« Et le vin jadis dans Tibur
» D'Horace égayait la satyre ».
(*Deshoul.*)

Il avoue lui-même qu'il s'enivrait quelquefois :

Quò me, Bacche, rapis tui
Plenum! Quæ nemora aut quos agor in specus
Velox mente novâ! . . . . .
(Liv. 3, Od. 25.)

« Dieu du vin, où m'entraînes-tu?
» Plein de toi, plein de ta vertu,
» J'échappe aux regards du vulgaire;
» Sauvage obscurité des bois,
» Antre, caverne solitaire,
» Entendez le son de ma voix ».

Tout le monde sait qu'à l'exemple du vieillard de Théos, l'ami de Mécène a chanté tour-à-tour les louanges de l'Amour et de Bacchus. On peut lire encore l'ode dans laquelle il nous apprend qu'il fit servir à Messala, dans un festin, une bouteille de vin cachetée le jour de sa naissance.

Ajoutons à ceux-ci Diphyle, Cratinus, Hédyle, Aristophane, Eschyle, Alcée, Ennius et autres dont nous avons déjà parlé dans le chapitre V.

A Rome, les poëtes étaient sous la protection de Bacchus, en l'honneur duquel ils avaient institué une fête dans le mois de mars. Le passage suivant d'Ovide ne nous permet pas d'en douter;

Illa dies hæc est, quâ te celebrare poëtæ,
Si modò non fallunt tempora, Bacche, solent;

Festaque odoratis innectunt tempora sertis,
Et dicunt laudes ad tua vina tuas.
Inter quos memini, dùm me mea fata sinebant,
Non invisa tibi pars ego sæpè fui.
(Tristium, L. 5, El. 3.)

« C'est aujourd'hui, si je ne me trompe, que les » les poëtes ont coutume de célébrer ta fête, ô Bacchus! » C'est aujourd'hui qu'ils ceignent leurs fronts joyeux de » guirlandes de fleurs, et qu'ils chantent tes louanges » en buvant ton nectar. Hélas! j'aime à me souvenir » encore, dans mon malheur, des plaisirs que j'ai sou- » vent partagés avec eux, dans ces jours consacrés à ta » gloire ».

Mais laissons-là l'antiquité, et venons à nos modernes. *Non semper confugiamus ad vetera.* (Senec.)

Obsopæus a composé, dans le quinzième siècle, un poëme latin en trois chants sur *l'Art de Boire;* et l'on pense bien qu'il n'était pas ennemi du vin, puisqu'il dit à ses lecteurs d'en croire son expérience : *Vati parete perito.*

On lira sans doute avec quelque plaisir son invocation à Bacchus :

Bacchĕ, pater vatum, dulcissime Bacche Deorum,
Tu mea nectareo corda liquore move.
Non ego compositis hederâ lauroque coronis
Cingere divinum quæro poëta caput.
Talia grandiloqui sumant sibi præmia vates,

Qui fera sublimi carmine bella sonant.
Pampineis potiùs cingas mea tempora sertis :
Nam Bacchi vatem Bacchica serta decent.
Fac felix plenis spumet vindemia labris :
Impleat ut magnum quælibet uva cadum.
Proveniant largo genialia gaudia fructu ,
Horreat ut messes vinitor ipse suas.
Non magè Pieriis crescent mea pectora flammis ,
Quàm mihi scribenti si nova musta dabis.
Non ego Castalias nunc postulo fervidus undas ,
Non sitio Aonias ambitiosus aquas.
Arida vitifluo mea prolue guttura rore ,
Si tua vis tolli carmine sacra pater.

« C'est toi que j'implore , ô Bacchus ! père des poëtes , » et le meilleur des Dieux : échauffe mes esprits de ta » liqueur divine ! Que les émules d'Homère, que les chan- » tres des héros ambitionnent des couronnes de lierre » et de laurier ; ceins d'un pampre verdoyant le front » de ton poëte ! Que le jus des raisins , exprimé sur mes » lèvres , porte la joie et l'Ivresse dans tous mes sens ! » Que les vendangeurs surpris cherchent encore des » tonneaux pour recueillir tes dons ! Je préfère ton » nectar aux eaux sacrées qui jaillissent des fontaines » du Pinde : abreuves-en mon gosier altéré , si tu veux » que je chante dignement tes louanges » !

Regnier , le satyrique , nous apprend lui-même qu'il était ce qu'on appelle encore aujourd'hui un *bon compagnon;* qu'il aimait passionnément les femmes et le bon vin. Voici comme il s'exprime dans une pièce où il regrette la perte de

de ses beaux jours et maudit sa précoce vieillesse :

« Naguères, verd, sain et puissant
» Comme un aubespin florissant,
» Mon printems était délectable :
» Les plaisirs logeaient en mon sein ;
» Et lors était tout mon dessein,
» Du jeu d'amour et de la table ».

Ses amis lui avaient reproché ses débauches; il leur répond ainsi dans une satyre qu'il appelle *mon apologie :*

« . . . . Etant homme, on ne peut
» Ni vivre comme on doit, ni vivre comme on veut.
» En la terre ici-bas il n'habite point d'Anges ;
» Or les moins vicieux méritent des louanges,
» Qui, sans prendre l'autrui, vivent en bon chrétien,
» Et sont ceux qu'on peut dire et saints et gens de bien ».

Lamonnoye aimait aussi le bon vin, comme on le voit par ce joli rondeau qu'il adressa à M. Legoux, conseiller au parlement de Dijon, qui lui avait envoyé de son excellent vin de Volenai :

« Ah ! qu'il est bon ce Volenai nouveau !
» Un doux transport me saisit le cerveau,
» Dès qu'à mes yeux ce jus céleste brille.
» Verse, laquais : ô Dieux, comme il pétille !
» Honneur et gloire au maître du coteau !

» Lui, d'Hypocrène aimant mieux le ruisseau,
» A ses amis prodigue son tonneau.
» Fut-il jamais manière plus gentille ?
» Ah ! qu'il est bon !

» Moi qui ne puis qu'en style de Brodeau,
» Lui rendre ici grâces d'un don si beau,
» Fier je serai plus qu'un grand de Castille,
» S'il daigne en gré prendre cette vétille,
» Et s'écrier, en voyant mon rondeau :
» Ah ! qu'il est bon ! »

Et encore mieux par cette chanson qui n'est point assez connue :

» Sous peine de la goutte, un médecin m'ordonne
» De quitter l'usage du vin ;
» Moi, loin de renoncer à ce jus si divin,
» J'achève de vuider ma tonne.
» Laquais, vîte ! à grands flots remplis-moi ce cristal :
» Si le vin engendre la goutte,
» Boire jusqu'à la lie est le secret sans doute
» De tarir la source du mal ».

Chaulieu, cet aimable goutteux, surnommé l'Anacréon du Temple, a passé la plus grande partie de sa vie dans des festins et des orgies, ayant toujours auprès de lui Courtin, Chapelle et Lafare, ses bons amis. On trouve, dans ses poësies, des chants de débauche, et une foule de pièces bachiques, dans lesquelles nous avons remarqué ces vers ;

« Le vin vaut mieux que l'or potable :
» Vive le plaisir de la table,
» Et quiconque peut y rester ! »

Et ceux-ci, où il s'est peint lui-même :

« Cher ami, vois dans mon verre
» Pétiller ce jus divin :
» Quand tout le monde est en guerre,
» J'adore en paix ma catin ;
» Avec elle et le bon vin
» Je me suis fait un destin
» Dont la douceur infinie
» N'aura jamais d'autre fin
» Que celle de ma vie ».

Son genre de vie était si bien connu, que Voltaire lui écrivait :

» Dans votre séjour enchanté,
» Buvez frais, faites chère lie ;
» Dieu vous donne prospérité,
» Son Paradis en l'autre vie,
» Dans celle-ci joie et santé ;
» Goûtez bien votre oisiveté,
» Et bornez au plaisir votre philosophie ».

Et J. B. Rousseau, après l'avoir loué sur sa manière d'écrire, soit en prose, soit en vers, ajoute :

» Phébus adonc va se désabuser
» De son amour pour la docte fontaine,

» Et connaîtra que, pour bon vers puiser,
» Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hypocrène ».

Lasare est représenté, à la tête de ses ouvrages, tenant un gobelet d'une main et une lyre de l'autre : à ses côtés sont deux amours ; l'un met une couronne de fleurs sur sa tête, et l'autre lui verse à boire. Cette idée est prise sans doute des vers suivans d'une de ses odes :

» On écrira mon histoire
» Dans les fastes de Vénus ;
» Comme on chantera ma gloire
» Dans les fastes de Bacchus.

» Là, dès que le bon Silène,
» Chatouillé par les Amours,
» Présentera sa bedaine,
» Riant et buvant toujours :

» En mémoire de la mienne,
» Dans le bacchique transport,
» Chacun, à perte d'haleine,
» Voudra boire un rouge-bord ».

Chapelle et Bachaumont, dans leur charmant voyage, nous apprennent qu'ils se rendirent à la Ciotat pour y goûter des muscats, et que les grandes affaires qu'ils avaient en ce lieu, furent achevées aussi-tôt qu'ils eurent acheté

le meilleur vin. En nous parlant d'un dîner qu'ils firent à Blois, chez M. Colomb, ils s'expriment ainsi :

« En ce lieu seul nous bûmes frais ;
» Car l'hôte a trouvé des merveilles
» Sur la glace et sur les banquets,
» Et pour empêcher les bouteilles
» D'être à la merci des laquais ».

Santeuil, plus connu comme poëte que comme homme d'église, nous apprend lui-même que, lorsqu'il chantait les louanges de Bacchus, il était toujours *plein de son sujet.*

Sans parler de Saint-Amand, ni de tel autre,

» . . . . Qu'on vit avec Faret
» Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret ».
(*Despréaux.*)

Racan écrivait à Maynard :

« Buvons, Maynard, à pleine tasse ;
» L'âge insensiblement se passe,
» Et nous mène à nos derniers jours :
» L'on a beau faire des prières,
» Les ans, non plus que les rivières,
» Jamais ne rebroussent leur cours ».

Et il paraît que celui-ci pensait à-peu-près de même ; car il dit quelque part :

» L'art des vers est un art divin ;
» Mais son prix n'est qu'une guirlande
» Qui vaut moins qu'un bouchon à vin ».

Lafontaine, Chapelle et Boileau se sont enivrés plusieurs fois chez Molière, qui leur chantait à table :

» Buvons, chers amis, buvons,
» Le tems qui fuit nous y convie ;
» Profitons de la vie
» Autant que nous pouvons.
» Quand on a passé l'onde noire,
» Adieu le bon vin, nos amours ;
» Dépêchons-nous de boire,
» On ne boit pas toujours.

» Laissons raisonner les sots
» Sur le vrai bonheur de la vie ;
» Notre philosophie
» Le met parmi les pots.
» Les biens, le savoir et la gloire
» N'ôtent point les soucis fâcheux ;
» Et ce n'est qu'à bien boire
» Que l'on peut être heureux ».

(*Bourgeois gentilh.*)

Piron, Collé, Gallet, Saurin, et autres habitués du *Caveau*, ont plus d'une fois, à leur exemple, noyé leurs soucis dans des brocs de vin. Si le trait que j'ai déjà cité du premier n'était pas une preuve suffisante, je rappellerais

son aventure nocturne et la scène comique qui eut lieu à cette occasion chez un commissaire de police. Quant aux autres, on trouve par-tout une foule de pièces de leur composition, qui les caractérisent assez bien.

Sanguin de Saint-Pavin, ce libertin fameux, disciple de Théophile, s'est peint ainsi lui-même :

« Je n'ai l'esprit embarrassé
» De l'avenir ni du passé.
» Ce qu'on dit de moi peu me choque :
» De force choses je me mocque :
» Et, sans contraindre mes desirs,
» Je me donne entier aux plaisirs ;
» Le jeu, l'amour, la bonne chère, etc. »
. . . .

Et Bernis :

. . . .
« Buveur amoureux,
» Sans soins, sans attente,
» Je n'ai qu'à saisir
» Un riant loisir :
» Pour l'heure présente
» Toujours un plaisir ;
» Pour l'heure suivante
» Toujours un desir ».

Et Pannard :

« Où l'on me verse du bon vin,
» Volontiers je fais longue pause :
» Comme les fleurs de mon jardin,
» Je prends racine où l'on m'arrose ».

Et Vadé :

« Je suis un Narcisse nouveau
» Qui s'aime et qui s'admire ;
» Mais dans le vin, et non dans l'eau,
» Sans cesse je me mire :
» En y voyant le coloris
» Qu'il donne à mon visage,
» De l'amour de moi-même épris,
» J'avale mon image ».

Deslandes, auteur de l'Histoire critique de la Philosophie, après avoir passé la plus grande partie de ses jours dans les emplois, se retira à la campagne pour y jouir des agrémens d'une vie libre et philosophique ; et c'est là que, rival heureux de Catulle et de Pétrone, il composa un recueil de Phaleuques, inspirés par Bacchus et l'Amour. Comme il est beaucoup de personnes qui en ignorent même l'existence, j'en vais citer quelques morceaux :

Potemus teneri mei sodales,
Potemus vitreis merum culullis :
Reclament tetrici licet Catones,

Reclamentque senes licet molesti,
Potemus tamen usque et usque et usque,
Potemus vitreis merum culullis.
O jucunde liquor, deûm voluptas!
O Lenæe pater, comes jocorum,
Hùc ornate levi caput corollâ,
Hùc armate scypho manum potenti;
Adsis sæpè precor, tuoque sæpè
Nostrum fac tepeat calore pectus.
Nam cùm me Lachesis manet severa,
Nec datur properam necem morari,
Juvat purpureo madere vino.
Eia pone manu, puer, nitenti
Terna pocula, dein novena pone,
Et dein pocula ter novena pone,
Dein ponendo modum teneto nullum,
Et bibendo modum tenebo nullum.
Sic curæ fugiunt, molestiæque.

« Buvons, mes amis, buvons à pleine coupe, malgré » la censure des sages atrabilaires et des vieillards cha- » grins. Buvons sans interruption, buvons à pleins » verres. Douce liqueur, délices des Dieux! ô Bacchus, » toi qu'accompagnent les ris et les jeux, viens souvent » avec nous une couronne sur la tête, une large coupe » à la main : échauffe nos esprits. Je veux boire d'ex- » cellent vin, puisque je ne peux éviter les ciseaux de » la Parque cruelle, ni retarder d'un instant mon heure » fatale. Allons vîte! donnez-moi trois coupes, ensuite » neuf, puis trois fois neuf: enfin, donnez-les sans » compter; je boirai de même. C'est ainsi que l'on » chasse les ennuis ».

Pulchrè convenit optimis Poëtis
Et noctù bibere et diù libenter.

Ad scyphos socii, ad scyphos volemus.
Insanire placet: dies locusque
Nos ad stultitiam vocant decentem.
Hinc procul steriles valete curæ!
Hinc procul sterilis vale Minerva!
Meos nescio quid meat per artus.
Jàm mens insolito tumet furore,
Jàm mî sævior incubat Lyæus.
Sed furo licèt, ô boni sodales,
Et furo magìs in dies et horas.
Ad scyphos tamen, ad scyphos volemus,
Ut queam simul in scyphis perire.
At quàm suaviter in scyphis peribo!

« Les bons poëtes doivent boire le jour et la nuit. » Armons-nous, mes amis, armons-nous de nos verres; » livrons-nous à une aimable fureur. Le jour et le lieu » nous invitent à célébrer d'agréables orgies. Loin d'ici, » soins importuns! Loin d'ici, vaine raison, inutile » sagesse! Mais quel feu subit coule maintenant dans » mes veines? Mon ame est émue, agitée, et le cruel » Bacchus me possède tout entier. J'entre en fureùr, » ô mes chers convives! J'entre en fureur de plus en » plus. Armons-nous de nos verres. Qu'il sera doux » pour moi de mourir en buvant »!

Léonard s'exprime ainsi dans une de ses idylles :

« Comus abandonne
» Les rians berceaux
» Où, pendant l'automne,
» Le jus de la tonne
» Coulait à longs flots.

» . . . .
» . . . .
» Le printems s'efface
» Et se reproduit ;
» Mais rien ne remplace
» Le plaisir détruit ;
» Le volage fuit
» Sans laisser de trace.
» Ah ! qu'au gré du tems
» Ma muse périsse ;
» Mais que je jouisse
» De tous mes instans !
» Parfumons nos têtes ;
» Et, dans un festin,
» Au bruit des tempêtes,
» Chantons nos conquêtes,
» L'amour et le vin !
» Pendant que la neige,
» De ses tourbillons,
» Blanchit nos maisons
» Que l'hiver assiége,
» Demeurons assis
» Près de nos bergères,
» Et dans nos pleins verres
» Noyons les soucis !
» Dans la tombe noire
» Quand j'irai sans gloire
» Joindre mes aïeux,
» Je veux qu'on publie :
» Il n'eut point d'envie
» D'illustrer sa vie ;
» Mais il fut heureux ».

Le même poëte dit ailleurs :

« Bacchus, Dieu bienfaisant, Dieu des ris et des jeux!
» Tu fais régner la joie et son léger tumulte :
» Pour la Divinité nos plaisirs sont un culte;
» Tu ne veux être aimé que des mortels heureux.
» Saisi de ton Ivresse, en vain l'esprit s'égare;
» Il se retrouve encor dans ce doux abandon;
» Mais quand il est troublé par quelque Dieu barbare,
» Tu peux seul, ô Bacchus! lui rendre la raison.

Gentil Bernard écrit de la campagne, à un de ses amis, dans la saison des vendanges :

« Suspends ton étude;
» Viens, loin des neuf Sœurs,
» Goûter les douceurs
» De ma solitude.
» Esclave avec moi,
» Du vainqueur de l'Inde
» Que le Dieu du Pinde
» Subisse la loi.
» Si tu ne peux vivre
» Sans un Apollon,
» C'est Anacréon,
» Ami, qu'il faut suivre.
» Apprends à monter
» Ta galante lyre :
» Si tu veux chanter,
» Que Bacchus t'inspire
» Le tendre délire
» Qui, cher à Thémire,
» S'en fait écouter.
» Parmi nos convives
» Invitons l'amour;

» Qu'il vienne, à son tour,
» Revoir sur ces rives
» Cythère et sa cour.
» Couché sous la treille,
» Si quelqu'un sommeille;
» Par un tendre effort,
» L'Amour le réveille,
» Quand Bacchus l'endort.
» Ami d'Epicure,
» J'en suis les leçons;
» Comme lui, j'épure
» Les utiles dons
» Que fait la nature
» A ses nourrissons.
» . . . .
» . . . .
» Ce lieu solitaire
» Est le sanctuaire
» Où, libre d'ennui,
» Je dois aujourd'hui
» Immoler les craintes,
» Les soins, les contraintes
» Et les vains desirs,
» Tyrans des plaisirs.
» Déjà, sous la tonne,
» La coupe à la main,
» Hébé me couronne
» Du lierre divin,
» Et Comus ordonne
» L'apprêt du festin.
» Les Nymphes accourent;
» Les Faunes m'entourent;
» Le vin va couler;
» L'encens va brûler;

» La victime est prête,
» On va l'immoler :
» Ami, qui t'arrête?
» Thémire, avec moi;
» Pour ouvrir la fête,
» N'attend plus que toi ».

Parny, ce rival heureux de Tibulle et d'Ovide, s'est enivré plus d'une fois avec Dorat et Bertin. Séparé d'eux par les mers, toutes ses pensées se tournent vers Paris, et il regrette la *Cazerne*, cette maison de plaisir où ils se rassemblaient souvent; la *Cazerne*, heureux séjour,

« Où l'on porte, au lieu de cocarde,
» Un feston de myrthe naissant,
» Un thyrse au lieu de hallebarde,
» Un verre au lieu de fourniment;
» Où l'on ne fait jamais la guerre
» Que par d'agréables bons mots,
» Lancés et rendus à propos;
» Où le vaincu, dans sa colère,
» Du nectar fait couler les flots,
» Et vuide insolemment son verre
» A la barbe de ses rivaux » !

Marvielles, dont nous avons déjà rapporté l'histoire latine des philosophes, a composé aussi en cette langue plusieurs jolies pièces bacchiques. Voici la strophe qui termine une de ses odes:

Salve bibacis grande decus chori,
Lagena salve : tu mihi præcipe
Cantus jocosos, aridumque
Prolue rore tuo poëtam.

« Salut ! ô bouteille ma mie, bel ornement des
» festins ! Viens m'abreuver de ton doux nectar, et
» m'inspirer des chants joyeux ».

Citons encore ces vers français du même auteur :

« Le Dieu du vin, le Dieu des vers
» Ont, par deux régimes divers,
» Conservé leur teint frais et leur air de jeunesse :
» Phébus, en barbottant dans les eaux du Permesse
» Bacchus, en buvant son vin pur.
» Du premier le systême est sans doute fort sage ;
» Mais l'autre me plaît davantage,
» Et je le crois beaucoup plus sûr ».

Les poëtes allemands ne sont pas non plus en défaut sur cet article, et ils nous ont laissé une foule de pièces bachiques où ils se sont peints eux-mêmes, et où, en chantant la volupté, ils ont su, à l'exemple de Chaulieu, répandre à propos un grain de morale et de philosophie. La seule lecture de ces charmantes productions, verse le calme et la joie dans notre ame.

Nous avons déjà cité une petite pièce imitée de Hagedorn, sur la cause des

guerres (V. chap. 7.). Elle prouve autant le goût dominant du poëte, que celui de sa nation.

Lessing s'enivrait fréquemment. Un jour que l'excès de la boisson ne lui permettait pas de se soutenir sur ses pieds, il chancela et tomba au milieu d'une rue. On riait de l'aventure; mais lui, sans se déconcerter, apostropha ainsi les railleurs : « Le vin est plus fort que » l'eau, ses ennemis mêmes en con- » viennent. L'eau renverse les maisons, » elle fait tomber les chênes; pourquoi » donc s'étonner que le vin m'ait jeté » par terre » ?

Un autre jour, un de ses amis le pressait de s'embarquer avec lui, en lui représentant que toujours boire était funeste à la bourse, et qu'ils iraient ensemble dans des pays lointains, inconnus à leurs pères, chercher de l'or, des pierres précieuses, et conséquemment du vin : « Non, mon ami, répondit-il, non, je » n'en ferai rien. Supposé que notre » vaisseau vînt à se briser, nous tom- » berions dans la mer, et nous serions » obligés, malgré nous, de boire de » l'eau. Et l'eau, ami, tu le sais, l'eau » est si fade! Oh! si les flots de la mer » étaient du vin, je n'hésiterais point

» de m'embarquer avec toi. Que dis-je? » ô mon ami, je serais alors ravi de faire » naufrage. Mais il n'en est rien ; ainsi » restons : on nous fait crédit au ca- » baret ».

Voici une imitation, en notre rithme poëtique, d'une des chansons de Lessing, que l'on peut, à bon droit, nommer l'Anacréon de l'Allemagne :

« Qui d'entre nous, mes bons amis,
» Sait combien de tems il doit vivre ?
» Faudra-t-il donc, hélas ! qu'à d'importuns soucis
» Ce doute sans cesse nous livre
» Déjà la nuit s'avance ; un nouveau jour va suivre :
» Peut-être de le voir me flatterais-je en vain ;
» Peut-être qu'avant le matin
» J'aurai traversé l'onde noire ?
» J'ignore ce point-là ; mais je suis très-certain
» Que, si je vis encor demain,
» Je passerai ce jour à boire ».

Kleist a adressé plus d'une chanson amoureuse à sa bouteille ; elle était sa consolation, sa vie, son bonheur, sa félicité suprême. C'est elle, en effet, qui fortifie le cœur, qui porte dans notre ame des plaisirs célestes ; tandis que le partisan de l'eau, privé de toute joie, est rongé d'ennuis et de mélancolie.

On ne sera pas fâché, sans doute,

de trouver ici la traduction de deux de ses chansons bachiques, où l'on reconnaîtra le génie d'Horace :

« Sage Damon, dont la tête est couronnée de lau-
» riers; eh quoi! te verrai-je toujours le front sillonné
» d'ennuis et de chagrins?
» Ami, de même que la pâle lueur d'une lampe sé-
» pulchrale ne sort que faiblement des antres de la mort:
» Ainsi ton ame sombre ne jette qu'une faible lueur de
» ton corps abattu.
» Sache que, dans le nombre de tes années, la mort
» te compte tous les momens, aussi-bien tes jours de
» plaisirs que tes jours de peines!
» Apprends que tu nages sur l'océan du tems, comme
» l'écume légère nage sur la surface des ondes. Ne
» peux-tu pas te changer en terre, aussi vîte que l'é-
» cume se change en eau?
» Regarde-moi, vois comme ma tête est entourée de
» lierre et de roses; vois comme je précipite ces gout-
» tes, à cause de la brièveté de la vie.
» Dix fois déjà je remplis mon verre du noble jus de
» Bacchus; et toujours son éclat vermeil m'enchante:
» la joie s'accroît en buvant.
» Ces portes, ces tapis dansent autour de moi. Tout
» tourne, la terre et le ciel. Quel plaisir! Quelle féli-
» cité! O Bacchus, à mon secours! Je succombe »!

» Ami! ne différons plus de jouir de la vie; car les
» années fuient, et ce n'est que pendant peu de temps
» que brillera pour nous le jus de la grappe!
» Moquons-nous des médecins et de leur docte ca-
» bale! La maladie et la mort guettent celui qui passe

» tristement ses jours avec la boisson des grenouilles !
» Vive le vin de la Moselle ! il détruit le chagrin, il
» crée un sang salubre. Bois de cette coupe couron-
» née : la joie et le courage renaîtront dans ton ame !
» Fort bien ! . . . . Encore un coup ! . . . . Mainte-
» nant vois-tu Bacchus et la joie ? Bientôt tu verras
» aussi l'Amour, et tu reposeras sur un lit de roses » !

Je pourrais grossir encore la liste des poëtes qui se sont enivrés, et qui se sont fait gloire d'être les suppôts de Bacchus ; mais je n'aurais pas fini de sitôt, et je commence à m'appercevoir que mon chapitre est assez long.

CHAPITRE XV.

Des Savans qui se sont enivrés.

Un savant, après dix ou douze heures d'une étude journalière, ne pourra-t-il pas boire un peu largement, pour se délasser l'esprit, et n'aura-t-il pas raison de se dire à lui-même :

« Dois-je mal-à-propos sécher à faire un livre,
» Et n'avoir, pour tout fruit des peines que je prends,
» Que la haine des sots et le mépris des grands » ?
(*Despréaux.*)

Je veux que son application infatigable lui acquière, après sa mort, une réputation, même éternelle ; mais, après tout,

Id cinerem aut manes credis curare sepultos?
(Virg. Æneid., l. 4.)

« . . . . Quel homme se soucie
» De l'honneur qui l'attend au-delà de la vie » ?

Et que celui-là a parlé sensément, qui a dit :

Si venit post fata gloria, non propero.

(Martial.)

« Je fais peu d'état de la gloire
» Qui nous suit dans la tombe noire;
» Le moindre crieur d'almanachs
» Qui sait le beau secret de vivre,
» Vaut mieux que cent héros de cuivre
» Faits de la main de Phidias » !

(*Gilbert.*)

Ne vaut-il pas beaucoup mieux, en effet, se divertir pendant sa vie, que de pâlir continuellement sur des livres ?

C'est précisément ce que Racan disait à Maynard, dans la pièce dont j'ai déjà parlé :

« Je sais, Maynard, que les merveilles
» Qui naissent de tes longues veilles,
» Vivront autant que l'univers;
» Mais que te sert-il que ta gloire
» Eclipse au temple de mémoire,
» Quand tu seras mangé des vers ?

» Quitte cette inutile peine ;
» Buvons plutôt à longue haleine
» De ce doux jus délicieux
» Qui, pour l'excellence, précède
» Le breuvage que Ganimède
» Verse dans la coupe des Dieux ».

Passons à quelques savans qui ont aimé ce divertissement.

Je trouve d'abord qu'Erasme ne haïssait nullement le vin, puisqu'il aima mieux être en un lieu pestiféré où l'on en buvait de bon, que dans un lieu sain où l'on ne buvait que de l'eau. En voici la preuve tirée d'une lettre que lui écrivit un savant italien nommé Ammonius : *Simùl atque Anglicum solum tetigi, ubì locorum esses rogare cœpi, siquidem Cantabrigiensem pestem fugere te scripsisti. Unus tandem sixtinus mihi dixit te quidem Cantabrigiam ob pestem reliquisse et concessisse nescio quò, ubì cum vini penuriâ laborares et eo carere graviùs peste duceres, Cantabrigiam repetiisse atque inibi te nunc esse. O fortem Bassarœum commilitonem, qui in summo periculo ducem deserere nolueris!* (Bayle, dict. art. *Ammon.*)
« A peine fus-je arrivé en Angleterre, » que je m'informai du lieu de votre » retraite, parce que vous m'aviez mandé que la peste vous obligeait de sortir de Cambridge. A la fin, j'ai appris » qu'à la vérité vous aviez quitté cette » ville ; mais que, vous étant retiré dans » un endroit où le vin manquait, vous » y étiez retourné, préférant le plaisir » d'en boire, au danger de la peste. O

» l'intrépide suppôt de Bacchus, qu'un » péril aussi imminent n'a pu détermi- » ner à quitter son chef » !

Daniel Hensius aimait beaucoup à boire. Un jour qu'il n'était point en état de faire sa leçon, à cause d'une orgie qui avait troublé sa raison, un plaisant afficha à la porte de la salle où il tenait son cours : *Daniel Hensius non leget hodiè propter hesternam crapulam.* « La débauche que Daniel Hensius fit » hier, ne lui permet pas de faire sa » leçon aujourd'hui ».

Le même docteur avouait à ses amis, qu'une nuit, au retour d'une débauche, il composa ce distique, chemin faisant, sur la peur qu'il avait que le pied venant à lui manquer, il ne tombât sur un tas de pierres et n'y restât.

Sta pes, sta bone pes, sta pes, ne labere mî pes ;
Sta pes, aut lapides hi mihi lectus erunt.

« Tiens bien ferme, mon pied ; tiens ferme, cette nuit,
» Ou ces maudits caillous vont me servir de lit »!

Georges Scharpius, Barthius et Jean Kuklin ont passé, de leur tems, pour de grands ivrognes.

Nicolas de Bourbon, neveu du poëte de ce nom, aimait aussi le bon vin. C'est

ce qui lui faisait dire, quoiqu'il fût de l'Académie française, que lorsqu'il lisait des vers français, il lui semblait qu'il buvait de l'eau.

Buchanan était un terrible buveur, si l'on en croit le père Garasse. Voici ce qu'il en dit dans sa Doctrine curieuse: « Le libertin avait passé sa jeunesse dé» bauchée dans Paris et dans Bordeaux,
» plus soigneux du lièvre, des cabarets
» et des bouchons de taverne, que des
» lauriers du Parnasse. Sur la fin de ses
» jours, étant rappelé en Ecosse, pour
» instruire le jeune prince, il continua
» ses débauches, et fit si bien qu'il de» vint hydropique à force de boire; en
» sorte qu'on disait de lui, par manière
» de gausserie, qu'il était travaillé, non
» pas *aquâ intercute*, mais *vino inter*» *cute*. Tout malade qu'il était, il ne
» s'abstenait non plus de boire à longs
» traits, qu'il faisait en santé, et aussi
» pur qu'il le buvait jadis dans Bor» deaux. Les médecins, qui avaient
» charge de le traiter de la part du roi
» leur maître, voyant les excès de leur
» malade, lui dirent assez sèchement
» et en colère, qu'il faisait tout ce qu'il
» pouvait pour se tuer, et qu'avec ce
» train de vie, il ne pouvait pas aller

» au-

» au-delà de quinze jours ou trois se-
» maines. Il les pria de faire une con-
» sultation entr'eux, pour voir combien
» il pourrait vivre, en s'abstenant de
» boire du vin; ils le firent, et la ré-
» solution fut qu'il pourrait encore
» vivre cinq ou six ans, s'il se com-
» mandait jusques-là. A quoi il fit une
» réponse digne de son humeur: *Allez,*
» *avec vos ordonnances et régimes;*
» *et sachez que j'aime mieux vivre*
» *trois semaines, m'enivrant tous les*
» *jours, que six ans sans boire de vin.*
» Aussi-tôt, congédiant ses médecins,
» il se fit porter au chevet de son lit,
» un tonneau de vin de Grave, résolu
» d'en voir le fond devant que de mou-
» rir, et s'y comporta si valeureuse-
» ment, qu'il l'épuisa jusqu'à la lie.......
» Il expira entre les verres et les pintes,
» et l'on peut dire de lui que véritable-
» ment *Purpuream vomit ille ani-*
» *mam* ».

Juste-Lipse s'enivrait quelquefois, comme il nous l'apprend lui-même dans ses commentaires sur Sénèque. Car là où ce philosophe dit que l'Ivresse guérit plusieurs maladies, *Ebrietas morbis quibusdam medetur*, il fait sur *morbis* la remarque suivante: *Melancholicis*

(*NOS EXPERTI SUMUS*) *aut frigidis.* D'ailleurs, dans les conversations qu'il feint avoir eues avec Carrion, Deinius et Dusa, sur des sujets de littérature, et qu'il a insérées dans ses anciennes leçons, il les représente toujours le verre à la main.

Baudius nous dit, dans une de ses lettres, qu'on ne lui saurait reprocher autre chose, sinon qu'il s'enivrait quelquefois: *Malignitàs obtrectatorum nihil aliud in nobis sigillare potest, quàm quòd nimìs commodus sum convivator, et interdùm largiùs adspergor rore Liberi patris.*

(Ep. 26, cent. 3.)

Balzac faisait aussi quelquefois de petites débauches avec ses amis, à sa maison de campagne; et ce qu'il écrit à un officier qui était prisonnier en Allemagne, fait bien voir qu'il regardait cela comme une chose permise. « Pour » les *brindes* d'Allemagne, dit-il, dont » vous me parlez avec douleur, de la » même sorte que des coups de bâton » de Turquie, il me semble qu'en cela » votre sobriété est un peu délicate. Il » faut apprendre à hurler avec les loups, » comme disent ceux qui parlent pro» verbe; et, sans vous alléguer les grands

» capitaines, ne savez-vous pas que les
» sages ambassadeurs se sont enivrés
» autrefois pour le bien des affaires de
» leur roi, et ont sacrifié toute leur
» prudence et leur gravité à la nécessité
» des grands, et à la coutume du pays
» où ils étaient ? Je ne vous conseille
» pas la débauche défendue ; mais je ne
» pense pas qu'il y ait du mal de noyer
» quelquefois vos ennuis dans le vin du
» Rhin, et de vous servir de cet agréable
» moyen d'accourcir le tems, dont la
» longueur dure extrêmement aux pri-
» sonniers ».

(*Lettres chois. liv. 2, lett. 5.*)

On raconte d'un fameux professeur de Saumur, que, couché par terre, son Térence dans une main, et un grand verre de vin dans l'autre, il lisait quelques vers après avoir vidé son vase, et s'écriait ensuite : « Oh ! les beaux vers ! » Oh ! l'incomparable poëte » !

On raconte encore que, pendant le congrès qui se tint à la Haye, dans une des dernières guerres, un prince allemand vint exprès à Utrecht pour s'y escrimer avec un célèbre professeur qui se piquait de boire sec. Celui-ci accepta le défi, et sortit victorieux du combat où l'avait engagé son rival.

CHAPITRE XVI.

Des nations qui s'enivrent.

Entrons maintenant dans un plus grand détail, et venons aux nations chez qui la coutume de s'enivrer a été autrefois en vogue, et à celles chez qui cette même coutume règne encore aujourd'hui.

Ebrietas toto breviter non cessat in orbe ;
Sunt passim bibulis omnia plena viris.
(Obsopæus,)

« De notre tems, dit Ion de Chio » dans ses élégies, Bacchus se fait pré- » férer à tout ; c'est lui qui donne lieu » à toutes les conversations, qui réunit » les assemblées générales de la Grèce, » et qui préside aux festins des rois. » Son nectar fait la seule félicité des » hommes, et devient un remède natu- » rel et général pour rétablir la joie. » Salut, ô Bacchus ! accorde-nous un » siècle de bonheur ».

Platon nous apprend que les Scythes, les Thraces, les Celtes et les Ibériens ont été les plus grands buveurs qu'il y ait peut-être jamais eu.

(*Leips. cent. 3, ep. 51.*)

Elien confirme cela à l'égard des Thraces, et il assure la même chose des Illyriens. (*L. 3, ch. 15.*)

On a dit aussi des Parthes que, plus ils buvaient, plus ils avaient soif.

(*Erasme. Adag.*)

Athénée assure encore que les Thraces étaient grands buveurs; et il en dit autant des Mylétiens, des Mithymnes, des Illyriens, des Lydiens, des Carthaginois et des Espagnols. (*L. 10, ch. 12.*)

Les Tapyriens étaient si adonnés au vin, qu'ils passaient toute leur vie à boire, et que même ils s'oignaient le corps de cette liqueur.

(*Elien, l. 3, ch. 13.*)

Les Tarentins avaient coutume de boire depuis le matin jusqu'au soir, et de s'enivrer en plein marché, en présence de tout le monde. (*Idem, l. 12, ch. 30.*)

Les Léontins, peuple de Sicile, étaient si grands ivrognes, qu'ils ont donné lieu au proverbe grec, que *les*

Léontins étaient toujours vis-à-vis des coupes de vin.

(Fornier. de ebriet. l. 1, ch. 12.)

Empedocle a dit des Agrigentins : « Ils jouissent des plaisirs avec autant » d'ardeur que s'ils devaient mourir de- » main, et bâtissent des maisons comme » s'ils avaient toujours à vivre ».

(*Diog. Laer.*)

Les Byzantins étaient tellement adonnés au vin, qu'ils allaient coucher dans les tavernes, prêtant à intérêt et leurs lits et leurs femmes. Léonidas, leur général, se voyant assiégé, et ne pouvant les obliger à garder leur poste, qu'ils quittaient à tout moment pour aller s'enivrer, ne trouva qu'un moyen d'empêcher qu'ils ne se débandassent ; ce fut d'ordonner aux cabaretiers de se transporter sur les remparts, avec toutes leurs boissons.

(*Athénée. Elien.*)

Les Argiens n'allaient jamais au combat sans être ivres ; aussi ne tournaient-ils jamais le dos. (*Athénée.*)

Lorsqu'Alexandre, roi de Macédoine, pour honorer la mémoire du Brachmane Calanus, sophiste indien, qui

s'était brûlé lui-même, ordonna des jeux où il devait y avoir un concours de musique, une course de chevaux et un combat d'athlètes, il y ajouta, pour plaire aux Indiens, un genre de combat qui leur était familier, un combat de boissons, assignant pour premier prix un talent, trente mines pour le second, et dix pour le troisième. Promachus remporta la victoire sur tous ses concurrens : il but environ vingt-quatre de nos pintes. Cet excès lui coûta la vie quelques jours après.

(*Elien, l. 2, ch. 41.*)

Nous ne devons pas oublier les Goths, auxquels on attribue l'origine du proverbe, BOIRE A TIRE-LARIGOT, et voici comment. S'étant un jour mutinés contre leur chef Alaric, ils le tuèrent, mirent sa tête au bout d'une pique; et l'ayant plantée au milieu de leur camp, ils burent par dérision à sa santé, en prononçant ces mots : A TI ALARIC GOTH. Comme le jeu leur plaisait, ils le continuèrent assez long-tems, buvant souvent et à longs traits. Depuis ce tems, on dit, par corruption, d'un homme qui boit avec excès, qu'il boit *à tire-larigot.* Ajoutons que *si non è vero è benè trovato.* (Illust. proverb. ch. 26.)

Les Gaulois, nos aïeux, étaient aussi de grands buveurs. Voici ce qu'en dit Saint-Lambert, dans son poëme des Saisons :

« . . . .
» Bacchus, Dieu des festins, père de l'enjoûment,
» C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
» Les pampres enlevés aux portes de l'Aurore.
» Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos.
» Ta liqueur inspira les muses, les héros,
» Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.
» C'est toi qui des Gaulois enflammais le courage,
» Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
» Vint sous leurs toîts fumans écraser les Romains.
» Il voulait de tes dons enrichir sa patrie ;
» Et, le front couronné des pampres d'Hespérie,
» Ivre de vin, de joie, il repassa les monts.
» Les vallons répétaient ses cris et ses chansons,
» Et les thyrses guidaient sa marche triomphante.
» La Gaule à ton nectar dut sa gaîté brillante,
» Le charme des festins et le sel des bons mots,
» L'art d'écarter les soins et d'oublier les maux ».

Mais comme on pourrait dire que toutes les nations dont nous venons de parler, étaient des peuples barbares, vérifions ce que Montaigne dit qu' « ès » nations les mieux réglées et policées, » cet essai de boire autant, était fort » en usage ».

(*Essais, l. 2, ch. 2.*)

Les Grecs, qu'on peut regarder comme la nation du monde qui avait alors le plus de politesse et de bon goût, sont une preuve de ce que je viens d'avancer. Ils célébraient les Bacchanales avec beaucoup de solemnités. C'est d'eux qu'est venu le *Pergræcari*, « boire avec » excès, boire grec ». Elien assure qu'ils poussaient le luxe si loin, qu'ils mettaient de l'onguent dans leur vin, et qu'ils l'appelaient vin de myrrhe.

Les Romains avaient aussi une si forte passion pour le vin, que l'on vit de grandes séditions s'élever à Rome lorsque cette boisson vint à manquer, comme nous l'apprend Ammien Marcellin dans la vie de Constance et de Gallus : *Seditiones sunt concitatæ graves ob inopiam vini.* (Hist. Aug. script. ed. 1609, fol. 414 et 425.)

Tite-Live nous apprend que les habitans de Cluse avaient passé les Alpes, et étaient venus habiter le pays que les Etruriens avaient possédé auparavant, pour avoir le plaisir de boire du vin.

(*P. M. 85.*)

Passons à quelques nations chez qui la coutume de s'enivrer est encore présentement reçue.

Le chevalier Ricaut nous assure que

« les Turcs considérant que le vin ré-
» jouit le cœur et fortifie l'estomac,
» ont commencé d'en boire. A présent,
» ajoute-t-il, il n'y a plus, parmi eux,
» que quelques Ulamah hypocrites, ou
» quelques bigots ignorans et surannés
» qui s'abstiennent de cette boisson.
» Mais en même tems l'ivrognerie est
» devenue fort commune parmi eux ».
(*Hist. des Turcs, t. 2, p. 514.*)

M. Dumont confirme cela. « Pour ce
» qui est du vin, dit-il, bien qu'il ne
» soit pas moins expressément défendu
» que le pourceau, il est néanmoins
» certain que beaucoup de Mahométans
» passent par-dessus la défense ; et ce
» que je vous pourrais dire de plus juste
» à cet égard, c'est que l'abstinence du
» vin est observée ici à-peu-près comme
» le carême en France ».
(*Voyag. tom. 3, lett. 5.*)

« Les Persans, dit Tavernier, boi-
» vent aussi du vin par excès, quoique
» la loi le leur défende ; et ils disent
» pour excuse, que c'est pour passer
» le tems, et pour adoucir les fâcheries
» qui leur surviennent ».
(*T. 1, liv. 5, ch. 17.*)

Les Arméniens imitent en cela les

Persans, si l'on en croit encore Tavernier, qui dit que « Chez eux celui qui
» traite trouve qu'il a bien réussi dans
» son festin, si les conviés ne peuvent
» trouver la porte pour s'en aller,
» comme cela leur arriverait assez sou-
» vent, sans l'aide de leurs valets qui
» les conduisent, mais qui n'ont pas
» quelquefois assez de force pour les
» empêcher de tomber en chemin : ce
» qui plaît fort à l'hôte ; car s'il se
» trouve quelqu'un qui ait encore assez
» de jugement pour se conduire, quoi-
» qu'en chancelant, celui qui l'a invité
» se plaint, comme s'il avait fait de
» la dépense inutilement ».

(*T. 1, liv. 5, ch. 17.*)

Les Siamois boivent volontiers du vin quand ils en ont, quoique tout ce qui peut enivrer leur soit défendu par leur morale. (*Loubère, l. 1, ch. 9.*)

Le père Leclercq, auteur d'une relation de la Gaspésie, assure que l'ivrognerie est le vice favori des habitans de ce pays.

(*Biblioth. univ. t. 23, p. 44.*)

Les habitans des côtes d'Afrique sont grands ivrognes; ils donneraient tout ce qu'ils ont pour un verre d'eau-de-

vie. On raconte que le grand-duc de Bamba, province du royaume de Congo, refusa la couronne pour rester dans le voisinage des Portugais, qui lui procuraient de tems en tems du vin et de l'eau-de-vie. (*Viaggio del Congo.*)

Les Moscovites aiment le vin avec une espèce de fureur ; et on en a vu qui, en ayant bu jusqu'à l'excès, et ne pouvant plus en avaler, s'en faisaient donner des lavemens. Malgré les sages réformes de Pierre-le-Grand, c'est un usage chez eux que, jusques aux prêtres et aux femmes, on envoie complimenter et remercier ceux chez lesquels on s'est enivré. (*Chevræana, t. 2, p. 215.*)

La boisson la plus forte est celle que préfèrent les Georgiens ; et, dans leurs festins, ils boivent plus d'eau-de-vie que de vin, tant les hommes que les femmes.

(*Tavernier, t. 1, l.3, ch. 9.*)

Le chevalier Chardin confirme cette assertion ; et il ajoute que les gens d'église s'enivrent comme les autres.

(*Voyag. t. 2, p. 129.*)

CHAPITRE XVII.

De l'Ivresse des Allemands.

Les Allemands ont été de tout tems de grands buveurs ; et, pour me servir des termes d'un de leurs poëtes :

Illic nobilitas æterno nomine digna,
Exhaurire cados siccareque pocula longa.

« Ils regardent comme une grande gloire de mettre » à sec un grand nombre de bouteilles ».

Ils ne croiraient pas avoir traité leur hôte en ami, s'ils ne le renvoyaient dans un état à ne pouvoir plus se reconnaître.

Pour découvrir l'origine de leur bibacité, il faudrait remonter plus haut que Tacite, qui, dans le traité qu'il a fait de leurs mœurs, en parle de la sorte : *Diem noctemque continuare potando nulli probrum. Crebræ ut inter vinolentos rixæ, rarò conviciis, sæpiùs cæde et vulneribus transiguntur.* « Ils » n'ont point honte de passer les jours » et les nuits à boire. Les querelles y

» sont fréquentes, comme parmi les bu-
» veurs, et se terminent plus souvent
» par des coups que par des injures ».

Aussi a-t-on dit que leur vie ne consistait qu'à boire: *Germanis vivere est bibere*. On peut consulter à ce sujet la lettre curieuse de J. A. Campanus, *de ebrietate Germanâ*.

Owen a fait l'épigramme suivante en leur honneur :

Si latet in vino verum, ut proverbia dicunt,
Invenit verum Teuto, vel inveniet.

« S'il est vrai, comme dit le proverbe, que la vérité
» soit cachée dans le vin, personne ne saurait mieux
» la trouver que les Allemands ».

Voyons un peu ce que les voyageurs disent sur leur chapitre. M. de Thou raconte ainsi ce qu'il vit dans son voyage d'Allemagne : « On trouve, devant Mul-
» hausen, une grande place où s'assem-
» ble, durant la foire, une prodigieuse
» quantité de monde de tout âge et de
» tout sexe; on y voit les femmes sou-
» tenir leurs maris, les filles leurs pères,
» chancelans sur leurs chevaux ou sur
» leurs ânes : c'est la vraie image d'une
» bacchanale. Dans les cabarets, tout
» est plein de buveurs: là, de jeunes

» filles qui les servent, leur versent du » vin dans des gobelets, d'une grande » bouteille à long col, sans en répandre » une goutte; elles les pressent de boire, » dans les plaisanteries les plus agréa- » bles, boivent incessamment et re- » viennent à toute heure faire la même » chose, après s'être soulagées du vin » qu'elles ont pris. Ce qu'il y a de par- » ticulier, c'est que, dans un si grand » concours de peuple, et parmi tant » d'ivrognes, tout se passe sans que- » relles et sans contestations ».

(*Mémoires*, *l.* 2, *p.* 63.)

Le duc de Rohan en parle ainsi dans ses voyages: « Je doute que les mathé- » maticiens de notre tems puissent ja- » mais si bien trouver le mouvement » perpétuel, que les Allemands le font » faire à leurs gobelets .... Ils ne pen- » sent faire bonne chère, ni permettre » amitié ou fraternité, comme ils disent, » à personne, sans y apporter le seau » plein de vin, pour la sceller à perpé- » pétuité ». (*Edit. de* 1646, *p.* 27.)

M. Misson spécifie encore davantage leurs manières: « Les Allemands, dit-il, » sont, comme vous savez, d'étranges » buveurs; il n'y a point de gens au

» monde plus caressans, plus civils,
» plus officieux ; mais, encore un coup,
» ils ont de terribles coutumes sur l'article de boire. Tout s'y fait en buvant,
» on y boit en faisant tout. On n'a pas
» eu le tems de se dire trois paroles,
» dans les visites, qu'on se trouve tout
» étonné de voir venir la collation, ou
» tout au moins quelques brocs de vin,
» accompagnés d'une assiette de croutes
» de pain hachées avec du poivre et du
» sel, fatal préparatif pour de mauvais
» buveurs. Il faut vous instruire des lois
» qui s'observent ensuite ; lois sacrées
» et inviolables. On ne doit jamais boire
» sans porter la santé de quelqu'un :
» aussi-tôt après avoir bu, on doit présenter du vin à celui dont on a porté
» la santé : jamais il ne faut refuser le
» verre qui est présenté, et il le faut
» nécessairement vuider jusqu'à la dernière goutte. Faites, je vous prie, réflexion sur ces coutumes, et voyez
» par quel moyen il est impossible de
» cesser de boire. Aussi ne finit-on jamais ; c'est un cercle perpétuel : boire,
» en Allemagne, c'est boire toujours.. ..
» Vous saurez encore que les verres
» sont respectés dans ce pays autant
» que le vin y est aimé. On les met

» par-tout en parade ; la plus grande » partie des chambres sont lambrissées » jusqu'aux deux tiers de la muraille, » et les verres sont arrangées tout au- » tour, comme des tuyaux d'orgue, » sur la corniche de ses lambris. On » commence par les petits, on finit par » les grands ; et ces grands sont des » cloches à melon qu'il faut vuider tout » d'un trait, quand il y a quelque santé » d'importance ».

(*Voyage d'Italie, t. 1, lett. 9.*)

Remarquons ici que c'était la coutume des anciens Grecs de boire largement au sortir de table, et que cette coutume est encore pratiquée en Allemagne. C'est ce que firent aussi Enée et les gens de sa suite, comme nous l'apprend Virgile dans ces vers :

Postquàm prima quies epulis, mensæ que remotæ,
Crateras magnes statuunt et vina coronant.

(Æneid. l. 1. v. 723.)

« Les convives repus, on remplace les mets
» Par de larges flacons que couronne un vin frais ».

Il en est de même des Arméniens ; ils ne boivent qu'à la fin du repas. « Après » que l'on a rèndu grâces, on lève les » viandes, pour apporter le dessert,

» et c'est alors qu'ils se mettent à boire
» avec excès ».

(*Tavernier, voy. t. 1, l. 5, ch. 17.*)

Venons aux Suisses. Voici ce qu'en dit un savant nommé Daniel Emerica, qui a publié une description de ce pays: « Ils ont la même simplicité en buvant; » mais ils ne gardent pas la même mo- » dération. Le vin fait leurs délices, et » ils le préfèrent à tout ce qu'ils ont de » plus cher. S'ils s'assemblent, s'ils né- » gocient, s'ils font quelque affaire, le » vin est toujours de la partie. Quand ils » ont rempli leur estomac, ils s'en vont » le décharger, et se remettent après » à boire comme auparavant. Ils lais- » sent le soin du domestique à leurs » enfans et à leurs femmes, lesquelles » vivent avec la dernière économie, en » faveur de leurs maris qui sont conti- » nuellement au cabaret. Ils délibèrent » le verre à la main, et se plaisent, » en cet état, à raconter aux assis- » tans leurs faits et gestes, et ceux de » leurs ancêtres, comme devant servir » d'exemple à la postérité. Ils disent » librement tout ce qu'ils savent, igno- » rant ce que c'est que le secret. Enfin » ce train de vie ne dure pas seule-

» ment des jours entiers, ils passent » ainsi leur vie entière ».

(*Ed. 8. p. m. 411.*)

Les choses n'ont pas changé depuis en Suisse. L'auteur d'un voyage dans ce pays, nous assure que « le vin est » l'attrait singulier, le charme puis- » sant contre lequel les Suisses ne sau- » raient tenir ».

(*Rouvier, p. 89.*)

Avant que de finir ce chapitre, parlons des Flamands, qu'on peut regarder comme faisant partie de l'Allemagne. Quoiqu'ils soient entourés d'eau, ils n'ont garde d'en boire, comme l'écrivait Scaliger à Deuza :

In mediis habitamus aquis ; quis credere possit?
Et tamen hic nullæ, Douza, bibuntur aquæ.
(De admir. Holland.)

Guichardin, dans sa description des Pays-Bas, les accuse de trop boire : *Hanno poi per la maggior' parte quel vitio del ber troppo.* Il ajoute pourtant « qu'ils sont en quelque façon ex- » cusables, parce que l'air du pays étant, » pour la plupart du tems, humide et » propre à inspirer de la mélancolie, » ils ne sauraient employer un remède

» plus efficace pour bannir cette mélan-
» colie fâcheuse et malsaine ». *Ma sono in qualche parte scusabili , perché essendo l'aria del paese il più del tempo humida et malinconica , non patrieno per aventura trovar instrumento più idoneo a scacciare et battere la malinconia odiosa et mal sana che il vino , si come pare che accenni Horatio dicendo :* Vino pellite curas.

CHAPITRE XVIII.

Des nations qui s'enivrent de certaines boissons.

Comme tous les pays ne produisent pas du vin ;

> *Hic segetes, illìç veniunt faciliùs uvæ.*
> (Virg. Georg. l. 1.)

> « Dans ces riches vallons la moisson flottera ;
> » Sur ces rians côteaux la grappe mûrira ».
> (*Delille.*)

les nations chez qui il ne croissait point de vin, ont inventé d'autres boissons pour se réjouir.

Pline nous ditque les peuples de l'Occident s'enivrent de breuvages faits de leurs fruits, et que ces breuvages portent des noms différens dans les Gaules et dans l'Espagne, mais qu'ils produisent le même effet.

(*L. 14, ch. 22.*)

Ammien Marcellin rapporte que les

Gaulois n'ayant pas de vin dans leur pays, quoiqu'ils en fissent grand cas, se dédommageaient de cette privation avec des boissons qui produisaient l'effet du vin : *Vini avidum genus adfectans ad vini similitudinem multiplices potus.*

(Const. et Jul. l. 15. ch. 12.)

Les Scythes n'avaient pas de vin, comme il paraît par la réponse du philosophe Anacharsis ; car, interrogé s'il n'y avait pas des joueurs de flûte en Scythie, il répondit qu'il n'y avait pas même de vignes. Ils ne laissaient pas néanmoins de s'enivrer avec certaines boissons qui avaient la force du vin. C'est ce que nous apprend Virgile :

Ipsi in defossis specubus secura sub altâ
Otia agunt terrâ ; congestaque robora, totasque
Advolvére focis ulmos, ignique dedêre.
Hic noctem ludo ducunt, et pocula læti
Fermento atque acidis imitantur vitea sorbis.

(Georg. l. 3.)

« C'est là que ces mortels, près de leurs noirs foyers,
» Où brûlent des ormeaux et des chênes entiers,
» Aussi grossiers que l'ours qui fournit leur parure,
» Dans un morne loisir coulent leur vie obscure,
» Passent au jeu les nuits ; et, bravant les hivers,
» Boivent un jus piquant, nectar de ces déserts ».

(*Delille.*)

Les Thraces s'enivraient en avalant la fumée de certaines herbes qu'ils jetaient dans le feu.

Les Babyloniens, au rapport d'Hérodote, s'enivraient aussi en avalant la fumée de certains fruits qu'ils faisaient brûler.

Strabon rapporte que les Indiens tiraient des cannes de sucre une boisson qui les excitait à la joie.

Benso, dans son histoire de l'Amérique, assure la même chose des habitans de l'île Hispaniola, et de plusieurs autres provinces de l'Amérique.

Athénée nous apprend que les Egyptiens s'enivraient d'une boisson faite d'orge.

Léri dit, dans son voyage du Brésil, que « les habitans de ce pays sont si » grands buveurs, que les Allemands, » Flamands, Lansquenets, Suisses, et » tous ceux qui font profession de boire » par deçà, doivent convenir qu'ils n'y » entendent rien, au prix d'eux ». Leur boisson est faite de racines qu'ils font bouillir et qu'ils préparent ; ils la nomment Caou-in. L'auteur ajoute « qu'il » les a vus non-seulement trois jours » et trois nuits sans cesser de boire ;

» mais aussi qu'après s'être enivrés au
» point de n'en pouvoir plus, et avoir
» rendu leur gorge, ils se mettaient à
» recommencer de plus belle ».

(*P. 126, ed. 1594.*)

« Il croît chez les peuples orientaux
» de certaines drogues particulières,
» avec lesquelles ils se délectent beau-
» coup, et qui leur causent une espèce
» d'ivresse ou de douce folie qui dure
» quelque tems. Ils se sont tellement
» assujettis à l'usage de ces drogues, par
» une longue habitude qu'ils s'en sont
» faite, qu'ils s'imaginent que la vie ne
» peut être que triste et malheureuse
» sans elles. Les Indiens ont leur ban-
» gué, les Egyptiens leur bola, et les
» Turcs leur opium ».

(*L'Emer. des alim. p. 3, ch. 2.*)

Voici encore ce que Tavernier nous
dit à cet égard des Persans : « Ils ont
» une sorte de breuvage pour se rendre
» alègres et se divertir, lequel ils ap-
» pellent kokemaar, composé de se-
» mences de pavot bouillies. Il se prend
» en bouillon, et il y a des maisons
» particulières, nommées kokemaar-
» kroné, où s'assemblent des gens qui
» donnent du plaisir à ceux qui voient
» les

» les postures ridicules que leur fait » faire cette sorte de breuvage. Avant » qu'il ait opéré, ils s'entre-querellent » et se disent des injures, sans pour- » tant se battre ; puis, quand la drogue » commence à faire son effet, ils com- » mencent aussi à faire la paix ; l'un » fait de grands complimens, l'autre » conte des histoires, et ils se montrent » tous ridicules et dans leurs actions et » dans leurs discours ». Et après avoir parlé d'autres boissons, dont ils se servent, il ajoute : « Il est mal-aisé » de trouver en Perse un homme qui » ne soit adonné à quelqu'un de ces » breuvages, sans quoi il semble qu'ils » ne pourraient vivre avec plaisir ».

(*T. 1, l. 5, ch. 17.*)

Les Normands s'enivrent souvent avec du cidre. Voici l'éloge que Castel a fait de cette boisson dans son poëme des Plantes :

« C'est toi, fils de la pomme, étincelant breuvage,
» C'est toi qui sus jadis enflammer le courage
» De ces fiers Neustriens, dont le bras indompté
» Fit ployer Albion sous leur joug redouté.
» Animé par ton feu, le père de la scène
» Aux rivages français amena Melpomène ;
» Et, de l'antique Rome étalant la grandeur,
» Nous peignit ses héros dans toute leur hauteur.

» Tu sais, en pétillant sur la table enchantée,
» Joindre à l'éclat de l'or une mousse argentée.
» La fièvre aux yeux ardens, que rallume le vin,
» Abandonne sa proie à ton aspect divin.
» L'arbre qui te produit n'occupe pas sans cesse
» La main du laboureur autour de sa faiblesse;
» Il se suffit lui-même, et ses bras vigoureux
» Savent bien, sans nos soins, porter leurs fruits nombreux.
» C'est l'ami de Cérès : à l'ombre de sa tête,
» Les épis fortunés méprisent la tempête;
» Et, dans le même champ, une double moisson
» Nous donne l'aliment auprès de la boisson ».

Les Anglais s'enivrent habituellement avec le punch, le rhum, et autres liqueurs fortes; et l'on sait que chez eux les grandes délibérations d'état se préparent dans les tavernes.

CHAPITRE XIX.

Autres considérations en faveur de l'Ivresse.

L'Ivresse devra paraître excusable aux gens du monde les plus sobres, s'ils font les deux réflexions suivantes :

1°. *Qu'ordinairement les ivrognes ne sont pas débauchés en femmes.*

Aristote dit que le trop boire rend mal propre à l'acte vénérien, et en donne des raisons.

Athénée, en faisant mention de l'ivrognerie d'Alexandre, dit que le vin fut peut-être la cause de son peu d'inclination pour les femmes.

Et Montaigne dit fort bien à ce sujet : « Ce sont deux occupations qui s'entre-» empêchent dans leur vigueur. Elle » affaiblit notre estomac d'une part, et » d'autre part la sobriété sert à nous » rendre plus coints, plus damerets » pour l'exercice de l'amour ».

(*Essais*, *l.* 2, *ch.* 2.)

Ovide dit à-peu-près la même chose :

Vina parant animum Veneri, nisi plurima sumas,
Ut stupeant multo corda sepulta mero.

(Remed. amor.)

« Le vin dispose aux plaisirs de l'amour, si l'on n'en
» prend avec excès, et si l'on ne parvient à noyer
» ainsi tous les chagrins ».

2°. *Que dans les pays où l'on ne boit pas excessivement, on est débauché en femmes.*

Il est certain que, dans les pays chauds, on boit beaucoup moins que dans les pays froids ; mais en revanche l'impudicité y règne beaucoup plus, et sur-tout l'amour contre nature.

Montaigne, après avoir remarqué que l'on commençait en France à boire moins, ajoute : « Serait-ce qu'en quel-
» que chose nous allassions vers l'amen-
» dement? Vraiment non. Mais ce peut
» être que nous nous sommes beaucoup
» plus jetés à la paillardise que nos
» pères ».

(*Essais, l. 2, ch. 2.*)

Ceci me fait souvenir de ce qu'on rapporte d'un Italien. Il avait reproché à un Allemand l'ivrognerie de sa nation par ces vers :

Germani multos possunt tolerare labores :
O utinàm possint tàm tolerare sitim !

« Les Allemands supportent les travaux les plus
» pénibles : que ne peuvent-ils supporter aussi la
» soif » !

l'Allemand riposta sur-le-champ par deux autres vers :

Ut nos vitis amor, sic vos Venus improba vexat ;
Lex data est Veneri Julia, nulla mero.

« Si nous sommes tourmentés par l'amour du vin,
» vous l'êtes par l'amour des femmes ; la loi Julia a
» été faite pour réprimer vos débauches, on n'en a
» fait aucune pour réprimer les nôtres ».

Pour tirer une conséquence de tout ceci, laissons encore parler Montaigne, dont voici les propres termes : « Et si
» nous ne pouvons nous donner de
» plaisir qu'il ne nous en coûte quelque
» chose, comme les anciens tiennent,
» je trouve que ce vice coûte moins à
» notre conscience que tous les autres,
» outre qu'il n'est point de difficile ap-
» prêt, ni mal-aisé à trouver : consi-
» dération non méprisable. Un homme
» avancé en dignités et en âge, entre
» trois principales commodités qu'il me
» disait lui rester de la vie, me comptait
» celle-ci ». (*Essais, l. 2, ch. 2.*)

Après avoir montré, dans les chapitres précédens, que l'Ivresse règne par tout le monde : *nullâ in parte mundi cessat ebrietas* (Pline), voyons ce que nous en pourrons inférer en sa faveur. L'accord de tant de nations différentes à faire une même chose, ne prouve-t-il rien et ne peut-il pas, en quelque manière, faire l'éloge de l'Ivresse ? Car si l'on considère que la variété surprenante de l'humeur et du tempérament des hommes, ne les empêche néanmoins pas de s'accorder en ce point, on sera fort tenté de croire que le desir de s'enivrer leur est inné, et l'on se confirmera dans cette pensée, lorsqu'on aura goûté, par expérience, la douceur de l'Ivresse.

Conclusion :

« Tout boit dans l'univers : la lune boit la mer,
» La terre boit la pluie, et le soleil boit l'air ;
» L'arbre, pour se nourrir, boit le suc de la terre :
» On dit même que l'air boit l'eau :
» Pourquoi donc, chers amis, me faites-vous la guerre,
» Quand je bois de ce vin nouveau ? »

CHAPITRE XX.

Réponse à l'objection que l'Ivresse a causé des maux infinis.

Après avoir développé les bonnes qualités de l'Ivresse, répondons à quelques objections qu'on pourrait faire contre ce que nous avons dit. Par exemple, on ne manquera pas de m'objecter d'abord que l'Ivresse a causé des maux infinis. Je réponds à cela que c'est uniquement parce qu'on l'a poussée trop loin, et qu'on n'a pas observé les règles qu'on doit suivre en buvant. Car, de tant de philosophes qui se sont enivrés, il n'en est pas un seul qui ait causé quelques désordres.

D'un autre côté, sans vouloir excuser ceux auxquels elle a donné lieu, néanmoins on peut dire que quelques-uns d'entr'eux ont produit des effets très-avantageux.

Supposez, par exemple, que Loth ne se fût pas enivré, et que ses deux

filles n'eussent pas été possédées de la fureur d'avoir des enfans, et de la crainte de mourir filles; vous ruinez des familles entières, qui ont eu beaucoup de part aux événemens admirables du peuple d'Israël.

(*Lett. 16, sur la critiq. du Calvin.*)

Les Hollandais, en particulier, ont une obligation infinie à l'Ivresse, puisqu'ils lui doivent, en quelque manière, l'établissement de leur république. Ce fut dans la chaleur du vin qu'on prit les vigoureuses résolutions dont l'effet a été la liberté des Provinces-Unies.

(*Strada, hist. Belg. p. 1, l. 5.*)

CHAPITRE XXI.

Réponse à l'objection que la joie que le vin inspire est chimérique.

On ne manquera pas sans doute d'objecter que la joie qu'inspire le vin, est imaginaire, et n'a aucun fondement. J'accorde volontiers qu'elle n'est autre chose qu'un effet de notre imagination.

« Je sais qu'elle n'est rien qu'un espoir décevant,
» Moins solide cent fois que le sable mouvant.
» Mais parmi les mortels est-il rien de solide ?
» Tout passe en peu de jours, comme un torrent rapide ;
» Nos plus sages desirs ne sont que vanités :
» Amour, savoir, honneurs, richesses, dignités ».
(*Ménage, Epi. à Chapel.*)

Mais avant que de réfuter à fond cette objection, je remarquerai en passant que les erreurs et les illusions sont nécessaires au monde. « En général, il est » vrai de dire que le monde ne se con- » serve dans l'état où nous le voyons, » qu'à cause que les hommes sont rem-

» plis de mille faux préjugés et de mille » passions raisonnables ; et si la philo- » sophie venait à bout de faire agir tous » les hommes selon les idées claires et » distinctes de la raison, on peut être » très-assuré que le genre-humain pé- » rirait bientôt. Les erreurs, les pas- » sions, les préjugés, et cent autres dé- » fauts semblables, sont comme un mal » nécessaire au monde. Les hommes ne » vaudraient rien pour cette terre, si » on les avait guéris ; et la plupart des » choses qui nous occupent, seraient » inutiles, comme Quintilien l'a recon- » nu nommément de l'éloquence ».

(Lett. 16, sur la critiq. du Calvin. p. 516.)

Les choses sont dans cet état ; elles ne changeront pas aisément, et l'on attendra long-tems une révolution qui nous fera dire :

Magnus ab integro sæculorum nascitur ordo.
(Virgil.)

« Des siècles écoulés naît un ordre meilleur ».

D'un autre côté, « si l'on ôtait les » chimères aux hommes, quel plaisir » leur resterait-il? Les plaisirs ne sont

» pas assez solides pour souffrir qu'on
» les approfondisse, il ne faut que les
» effleurer. Ils ressemblent à ces terres
» marécageuses sur lesquelles on est
» obligé de courir légèrement, sans y
» arrêter jamais le pied ».

(*Fonten.*)

Ajoutons à cela que, si l'on ne s'aidait soi-même à se tromper, on ne goûterait guères de plaisirs. Les choses du monde les plus agréables sont, dans le fond, si minces, qu'elles ne toucheraient pas beaucoup, si on y faisait une réflexion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinés à la rigueur, et on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne serait pas à propos de se rendre difficile. D'ailleurs, l'illusion dont on jouit n'a-t-elle pas la valeur du bien qu'on possède? M. de Fontenelle le remarque encore très-bien dans ces vers :

« Souvent, en s'attachant à des fantômes vains,
» Notre raison séduite avec plaisir s'égare :
» Elle-même jouit des objets qu'elle a feints ;
» Et cette illusion pour quelque tems répare
» Le défaut des vrais biens que la nature avare
» N'a pas accordés aux humains ».

(*Poës. pastor.*)

« La jouissance, dit Montaigne, et » la possession appartiennent principa- » lement à l'imagination : elle embrasse » plus chaudement ce qu'elle va querir » que ce que nous touchons ».

(*Essais, l. 3, ch. 9.*)

Et certainement on peut appeler heureux celui

« Qui dans les caprices s'égaye,
» Et souvent se donne la baye ;
» Se feignant, pour passer le tems,
» Avoir cent mille écus comptans,
» Avec cela large campagne,
» Et fait des châteaux en Espagne ».

(*Regnier, ép. 3.*)

Aussi, quand on est une fois dans une telle persuasion, tout ce que la raison peut alléguer de contraire est rejeté comme une fable : *Autant en emporte le vent.*

Mais faisons voir maintenant la réalité, pour ainsi dire, d'une joie imaginaire, d'une illusion. Cela ne sera pas fort difficile. Boileau m'en fournira d'abord un exemple qui regarde les poëtes en particulier, mais qui peut néanmoins s'appliquer à tout le monde :

« Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison
» D'un charme bien plus doux enivre la raison :
» L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.
» Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie;
» Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
» Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés,
» Lui-même s'applaudit; et, d'un esprit tranquille,
» Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.
» Que ferait-il, hélas! si quelqu'audacieux
» Allait, pour son malheur, lui désiller les yeux,
» Lui faisant voir ces vers et sans force et sans graces,
» Montés sur deux grands mots, comme sur deux échasses,
» Ces termes sans raison l'un de l'autre écartés,
» Et ces froids ornemens à la ligne plantés?
» Qu'il maudirait le jour où son ame insensée
» Perdit l'heureuse erreur qui charmait sa pensée! »

(*Satyre 4 à Levayer.*)

Joignons à cela un trait d'histoire. On lit qu'un homme peu riche, à qui la courtisanne Lamia voulait vendre fort chèrement ses faveurs, trouva dans son imagination de quoi se satisfaire avec elle, sans bourse délier, comme on dit communément.

(*Remarq. sur Rabel. t. 7, l. 3, ch. 36.*)

Ainsi, un homme à qui l'on entreprendrait de faire voir que la joie que le vin lui inspire, est chimérique, ferait bien de répondre comme ce bigot dont Boileau nous raconte l'histoire :

« Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
» D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé;
» S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
» Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.
» Enfin un médecin, fort expert en son art,
» Le guérit par adresse, ou plutôt par hasard.
» Mais voulant de ses soins exiger le salaire,
» Moi! vous payer, lui dit le bigot en colère,
» Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,
» En me tirant d'erreur, m'ôte du paradis » ?

(*Satyre 4 à Levayer.*)

Horace rapporte, sur le même sujet, une histoire trop remarquable pour la passer sous silence.

. . . . Fuit haud ignobilis Argis,
Qui se credebat miros audire tragœdos,
In vacuo lætus sessor plausorque theatro:
Cætera qui vitæ servaret munia recto
More, bonus sanè vicinus, amabilis hospes,
Comis in uxorem, posset qui ignoscere servis,
Et signo læso non insanire lagenæ;
Posset qui rupem et puteum vitare patentem.
Hic ubi cognatorum opibus, curis que refectus
Expulit elleboro morbum, bilem que meraco,
Et redit ad se se: Pol me occidistis, amici,
Non servastis, ait; cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

(Ep. 2, l. 2.)

« Il y avait un homme d'une honnête famille, à
» Argos, qui, à la vue d'un théâtre où il n'y avait ni
» acteurs ni spectateurs, s'imaginait entendre décla-

» mer les plus belles tragédies, et se tenait assis des » heures entières dans l'attitude d'un homme qui ad- » mire et qui applaudit. Du reste, personne n'obser- » vait mieux que lui tous les devoirs de la vie civile : » c'était un bon voisin, un hôte aimable, un mari » complaisant, un maître indulgent, qui ne s'empor- » tait point pour une bouteille décachetée par fripon- » nerie : enfin il avait du moins assez de sens commun » pour se détourner à la rencontre d'une roche ou d'un » puits découvert. Sa famille n'épargna ni soins, ni » dépense, pour le guérir. Une bonne dose d'ellé- » bore pur emporta la bile qui causait tout le mal. » Revenu à lui-même : Cruels amis, dit-il, vous ne m'a- » vez pas guéri, vous m'avez donné le coup de la mort, » en me tirant d'une si agréable illusion, à force de » remèdes. C'était une erreur, je le veux ; mais cette » erreur me faisait goûter les plaisirs les plus doux ».

Ecoutons encore ce que nous dit là-dessus un homme qui connaissait très-bien le monde ; je parle de Saint-Evremont.

« Je regarde et n'envisage ;
» Pour mon arrière-saison,
» Que le malheur d'être sage,
» Et l'inutile avantage
» De connaître la raison.
» Qu'autrefois mon ignorance
» Me fournissait de plaisirs !
» Les erreurs de l'espérance
» Faisaient naître mes desirs :
» A présent, l'expérience
» M'apprend que la jouissance

» De nos biens les plus parfaits,
» Ne vaut pas l'impatience
» Ni l'ardeur de nos souhaits ».

(*Mélang. cur. t. 2, p. 95.*)

« Il y a, écrit le père Bouhours à » Bussi-Rabutin, des erreurs agréables » qui valent mieux que ce qu'on appelle » *Desengano* en espagnol, et ce qu'on » pourrait appeler en notre langue *dé-* » *sabusement*, si ce mot, qu'un de nos » meilleurs écrivains a hasardé, avait » été reçu ».

(*Lett. de Rab. t.3, lett. 63.*)

Concluons donc que ce n'est pas toujours rendre aux hommes un service agréable que de dissiper leurs illusions, et disons de ceux qui goûtent la joie que le vin leur inspire, ce que M. Bayle dit agréablement des nouvellistes d'espérance : « Ils sont, dit-il, les moins » malheureux, quoi qu'il arrive. Il y a » beaucoup de réalité dans leurs senti- » mens agréables, quelque chimérique » qu'en puisse être le fondement. Aussi » ne souffrent-ils pas volontiers qu'on » les désabuse; et ils disent quelque- » fois, quand on leur étale les raisons de » croire que les nouvelles qui les réjouis- » sent sont douteuses ou très-fausses:

» *Pourquoi nous enviez-vous les plai-*
» *sirs que nous goûtons ? Ne troublez*
» *point notre fête ; ne nous ôtez pas*
» *le pain des mains.* Un ami plus op-
» posé à l'erreur, que charitable, est
» un raisonneur incommode ; et, s'il
» vient à bout de leurs chimères, ils
» lui en veulent du mal ».

Mais, dit-on, la joie que le vin inspire est de très-courte durée, et le plaisir qu'on ressent pendant ce peu de tems, est payé bien chèrement par un long ennui : *Ebrietas unius horæ hilarem insaniam longo temporis tædio pensat* (Senec.).

Laissons faire encore cette objection à Madame Deshoulières :

« Mais tout faux que sont les plaisirs,
» Encore s'ils étaient durables !
» On plaindrait un peu moins ces gens infortunés
» Qui, par leur penchant entraînés,
» Sont en quelque sorte excusables ».

J'avoue qu'il est fâcheux que les plaisirs soient si peu durables. Mais qu'y faire ? Il faut prendre patience, et les faire durer autant qu'on peut ; c'est toujours autant de pris. Aussi-bien, comme le dit Horace, il n'y a point de parfait bonheur :

Lætus in præsens animus, quod ultrà est
Oderit curare, et amara læto
Temperet risu : nihil est ab omni
Parte beatum.

(Liv. 2, od. 15.)

« Occupés du présent, sur l'avenir tranquilles,
» Sachons par le plaisir tempérer la douleur ;
» Au surplus, renonçons à des soins inutiles :
» Il n'est point de parfait bonheur.

CHAPITRE. XXII.

Réponse à l'objection : Que l'on perd la raison en s'enivrant.

La raison, dit-on, doit être le principe de toutes nos actions ; et, par conséquent, on ne doit pas la perdre volontairement.

A cette nouvelle objection, je réponds de plusieurs manières.

1°. En vain nous prêche-t-on cette morale ; presque tous les hommes, dans leur conduite, méconnaissent la raison ; en sorte qu'elle pourrait passer pour un être imaginaire. Laissons prouver cela à M. Bayle : « On a beau nous
» définir un animal raisonnable, nous
» ne laissons pas d'agir en toute chose
» sans raison.

Quid enim ratione timemus
Aut cupimus? Quid tàm dextro pede concipis, ut te
Conatûs non pœniteat, votique peracti?

(Juven. sat. 10.)

« Est-ce la raison qui règle nos craintes et nos dé-
» sirs ? Qui conçut jamais un projet sous des auspices
» assez favorables, pour ne s'être pas repenti de l'en-
» treprise et du succès » ?

« On pourrait dire de la raison c
» qu'Euripide avait dit d'abord du maîtr
» des Dieux, au commencement de l'un
» de ces tragédies, et qu'il corrigea en-
» suite à cause des murmures du peuple

« O Jupiter ! Car de toi rien sinon
» Je ne connais seulement que le nom ».
(*Plutarque, traité de l'amour.*)

» A l'égard de la faculté dont je parle
» nous n'en connaissons guères que cela
» si bien qu'il y aurait lieu de se moc-
» quer des plaintes de ce philosoph
» payen, qui trouvait que la raison es
» un présent incommode que les Dieu
» nous ont envoyé pour notre ruine
» car c'était supposer que la raison s
» mêle de nos affaires, et il n'est pa
» vrai qu'elle y prenne part. Nous n'a-
» gissons que par préjugé, que par ins-
» tinct, que par amour-propre, et qu
» par les ressorts de mille passions qu
» entraînent et qui tournent notre ra-
» son comme bon leur semble ; de sort
» que l'on pourrait très-justement dé-
» finir le principe qui nous règle et qu

» nous domine, *un amas de préjugés » et de passions qui sait tirer des » conséquences.* Je me souviens d'avoir » vu un homme qui n'ayant jamais ouï » parler du Cotta de Cicéron, disait » néanmoins aussi-bien que lui, qu'il » vaudrait mieux que Dieu ne nous eût » pas fait raisonnables, parce que la » raison empoisonne toutes nos affaires, » et nous rend ingénieux à nous affli- » ger. Quelqu'un lui dit en raillant, » *qu'il avait été servi selon son desir, » et qu'il avait reçu en partage si » peu de raison, que ce n'était pas » la peine de s'en plaindre.* Pour » moi, je tournai la chose autrement, » et je dis qu'on avait grand tort de » murmurer contre la raison, puisque » ce n'est point elle qui nous conduit, » et qu'il n'est pas même trop possible » qu'elle le fasse sans bouleverser l'or- » dre qui règne dans le monde depuis » si long-tems. Le savant Erasme, pour- » suivis-je, mérite d'être lu là-dessus. » Il a fait un éloge de la folie, où il » fait voir qu'elle répand ses influences » par-tout, et que, sans elle, le monde » serait bientôt renversé. Personne n'i- » gnore le mérite de cet ouvrage. L'au- » teur y dit en riant les plus grandes

» vérités du monde ; et je ne sais » même s'il a cru être aussi profond » philosophe qu'il l'a été dans cette in- » génieuse satyre ». (*Critiq. du Calvin, lett. 22 , p. m. 756.*)

2°. Il est quelquefois nécessaire au bien général de l'Univers , de suivre plutôt les préjugés , les erreurs populaires et l'instinct aveugle de la nature, que les idées distinctes de la raison. M. Bayle développe davantage cette pensée. « Les erreurs , dit-il , les passions » déréglées et les préjugés déraisonna- » bles, sont si nécessaires au monde pour » être le théâtre de cette diversité » prodigieuse d'événemens qui font ad- » mirer la Providence , que qui rédui- » rait les hommes à n'agir que selon » les idées distinctes de la raison , rui- » nerait la société civile. Si l'on rédui- » sait l'homme à cet état , il n'y aurait » plus de desir de gloire ; et n'est-il pas » vrai qu'alors le genre-humain ne se- » rait que de glace ? Je dis qu'il n'y au- » rait point de desir de gloire ; car la » droite raison nous montre qu'il ne » faut pas faire dépendre notre félicité » du jugement des autres hommes , et » par conséquent qu'il ne faut pas tra- » vailler pour faire dire aux autres ceci

» ou cela de nous. . . . . . . L'envie » d'être loué après la mort, est un instinct de morale que Dieu, par sa sagesse infinie, a imprimé dans l'esprit » de l'homme pour entretenir la société. Ce qu'il y a de certain, c'est » que cette envie a été cause des plus » grands événemens; et cela nous doit » apprendre que le monde a besoin de » plusieurs instincts, qui, étant examinés selon les idées de notre raison, » sont ridicules et absurdes. En effet, » il n'y a rien de plus opposé à la raison que de se tourmenter dans cette » vie, afin d'être loué après la mort, » puisque ni la philosophie, ni l'expérience, ni rien que ce soit, ne nous » montre que ces louanges, que nous » ambitionnons, pourront nous apporter quelque bien. Combien d'autres » desseins ferait-on tomber en même » tems, si nous n'agissions que d'après » les lumières de la raison! »

(*Lett. 10 sur la crit. du Calv.*)

5°. D'un autre côté, comme le dit fort bien Saint-Evremont:

» La raison est d'un triste usage.
» Qu'il est ennuyeux d'être sage;
» De vivre toujours gravement,
» Sous les ordres du jugement;

» De réfléchir toute sa vie,
» De peur de faire une folie »!

(*Mélang. cur.*)

4°. Joignez à cela que le bonheur des hommes n'est presque jamais l'ouvrage de leur raison :

. . . .
» Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
» C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,
» D'un remords importun vient brider nos desirs.
» La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles,
» C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
» Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous toucher,
» Souvent, comme Joly, perd son tems à prêcher.
» En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,
» Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
» Et, s'en formant en terre une divinité,
» Pensent aller par elle à la félicité ».

(*Despréaux*, *sat.* 4.)

Ainsi, s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces santés qui ne se soutiennent qu'à force de remèdes, et qui sont toujours très-faibles et très-incertaines. « Ne saurait-on, dit » à ce sujet M. de Fontenelle, avoir des » vues saines qui ne soient en même » tems tristes? N'y a-t-il que l'erreur qui » soit gaie? Et la raison n'est-elle faite » que pour nous tuer » ?

(*Dial. de Parmén. et de Théoc.*)

Il répète encore la même chose autre part : « Que les hommes sont à plaindre ! » leur condition naturelle leur fournit » peu de choses agréables, et leur rai- » son leur apprend à en goûter encore » moins » (*Dialog. 1, d'Alex. et de Phryn.*)...... « Et pourquoi la na- » ture, en nous donnant des passions » qui suffisaient pour nous rendre heu- » reux, nous donne-t-elle une raison » qui ne nous permet pas de l'être ? »

(*Nouv. dial. des Dieux.*)

C'est pour cela que Sophocle a dit : « Il est très-doux de vivre ; mais point » de sagesse, elle gâte la vie ».

(*Elog. de la Folie, p. 25.*)

N'oublions pas ce que madame Deshoulières a dit aussi sur ce sujet :

« Homme, vante moins ta raison ;
» Vois l'inutilité de ce présent céleste,
» Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste :
» Aussi faible que toi, dans ta jeune saison,
» Elle est chancelante, imbécille :
» Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
» Vile esclave des sens elle t'est inutile :
» Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
» Elle n'est qu'en chagrins fertile ;
» Et quand tu vieillis, tu la perds ».

(*T. 1, Réflex. div.*)

Et après tout :

« Quand la chose est permise, et qu'elle a de quoi plaire,
» Le plaisir qu'on prend à la faire
» Peut-il pas servir de raison ? »
(*S. Evrem. Mél. cur. t.* 1, *p.* 137.)

Au reste, si, pour avoir tant parlé contre la raison dans ce chapitre, quelques-uns disent que c'est une preuve que l'auteur n'en a guères, il y en aura peut-être maints autres qui s'écrieront :

« Heureux cent fois l'auteur avec qui l'on s'oublie ;
» Qui nous offre un charmant poison ;
» Et, nous associant à sa douce folie,
» Nous affranchit de la raison ! »
(*Lamothe, Ode sur la Vanité.*)

Et je ne manquerai pas de leur répondre :

« Buveurs, brisez le joug d'une raison trop fière,
» Eteignez son triste flambeau ;
» D'autres enseignent l'art d'augmenter sa lumière ;
» Mais l'art de l'éteindre est plus beau ».
(Idem, *Ode à Thalie.*)

CHAPITRE XXIII.

Réponse à l'objection : Qu'on ne saurait rien confier à un homme qui s'enivre.

Il y a un proverbe qui dit : *Ingrediente vino, egreditur secretum :* « A » mesure que le vin entre chez nous, le » secret en sort ». Sénèque fait la même objection : *Non est animus in suâ potestate, ebrietate devinctus. Quemadmodùm musto dolia ipsa rumpuntur, et omne quod imo jacet, in summam partem vis caloris ejectat : sic vino exæstuante, quidquid in imo jacet abditum, effertur et prodit in medium. Onerati mero quemadmodùm non continent cibum, vino redundante, itù ne secretum quidem. Quod suum, alienum que est, pariter effundunt.* (Epit. 83.) « Une ame enchaînée par » l'Ivresse, n'est plus maîtresse d'elle- » même. De même que le vin nouveau » fait écarter les tonneaux, et, par son » effervescence, monter incessamment

» la liqueur du fond à la surface ; ainsi » les bouillonnemens de l'Ivresse font » sortir de l'ame tous les secrets qu'on » y avait déposés. Un homme ivre ne » sait pas mieux contenir les indiscré- » tions de sa langue, que les hoquets » de son estomac ; il laisse échapper les » secrets des autres comme les siens ».

Mais des gens naturellement secrets ne le seront pas moins quand ils auront bu. Combien de soldats (et l'on sait qu'ils ne se piquent pas de sobriété), à qui leurs généraux, leurs tribuns, leurs centurions, ont confié des ordres secrets !

Quoique noyés dans le vin, les Allemands se souviennent de leur quartier, du mot et de leur rang.

La conspiration contre César (je parle de celui qui, après la défaite de Pompée, asservit la république) fut confiée à Tullius Cimber, comme à Caïus Cassius : celui-ci n'avait bu que de l'eau toute sa vie, tandis que le premier était fort adonné au vin et aux femmes. Il plaisanta lui-même du premier de ces vices : « Quoi ! disait-il, » je supporterais un maître, moi qui ne » peux supporter le vin » ? *Ego quemquam feram, qui vinum ferre non possum ?* (Ibid.)

Lucius Pison, préfet de Rome, ne cessa pas d'être ivre depuis le moment où il fut mis en place. Il passait à table la plus grande partie de la nuit, et dormait à-peu-près jusqu'à la sixième heure : c'était alors que commençait la matinée. Cependant il remplissait, avec la plus grande exactitude, ses fonctions, desquelles dépendait la sûreté de la ville. Auguste le chargea même d'ordres secrets, en lui donnant le gouvernement de la Thrace, quand il en eut fait la conquête. Dans la suite, Tibère, partant pour la Campanie, et laissant dans la ville beaucoup de gens qui lui étaient odieux et suspects, apparemment parce qu'il s'était bien trouvé de l'ivrognerie de Pison, créa préfet de la ville Cossus, homme de poids et de sens, mais plongé dans le vin et la crapule à un tel excès, que souvent on le remportait, dormant du plus profond sommeil, du sénat où il s'était rendu au sortir de la table. Cependant, Tibère lui écrivit de sa propre main plusieurs secrets, qu'il ne jugeait pas à propos de confier même à ses ministres; et ce Cossus ne laissa jamais échapper aucun secret relatif, soit à des particuliers, soit à l'état.

CHAPITRE XXIV.

Réponse à l'objection : Que l'Ivresse nous rend incapables de remplir les devoirs de la vie civile.

Je nie hardiment le fait. Homère ne nous dit-il pas que, pendant le siége de Troye, les Grecs tenaient conseil en mangeant et en buvant?

Athénée rapporte que les Perses, après le vin, consultaient de leurs principales affaires.

Le voyageur Dampier assure que cette coutume se pratique aussi chez les peuples qui habitent l'isthme Darien.

Cette objection est donc contraire à l'expérience. D'ailleurs, tant de belles productions, dont nous avons l'obligation à l'ivresse des poëtes, sont une preuve que le vin, bien loin de nous rendre incapables de faire quelque chose de bon, est un stimulant très-efficace. Confirmons cette thèse par plusieurs exemples.

Plutarque rapporte que Philippe, roi de Macédoine, après la fameuse bataille de Chéronée, donna un festin dans lequel il s'enivra; et que, tout fier de l'heureux succès de ses armes, il fit des choses tout-à-fait ridicules. Mais étant averti que des ambassadeurs venaient lui demander la paix, au nom des Athéniens, il changea tout-à-coup de visage, écouta leurs propositions avec calme, et leur répondit avec beaucoup de justesse.

On a donc eu raison de dire que le vin faisait souvent un Solon d'un Midas:

Pluribus exhausto crescit sapientia vino,
Fitque Solon subitò qui fuit antè Midas.
(Obsopæus.)

L'empereur Bonosus, qu'Aurélien disait être né non pour vivre, mais pour boire, était plus sage que jamais, après avoir bu: *Adhuc in vino prudentior*, dit Flavius Vopiscus, après Onésime. (*Flav. Vop. in vit. Bonosi.*)

On a vu plus haut que Sénèque avait dit à-peu-près la même chose de Pison.

Christiern IV, roi de Danemarck, buvait comme un Templier, selon Lahoussaye; et jamais roi ne fut plus

laborieux, ni plus aimé de ses sujets. (*Comment. sur Tacite, annal. l.* XI, *ch. 35.*)

Scaliger soutient qu'un Allemand a autant de raison lorsqu'il est ivre, que lorsqu'il n'a pas bu : *Non minùs sapit Germanus ebrius quàm sobrius.* (Scaligerana, p. m. 169.)

Montaigne parle, dans ses Essais, d'un grand seigneur de son tems, qui, buvant tous les jours une prodigieuse quantité de vin, se montrait néanmoins toujours avisé en ses affaires (*L.* 2, *ch.* 2.).

D'après cela, Cicéron a eu tort de dire qu'on ne devait pas attendre de la prudence d'un homme qui est toujours ivre : *Nec enim est ab homine nunquàm sobrio postulanda prudentia.* (Orat. 2. Philip.)

L'Ivresse inspire du courage à l'homme le plus timide : *Ad prœlia trudit inertem.* C'est pourquoi Horace apostrophe Bacchus de cette manière :

Quanquàm choreis aptior, et jocis,
Ludo que dictus, non sat idoneus
Pugnis ferebaris, sed idem
Pacis eras mediusque belli.

(Lib. 2, Od. 19.)

« On te croyait peu propre aux guerrières fureurs,
» Né pour faire sentir plus d'amour que d'alarmes ;
» Mais tu sais allier les plaisirs et les armes :
» Ton redoutable thyrse est couronné de fleurs ».

(*Lamothe.*)

On lit dans Spartien qu'un certain général ayant été vaincu par les Sarrasins, ses soldats rejetèrent leur défaite sur ce qu'ils avaient manqué de vin.

Les soldats de l'armée de Pescennius Niger lui demandèrent ardemment du vin, apparemment pour pouvoir mieux combattre ; mais il le leur refusa, en disant : « Quoi ! vous avez le Nil, et » vous demandez du vin ? » : imitant en cela l'empereur Auguste dans sa réponse au peuple, qui se plaignait de la cherté du vin : « Mon gendre Agrippa » vous a préservés de la soif, par les » canaux qu'il a fait creuser ». *Satis provisum à genero suo Agrippa, perductis pluribus aquis, ne homines sitirent.* (Sueton. de vit. Aug. ch. 42.)

CHAPITRE XXV.

Pensées burlesques, ridicules, outrées contre l'Ivresse.

On rapporte de Gerson, qu'il disait : Il n'y a aucune différence entre se tuer soi-même en une fois, ou se donner la mort à plusieurs reprises, en s'enivrant.

Eubule, contemporain de Diodore, s'exprime ainsi dans le seul fragment qui nous reste de lui :

« Je ne permets à celui qui est dans » un festin, que de vuider trois fois sa » coupe ; et je ne veux pas que l'amour » ait plus de prérogatives que le vin : » la licence ne doit pas plus régner » dans l'un que dans l'autre : tout plai- » sir doit avoir des bornes. Dans un » festin, la première coupe est pour la » santé, la seconde pour l'amitié, la » troisième pour la compagnie. Après » ce triple sacrifice à Bacchus, le sage » retourne à sa maison ; car la quatrième » coupe est pour la licence, la cin-

» quième pour les disputes, la sixième
» pour la fureur : celle-ci fait naître les
» batailles. N'oubliez pas, ô mon ami,
» que la plus petite coupe, trop sou-
» vent remplie, finit par noyer le bu-
» veur ».

Cynéas, faisant allusion à ces hauts arbres auxquels on avait coutume d'attacher les vignes, dit un jour, en parlant du vin, que ce n'était pas sans raison que sa mère était pendue à un si haut gibet.

(*Divers. cur. t. 1, p. 141.*)

Le divertissement que l'on prend quelquefois à enivrer quelqu'un, a paru plus atroce à Saint Augustin que l'assassinat; car il soutient que ceux qui enivrent quelqu'un, lui font plus de tort que s'ils lui donnaient un coup d'épée.

(*Rep. d. Lett. Janv. 1687.*)

Un médecin grec écrivait un jour à Alexandre : « Souvenez-vous, toutes
» les fois que vous boirez du vin, que
» c'est le *pur sang de la terre* que
» vous buvez, et n'en abusez pas ».

(*Androcidès.*)

Quelques poëtes ont dit que c'était

le sang des Dieux blessés en la bataille des géans.

Les Sévériens, dans Saint Epiphane, prétendent qu'il a été engendré du serpent, et que c'est pour cette raison que le bois de vigne est si fort.

(*L. 1, t. 3, hæresis 47.*)

Les Encratiles, dans le même auteur, s'imaginent que c'était le fiel du Diable.

(*L. 2, t. 2, hæres. 47.*)

CHAPITRE XXVI.

Aversion ridicule que quelques-uns ont eue pour le vin.

L'AVERSION pour le vin est une chose assez peu commune ; et il y en a très-peu qui ne diraient bien :

At vos quò lubet, hinc abite lymphæ
Vini pernicies.

(Catull.)

« Loin d'ici, fade liqueur de rivière, qui gâtes celle » de la vigne » !

On aurait assurément tort de mettre au nombre de ceux qui ont eu de l'aversion pour le vin, Georges, duc de Clarence. Son frère, Edouard IV, roi d'Angleterre, étant dans la prévention que les prophéties de Merlin désignaient ce duc comme devant un jour ravir la couronne à ses enfans, résolut de le faire mourir, et lui laissa seulement la liberté de choisir le genre

de mort qu'il voudrait. Le duc voulant mourir d'une belle épée, demanda d'être noyé dans un tonneau de vin : semblable à-peu-près à celui dont parle cette épigramme :

In cyatho vini pleno cum musca periret,
Sic ait Oeneus sponte perire velim.
(Remarq. sur F. Rabel. l. 4, ch. 93.)

« Dans un large flacon rempli de Malvoisie,
» Une mouche friande avait trouvé sa fin.
» Aldus la vit à peine, il soupire et s'écrie :
» Que ne puis-je, grands Dieux, avoir même destin ! »

Mais venons à ceux qui ont eu de l'antipathie pour le jus de la treille.

Herbelot dit, dans sa Bibliothèque orientale, qu'il y a des Musulmans assez superstitieux pour ne pas vouloir nommer le vin par son véritable nom, qui est Schamr et Nebidh, et qu'il y a eu des princes parmi eux qui ont expressément défendu de le prononcer. La raison de tout cela est la défense que Mahomet a faite à ses sectateurs, de boire du vin. Voici ce qui y donna lieu: « Un jour, passant par un village, et » y voyant des gens qui, dans la joie » du vin, s'embrassaient, se caressaient » et se faisaient mille protestations d'a-

» mitié, il en fut si charmé, qu'il bénit
» le vin, comme la meilleure chose du
» monde. Mais, à son retour, ayant vu
» le même lieu plein de sang, et sa-
» chant que ces mêmes gens avaient
» changé leur joie en fureur, et s'étaient
» battus à coup d'épée, il se rétracta,
» et maudit le vin pour jamais, à cause
» de ses funestes effets ».

(*Dumont, Voy. t.3, lett. 5.*)

C'est un des commandemens principaux des Siamois, de ne boire ni vin ni aucune boisson qui enivre. Leur boisson ordinaire est de l'eau. Ils ont pourtant des liqueurs fortes en abondance, telles que le rak et le suc naturel de deux sortes de palmites, l'arckier et le cocotier sauvage, qu'ils recueillent en faisant une incision aux arbres.

(*Chaumont, Voy. de Siam.*)

Les Péguans célèbrent, chaque année, la *fête de l'eau.* Toute la nation, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets, va courant dans les rues et les places publiques, se jetant dans l'eau, dont les villes sont amplement pourvues ce jour-là. On en inonde les passans, et personne n'est en droit de se fâcher.

Il y avait naguères une fête à-peu-près semblable à Tarascon, ville sur les confins du Languedoc et de la Provence. Ce jour-là, on faisait courir la Tarasque, figure monstrueuse qui vomit des torrens d'eau sur les passans et sur les curieux qui se mettent aux fenêtres.

« L'ivrognerie, dit Bayle, est détestée dans la plupart des pays chauds ;
» elle y passe pour une infamie. L'injure la plus atroce que l'on puisse dire
» à un Espagnol, c'est de l'appeler
» ivrogne. Un valet à qui son maître
» aurait donné un tel nom, pourrait
» s'en plaindre aux magistrats, et ne
» le ferait pas inutilement, quoiqu'au
» reste il souffre, avec beaucoup de patience, et sans droit de plainte, les
» épithètes de coquin, de pendard,
» de b...., etc. etc. ».

(*Dict. t. 2, p. 1266.*)

Empedocle n'aimoit pas beaucoup le vin, qu'il appelait de l'*eau pourrie dans du bois ;* et il paraît qu'il n'aimait guères plus les buveurs ; le trait suivant le prouve assez.

Un jour, il fut invité à un repas par un des principaux de la ville d'Agrigente ; et comme on se mit à boire avant

que de servir sur table, Empedocle s'impatienta et ordonna qu'on apportât de quoi manger. Le maître du logis s'excusa sur ce qu'il attendait un officier du conseil. Il arriva enfin; et ayant été établi roi de la fête par les soins de celui qui donnait le régal, il voulut que les conviés bussent, ou qu'on leur répandît le vin sur la tête. Empedocle se tut; mais, le lendemain, il convoqua le conseil, fit condamner à mort cet officier et celui qui avait fait les frais du repas.

(*Diog. Laër.*)

Chez les Locriens, Seleucus eut une telle aversion pour le vin, qu'il défendit, sous peine de mort, qu'on en bût ou qu'on en donnât même aux malades.

(*Elien, l. 2, ch. 33.*)

Les Sévériens, du tems du pape Sotherus, condamnaient absolument le vin comme une créature du Diable.

(*Dumont, Voy. t. 3, lett. 5.*)

L'empereur Frédéric III, voyant sa femme stérile, consulta les médecins pour en savoir la cause. Ils déclarèrent que si l'impératrice voulait boire du

vin, elle pourrait devenir féconde. Mais il leur répondit fort sottement qu'il aimait mieux voir sa femme stérile et sobre, que féconde et adonnée au vin; et l'impératrice ayant su la réponse de son mari, dit que, si elle avait le choix de boire du vin ou de mourir, elle n'hésiterait pas de préférer la mort à ce breuvage.

(*Anecd. cur.*)

CHAPITRE XXVII.

Lois rigoureures contre le vin et l'Ivresse.

On conçoit aisément que les princes qui ont eu de l'aversion pour le vin, n'ont pas manqué d'établir des lois rigoureuses contre l'Ivresse, et de tomber dans le défaut dont parle Horace :

Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.

« Ils fuyaient un écueil pour tomber dans un autre ».

Mais la maxime *nullum violentum durabile*, a été bien des fois vérifiée sur ce sujet ; car toutes ces lois n'ont pas subsisté fort long-tems.

Penthée, roi de Thèbes, se moqua des cérémonies qui se pratiquaient dans les fêtes consacrées à Bacchus. Ce Dieu voulant s'en venger, fit naître une fureur si violente dans le sein d'Agavé, fille du roi Cadmus et mère de Penthée, qu'étant accompagnée des Mé-

nades, elle fondit sur son fils, croyant que c'était un sanglier, et le déchira.

(*Ovid. Métamorph. l. 3.*)

Lycurgue, roi de Thrace, voyant que ses sujets étaient trop adonnés au vin, fit arracher toutes les vignes de son royaume: d'où les poëtes ont pris occasion de feindre qu'il était ennemi de Bacchus, dont il chassa les nourrices, et qu'il obligea de s'enfuir dans l'île de Naxos. Mais, par une vengeance de ce Dieu, il fut transporté d'une fureur si violente, qu'il se coupa lui-même les jambes.

(*Plutarq. Propert. l. 3. éleg. 15.*)

Pittacus, un des sages de la Grèce, conseilla secrètement à Périandre de s'abstenir de l'usage du vin, s'il voulait réussir dans le dessein qu'il avait de se rendre maître de Corynthe, et se conserver dans la tyrannie. Il ordonna qu'un homme qui commettrait quelque faute étant ivre, serait puni doublement.

(*Vies des anc. Philos.*)

Solon a fait une loi qui condamne à mort le magistrat qui se serait enivré.

Parmi les Indiens, qui ne faisaient

que tâter du vin dans les cérémonies de leurs sacrifices, la loi voulait que la femme qui tuerait un de leurs rois qu'elle verrait ivre, serait mariée à son successeur.

Les Athéniens avaient encore fait des lois sévères contre ceux qui s'enivraient; mais on peut dire que ces lois ressemblaient à celles de Dracon, qui les avait écrites plutôt avec du sang qu'avec de l'encre.

(*Hist. des sept Sages.*)

Venons aux Turcs. Ricaut nous apprend plusieurs particularités sur leur compte. « Amurat, dit-il, résolut, en » 1634, d'interdire entièrement le vin. » Un édit sévère ordonna de raser les » cabarets, de défoncer les tonneaux » qui s'y trouveraient, et de répandre » le vin dans les rues. Afin de savoir, » au vrai, de quelle manière on obéis- » sait à ses ordres, il se déguisait sou- » vent pour se promener, en cet état, » dans la ville; et lorsqu'il trouvait quel- » qu'un chargé de vin, il l'envoyait en » prison, et le faisait battre presque » jusqu'à la mort. Un jour, il rencon- » tra dans la rue un pauvre sourd qui, » n'entendant pas le bruit qu'on faisait

» à l'approche du sultan, n'évita pas
» assez promptement un prince dont
» l'abord était funeste. Cette négligence
» lui coûta la vie : il fut étranglé par
» ordre du grand-seigneur, qui ordonna
» qu'on jettât le corps dans les rues.
» Mais cette grande sévérité ne dura
» guères, et tout retourna bientôt sur
» l'ancien pied ».

(*Hist. des Turcs, t. 1, p. 95.*)

Cela changea néanmoins sous le règne de Mahomet IV. « Il résolut, en 1670,
» de défendre à tous les soldats, l'usage
» du vin. On se souvenait des terribles
» séditions que cette liqueur avait fait
» naître, et principalement de ce qui
» était arrivé sous Mahomet III, qui
» avait vu son serrail forcé par une
» foule de soldats chargés de vin, et
» qui ne s'était dérobé à leur fureur
» qu'en leur sacrifiant ses principaux
» favoris. Une ordonnance fut publiée
» pour défendre entièrement l'usage du
» vin, et pour commander à tous ceux
» qui en avaient dans leurs maisons,
» de l'emporter hors de la ville. Le
» sultan condamnait à mort ceux qui
» violeraient cette ordonnance, dans
» laquelle il parlait du vin comme d'une

» liqueur infernale, inventée par le » démon pour faire périr les ames des » hommes, pour troubler leur raison, » pour mettre les états en combustion. » D'abord on fut rigoureux dans l'exé- » cution de cet arrêt, jusques-là qu'il » en coûta beaucoup de sollicitations et » d'argent à l'ambassadeur d'Angleterre » et aux marchands chrétiens de Cons- » tantinople, pour obtenir la permis- » sion de faire du vin, autant qu'il en » faudrait pour leur maison.

» A Smyrne, les officiers du grand- » seigneur n'eurent pas la même indul- » gence pour les chrétiens qui, de cette » sorte, furent une année entière sans » faire du vin. On eut même de la peine » à consentir qu'ils en fissent apporter » des îles de l'Archipel et des autres » lieux qui n'étaient pas compris dansla » défense; car elle n'avait lieu que dans » les endroits où il y avait des mos- » quées. Outre cela, on faisait, tous les » vendredis, des sermons chargés de » déclamations contre ceux qui en boi- » raient. Enfin, l'ordonnance était si » sévère, que le vin semblait banni pour » toujours des états du grand-seigneur. » Mais, au bout de l'an, on se relâcha » un peu de cette sévérité: les ambas-

» sadeurs et d'autres chrétiens eurent
» permission de faire du vin chez eux.
» Au bout d'une autre année, l'indul-
» gence des vins fut générale ; les ca-
» barets furent rétablis ; et aujourd'hui
» cette liqueur y est aussi commune
» qu'auparavant ».

(*Ibid. t. 2, l. 4, p. 327.*)

CHAPITRE XXVIII.

Règles qu'on doit garder en s'enivrant. 1°. Pas souvent. 2°. En bonne compagnie.

Pour éviter les désordres que l'Ivresse pourrait causer, voici quelques règles qu'il faut observer en s'enivrant; car cet art aussi a ses lois, comme dit fort bien Pline : *Hæc ars suis legibus constat.*

La première et la principale est de ne pas s'enivrer souvent. C'est ce que Sénèque recommande fort: *Nec sæpè faciendum est, ne animus malam consuetudinem ducat : et aliquandò tamen in exultationem libertatemque extrahendus, tristisque sobrietas removenda paulisper.* (De tranq. animi.) « C'est un remède qu'il ne faut pas ré- » péter trop souvent, de peur que l'ame » ne contracte une mauvaise habitude; » quoiqu'il faille quelquefois l'exciter » à la joie et à la liberté, et écarter

» d'elle une affligeante sobriété ». Et si l'on m'objecte que, dès qu'on s'enivre quelquefois, on s'enivrera souvent, je nierai cette conséquence; et, pour me servir des termes de l'école, je dirai : *Ab actu ad habitum non valet consequentia.*

Seconde règle. On ne doit s'enivrer qu'en bonne compagnie, c'est-à-dire, avec ses bons amis, lorsqu'ils sont gens d'esprit, et qu'ils n'ont pas le vin mauvais. Par exemple, il ne faisait pas bon s'enivrer avec Héliogabale : son historien (*Ælius Lamprid.*) rapporte qu'après avoir enivré ses amis, il avoit coutume de les enfermer dans une chambre, et, la nuit, il lâchait sur eux des lions, des léopards et des tigres, qui en déchiraient toujours quelques-uns. D'un autre côté, le meilleur vin du monde paraîtra méchant, lorsqu'on se trouve en méchante compagnie. C'est dans ce sens que Martial adressait ce reproche à quelqu'un :

Verbis mucida vina facis.

« Tu gâtes ton vin par tes sottises ».

CHAPITRE XXIX.

Troisième règle : Avec de bon vin.

Il faut bien se garder de s'enivrer avec du mauvais vin ; car il est très-nuisible à la santé. Le bon vin, au contraire, ne peut produire que d'excellens effets. Erasme se garantit de la peste pour avoir avalé à propos un verre de Bourgogne.

(*Journal des Savans.*)

Un vieil auteur a dit :

« Le vin, quand il est bon, nous sert de médecine ;
» Il surpasse le suc de toute autre racine.
» Le vin, pris le matin, rend les hommes plus forts,
» Et, quand il est bien frais, il réjouit le corps.
» Le vin fait rencontrer le petit mot pour rire ;
» Le vin, quand il est bon, fait bien boire et bien dire.
» Le vin fait que nos cœurs sont des livres ouverts ;
» En un mot, le bon vin fait composer des vers !
» Et je crois qu'Apollon n'est propice à Corneille,
» Qu'à cause que son nom rime avec la bouteille ;
» Qu'on n'imprimerait point les œuvres de Mairet,
» Si le sien ne rimait avec le cabaret ;

» Qu'à cause du baril, Baro fait des miracles,
» Et qu'on tient dans Paris ses vers pour des oracles;
» Qu'on n'eût jamais ouï si bien plaider Servin,
» N'eût été que son nom se terminait en vin ».

(*Divers. cur. part.* 7, *p.* 108.)

Les gourmets disent que le bon vin doit avoir quatre propriétés, et satisfaire au goût par la saveur, à l'odorat par le bouquet, à la vue par la couleur nette et claire, et à l'ouie par la bonne renommée du pays où il est crû.

Le vin vieux était estimé le meilleur chez les anciens;

« Une beauté, quand elle avance en âge,
» A ses amans inspire du dégoût;
» Mais, pour le vin, il a cet avantage:
» Plus il vieillit, plus il flatte le goût ».

(*Poëte sans fard.*)

Quelqu'âgés qu'ils fussent, ils voulaient toujours boire du vin qui le fût davantage: *Nec cuiquam adeò longa erat vita, ut non antè se genita potaret.*

(Pline.)

C'est ce que ces paroles de Sénèque donnent encore à entendre: *Cur apud te vinum ætate tuâ vetustius bibitur?* « Pourquoi boit-on ici du vin plus

» vieux que vous » ? (*De vitâ beatâ*, c. 17.)

Martial dit :

Condita quo quæris consule? Nullus erat.

« Vous me demandez de quel consulat est ce vin?
» Il est devant les consuls ».

C'est avec raison qu'on préfère le vin vieux au nouveau, tant pour le plaisir que pour la santé. Il fait mieux digérer les alimens. Comme les principes en sont plus atténués, il passe plus aisément. D'ailleurs, c'est un bon restaurant, qui fait un sang d'un rouge brillant, bien fluide, et procure un sommeil paisible.

Mnesithée d'Athènes dit que le vin d'un rouge très-chargé est le plus nourrissant; le vin blanc très-diurétique et le plus léger; le paillet, sec, mais plus favorable à la digestion des alimens.

A présent, on compte pour le meilleur vin de l'Europe celui qui croît à Monte-Fiascone, à deux journées de Rome. On l'appelle Moscatello, autrement *Lacryma Christi* (Larme du Christ); et à cette occasion, on lit dans

les épîtres *Obscurorum virorum*, qu'un maître-ès-arts de Cologne allant à Rome, but de ce vin, et le trouva si bon, qu'il s'écria : *Utinàm Christus vellet etiam flere in patriâ nostrâ !* « Plût au ciel » que le Christ pleurât ainsi dans mon » pays » !

M. Hoffmann dit que le vin du Rhin est le meilleur de tous pour la santé.

Il croît aussi d'excellens vins en France, tels que ceux de Bordeaux, de Bourgogne, de Champagne, etc. La Fontaine, parlant de ces derniers, s'exprime ainsi :

« Il n'est cité que je préfère à Rheims ;
» C'est l'ornement et l'honneur de la France :
» Car sans compter l'ampoule et les *bons vins*,
» Charmans objets y sont en abondance ».

Venceslas, roi de Bohême et des Romains, étant venu en France, pour négocier avec Charles VI, se rendit à Rheims, au mois de Mars 1397. Il en trouva le vin si bon, qu'il s'enivra plus d'une fois, et qu'un jour, s'étant mis par là hors d'état d'entrer en négociation, il aima mieux accorder ce qu'on lui demandait, que de cesser un moment de boire.

(*Journal des Savans, Juin 1706.*)

Il y a beaucoup de personnes qui préfèrent le Bourgogne au Champagne. C'est ici le lieu de rappeler la dispute qui s'éleva, au commencement de ce siècle, entre deux célèbres professeurs de l'université de Paris, MM. Grenan et Coffin, sur la prééminence de ces deux vins. Chacun des contendans s'efforça, par une belle langue latine, de faire pencher la balance en faveur de sa province. L'opinion des savans, comme celle des gourmets, fut partagée; le procès resta indécis, et les deux vins ont continué à faire les délices de la table.

Baudins appelle le vin de Beaune *vinum Deorum*: «Vin des Dieux».

Le vin d'Aï est encore une excellente boisson. Léon X, Charles-Quint, François I[er], et Henri VIII, roi d'Angleterre, ne crurent pas indigne de mêler à leurs plus grands soins celui d'avoir du vin d'Aï. Henri IV se faisait appeler seigneur d'Aï et de Gonesse.

Quant à moi, je dirai toujours comme Grécourt:

« Le Champagne est mon favori,
» Sa mousse me plaît dans un verre;
» Mais, au défaut du Silleri,
» Je m'accommode du Tonnerre ».

Comme les vins de liqueur, et plusieurs autres boissons contenant beaucoup de matières visqueuses et grossières, excitent une ivresse beaucoup plus longue et plus dangereuse que celle qui est produite par les vins ordinaires, on ne doit pas en boire beaucoup.

On ne doit pas non plus s'enivrer avec les liqueurs dont la base est l'eau-de-vie ou l'esprit-de-vin. Patin disait fort agréablement que ce sont des poisons sucrés qui tuent à coup sûr : ils donnent la vie à ceux qui les vendent, et la mort à ceux qui en usent.

CHAPITRE XXX.

Quatrième règle : En tems convenable.

QUOIQU'IL ne faille pas s'enivrer tous les jours, il y a néanmoins certaines occasions où

« Lorsque d'un philosophe on fait le personnage,
» Alors c'est être fou pour vouloir être sage ».
(*Molière.*)

Par exemple, dans une réjouissance publique, après une victoire remportée sur les ennemis de son pays, ou la conclusion d'une paix honorable, la retenue serait hors de saison.

Horace écrivait à ses amis, après la bataille d'Actium :

« Consacrons, mes amis, ce jour à l'allégresse ;
» Frappons la terre en chœur ; buvons en liberté :
» Qu'animés d'une douce ivresse ;
» Des Dieux immortels on s'empresse
» De révérer la majesté ».

Et madame Deshoulières écrivait sur

un pareil sujet, à quelqu'un qui lui avait envoyé un présent de vin :

« Les muids sont défoncés dans les brillantes fêtes,
» Où pour Louis on rend grâces aux Dieux ;
» Et tandis que le bruit de ses grandes conquêtes
» Trouble ses ennemis de sa gloire envieux,
» Votre excellent vin dans ces lieux
» Trouble un nombre infini de têtes ».
(*T.* 2, *épit. p.* 109.)

On peut encore s'enivrer à la venue d'un ami, et dire, comme Horace, à sa bouteille, le jour d'une fête qu'il donna à Messala Corvinus :

« Divin nectar, dès ma naissance
» Dans mes celliers emprisonné,
» Ranime ta douce puissance,
» Remplis d'une aimable licence
» Ce jour aux plaisirs destiné.

» Viens, et que ton ivresse enfante,
» Dans un festin tumultueux,
» Les amours, la gaîté brillante,
» Les ris, la dispute bruyante
» Ou les songes voluptueux ».

Quelque rigoureuses que fussent les lois romaines contre l'Ivresse, elles la permettaient néanmoins les jours de fêtes, témoin ce que dit un jeune homme à son père, en présence de tout le

peuple : « Non, mon père, je n'ai point » à rougir pour avoir pris, dans un jour » de fête, avec mes camarades, un peu » plus de vin qu'à l'ordinaire ». *Non est res quâ erubescam, pater, si die festo inter æquales largiore vino sim usus.*

(Tit. Liv. l. 40, c. 14.)

Les soldats persans, qui vivaient très-sobrement, avaient néanmoins la permission de s'enivrer une fois par an.

(*Alex. ab Alex. l. 2, c. 11.*)

En Georgie, celui qui ne s'enivre pas entièrement aux grandes fêtes, comme Pâques et Noël, ne passe point pour chrétien, et doit être excommunié.

CHAPITRE XXXI.

Cinquième règle : Ne forcer personne à boire.

Il est ridicule de vouloir forcer les gens à boire ; on doit leur laisser toute liberté à cet égard.

Prout cuique libido est,
Siccat inæquales calices conviva, solutus
Legibus insanis ; seu quis capit acria fortis
Pocula, seu modicis uvescit lætius.

(Horat. l. 2, sat. 6.)

« Là, nous ne connaissons pas ces lois insensées qui » bannissent la liberté de la table. Là, chacun est servi » à son gré. On présente des verres de toutes les gran- » deurs. Un maître buveur s'inonde tout à l'aise, à » force de rasades, et un buveur délicat s'humecte » lentement à petits coups redoublés ».

En Perse, à Lacédémone, il était défendu de forcer quelqu'un à boire. Charlemagne fit aussi une loi qui avait le même but.

M. Bayle rapporte une assez plai-

sante vengeance que M. Peyresc tira d'un savant nommé Raphaël Thorius, qui le voulait forcer à boire. « M. Peyresc, » dit-il, dînant à Londres avec plusieurs » hommes de lettres, ne put jamais » obtenir dispense à l'égard d'une santé » que le docteur Thorius lui porta. Le » verre était d'une grandeur démésu- » rée; c'est pourquoi M. Peyresc s'ex- » cusa long-tems, et allégua mille rai- » sons : mais il fallut qu'il le vuidât. » Avant que de le faire, il stipula que » Thorius boirait la santé qu'il lui por- » terait à son tour. Dès qu'il eut bu ce » vin, il fit remplir d'eau le même » verre, et l'avala après avoir porté » cette santé au docteur. Celui-ci, » comme frappé de la foudre, pensa » tomber de son haut; et, voyant qu'il » n'y avait pas moyen de s'en dédire, » il jetta de profonds soupirs, porta » mille fois sa bouche sur les bords du » verre, et l'en retira toujours. Il ap- » pela à son secours tous les bons mots » des anciens poëtes Grecs et Latins, » et fut presque toute la journée à vui- » der ce maudit calice ».

(*Dict. art.* Thorius.)

Cette histoire a quelque rapport avec

ce qu'on raconte de Marigny. Forcé de boire, dans une hôtellerie de Francfort, à la santé de l'empereur, il se fit apporter plusieurs petits pains, en mangea la moitié à la santé du roi de France, et donna l'autre moitié à celui qui lui avait porté la santé de l'empereur. Les autres convives, surpris de cette nouveauté, et peu jaloux de tâter de son pain, le laissèrent libre sans le quereller; et Marigny, qui craignait les suites de cette débauche, se tira d'affaire par ce moyen.

Pannard a eu grande raison de dire:

« Point de gêne dans un repas ;
» Table fût-elle au mieux garnie,
» Il faut, pour m'offrir des appas,
» Que la contrainte en soit bannie.
» Toutes les maisons où j'en voi,
» Sont des lieux que j'évite :
» Amis, je veux être chez moi,
» Par-tout où l'on m'invite.

» Fuyons un convive pressant,
» Dont les soins importuns nous choquent,
» Et qui nous tue, en nous versant
» Des rasades qui nous suffoquent.
» Je veux que chacun, sur ce fait,
» Soit libre sans réserve ;
» Qu'il soit son maître et son valet,
» Qu'à son goût il se serve ».

On doit néanmoins observer une règle : quand on se trouve en compagnie de gens qui boivent, et qu'on ne veut pas être de la partie, il faut se retirer. C'était une loi établie par les Grecs dans leurs festins : *Buvez ou sortez.*

(Erasme, *éloge de la Folie.*)

CHAPITRE XXXII.

Sixième règle : Ne pas pousser l'Ivresse trop loin.

Il est constant que, pour bien faire, on ne doit jamais perdre de vue la maxime d'Horace : *Est modus in rebus*, non plus que le *Nè quid nimis* de Térence ; mais sur-tout on doit s'en souvenir à l'égard de l'Ivresse. Sénèque distingue très-bien deux sortes d'Ivresse ; l'une qui ensevelit entièrement la raison, et l'autre qui ne fait que chasser le chagrin. C'est celle-ci que nous croyons quelquefois permise. Mais aussi il faut que l'Ivresse aille jusqu'à nous ôter nos chagrins ; sans cela, comme dit Obsopœus, il serait inutile de boire du vin :

Aut nulla ebrietas, aut tanta sit ut tibi curas
Eripiat ; si quæ est inter utrumque, nocet.

Et, de cette manière, quel mal y a-t-il à s'enivrer ?

Quant à la première, elle est toujours nuisible à la bourse et au tempérament. Pousser l'Ivresse à l'excès, ce n'est plus gaîté, c'est folie; ce n'est plus boire du vin, c'est le perdre, comme le dit encore l'auteur que je viens de citer :

Hoc non est gaudere, sed insanire bibones;
Hoc equidem est vinum perdere, non bibere.

Un verre de vin soutient, dit le proverbe ; mais il ne faut pas faire comme Arlequin, qui, après en avoir bu un seau, s'étonne de ne pouvoir se soutenir encore.

CHAPITRE XXXIII.

Anecdotes diverses.

Noë, dans un moment d'Ivresse, laissa voir tout nu son corps qu'il avoit tenu couvert pendant six cents ans.

(Jérôme, ép. à Occ.)

Diotyme l'Athénien fut surnommé l'*Entonnoir*, parce qu'en se mettant un entonnoir dans la bouche, il avalait d'un trait tout le vin qu'on voulait lui verser.

(Athénée.)

L'Arioste, parlant d'un ivrogne qui se noya, dit :

Come veleno e sangue viperino
L'acqua fuggia, quanto fuggir si puote ;
Or quivi muore, è quel che più l'annoia
El sentir, che nel l'acqua sene muoia.

« Il fuyait l'eau autant qu'il pouvait, comme le » poison le plus fatal : mais enfin il y laissa la vie ; et » sa plus grande douleur fut de voir qu'il mourait au » milieu d'un élément pour lequel il avait toujours eu » tant d'aversion ». (*Rime scelte.*)

Un de nos poëtes a fait, sur le même sujet, la petite pièce suivante, en forme d'épitaphe :

« L'homme qui gît en ce lieu
» Fut un buveur sans exemple,
» Qui ne crut jamais qu'au Dieu
» Dont la taverne est le temple.
» Un batelier ignorant
» Le fit cheoir dans le courant
» De la prochaine rivière :
» L'heure de sa triste fin,
» Voyageur, fut la première
» Qui mit de l'eau dans son vin ».

(*Saint-Pavin.*)

Un homme qui aimait beaucoup le vin, et qui s'enivrait souvent, étant tombé malade, on fit contre lui cette épigramme :

« Brûlé d'une fièvre cruelle,
» Aldus la chasse à contre-cœur ;
» D'où vient cela? C'est qu'il a peur
» Que sa soif ne parte avec elle ».

On a écrit sur la tombe d'un musicien, grand ami de la bouteille, ces cinq notes, *la, mi, la, mi, la*, qui signifient, en les lisant comme il faut, l'ami (c'est-à-dire le vin) l'a mis là (c'est-à-dire l'a mis au tombeau).

Qui ne connaît ce conte épigrammatique de J. B. Rousseau?

« Par trop bien boire, un seigneur de Bourgogne
» De son pauvre œil se trouvait déferré.
» Un docteur vient : — Voici de la besogne
» Pour plus d'un jour! — Je patienterai.
» — Çà, vous boirez . . . — Eh bien! soit, je boirai.
» — Quatre grands mois... — Plutôt douze, mon maître.
» — Cette ptisanne... — A moi? Voyez ce traître!
» *Vade retrò* : guérir par le poison!
» Non, par ma soif! perdons une fenêtre,
» Puisqu'il le faut; mais sauvons la maison ».

Gombault a composé le quatrain suivant contre un homme riche, qui s'était ruiné en festins :

« Il mange tout, le gros glouton;
» Il boit tout ce qu'il a de rente :
» Son pourpoint n'a plus qu'un bouton,
» Et son nez en a plus de trente ».

Un célèbre buveur, qui déclamait toujours contre l'eau, se vit menacé de la mort par de fréquens accès d'une fiévre brûlante. Généreux, splendide et goguenard, il était toujours environné d'un cercle nombreux d'amis. Un jour qu'il était pressé de l'ardeur de son mal, il commanda qu'on lui apportât une caraffe pleine d'eau. Les amis de se regarder et de rire comme

des fous. « Eh quoi ! vous riez ? leur » dit-il ; ne savez-vous donc pas qu'à » la fin de sa vie il faut se réconcilier » avec ses ennemis » ?

Le vin de Falerne était cher : Pline en buvait, et Pline admettait quelquefois à sa table nombre de gens nouvellement affranchis. Quelqu'un, qui croyait, avec raison, que tous ceux qui sont à une même table, doivent boire d'un même vin, lui dit que, dans ces jours, son vin de Falerne devait aller bien vîte. « Pardonnez-» moi, répondit Pline, quand mes » affranchis mangent avec moi, ils ne » boivent point de mon vin, je bois » du leur ».

En 1778, un Anglais riche, des environs de Cirencester, était devenu hydropique, pour avoir fait un trop fréquent usage du vin. Les médecins sont appelés ; ils ordonnent la ponction, et remettent l'opération au lendemain. « Un moment, leur dit tran-» quillement notre ivrogne. Messieurs, » je me suis avisé : je n'ai jamais vu » pièce en perce durer long-tems » chez moi ; et je crains que mon » corps n'éprouve le même sort que

» mes futailles. J'ai un ami fort sobre
» qui demeure à quelques lieues d'ici;
» allons-y, sa maison n'est pas de mau-
» vais augure pour l'opération ». Le malade se fit effectivement transporporter chez cet ami, souffrit patiemment l'opération, et retourna ensuite chez lui, pour travailler, sur nouveaux frais, à tailler de la besogne à Messieurs de la Faculté.

Après mainte et mainte rasade, trois vœux différens furent un jour formés par trois buveurs. — « Je vou-
» drais, dit l'un, être le Dieu du ton-
» nerre, pour pouvoir, à mon gré,
» foudroyer tous les empoisonneurs».
« — Je voudrais, dit un autre, être
» le Dieu de la treille, pour demeu-
» rer assis, nuit et jour, sur un ton-
» neau ». — « Et moi, s'écria le troi-
» sième, en prenant la bouteille, et
» leur versant un rouge-bord, je
» voudrais, mes chers amis, être la
» Renommée; non pour le plaisir de
» posséder cent voix, mais pour l'inex-
» primable jouissance de boire cent
» coups à la fois ».

Une remarque qu'on peut faire, c'est que le mot *vin* se rend à-peu-

près par le même mot dans toutes les langues anciennes et modernes : en grec, *vinos* ; en latin, *vinum* ; en arabe, *vainon* ; en allemand, *wein* ; en anglais, *wine*, etc.

Pour finir gaîment cet ouvrage, nous allons placer ici un choix de quelques pièces bachiques.

CHAPITRE XXXIV.

Choix de pièces relatives à l'Ivresse.

BACCHUS,

(*Cantate par J. B. ROUSSEAU.*)

C'EST toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire,
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts :
Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire;
Qu'il ressuscite dans ses vers
Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire :
Puissant Dieu des raisins, digne objet de nos vœux,
C'est à toi seul que je me livre ;
De pampres, de festons couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre :
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins et les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les Cieux :
C'est toi qui prépares
Le nectar des Dieux.
La céleste troupe
Dans ce jus vanté

Boit

Boit à pleine coupe
L'immortalité.
Tu prêtes des armes
Au Dieu des combats;
Vénus, sans tes charmes,
Perdrait ses appas.
Du fier Polyphême
Tu domptes les sens;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout-à-coup mon esprit agité?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères;
Un mouvement confus de joie et de terreur
M'échauffe d'une sainte audace,
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête
Du Dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour:
Descendez, mère d'Amour,
Mars trop long-tems vous arrête.

Déjà le jeune Sylvain,
Ivre d'amour et de vin,
Poursuit Doris dans la plaine;
Et les Nymphes des forêts
D'un jus pétillant et frais
Arrosent le vieux Silêne.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête, etc.

Profanes, fuyez de ces lieux;
Je cède à la fureur que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des Dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre;
Célébrons entre nous un jour si glorieux,
Mais parmi les transports d'un aimable délire
Eloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire :
Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage;
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires
Qui, par de tragiques forfaits,
Ensanglantent les doux mystères
D'un Dieu qui préside à la paix.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre?
Suivez-moi, mes amis, accourez, combattez;
Emplissons cette coupe, entourons-nous de lierre :
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.

Que d'athlètes soumis ! Que de rivaux par terre !
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine :
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arêne,
Qui nagent dans les flots de vin.

Triomphe ! Victoire !
Honneur à Bacchus,
Publions sa gloire :
Triomphe ! Victoire !
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix,
Sonnez leur défaite :
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe ! Victoire !
Honneur à Bacchus,
Publions sa gloire :
Triomphe ! Victoire !
Buvons aux vaincus.

VAUDEVILLE.

(*Par* PANNARD.)

POUR détruire le genre humain,
Les Dieux ont inondé la terre;
C'est un témoignage certain
Que l'eau fait pis que le tonnerre.

Amis, ne buvons jamais d'eau;
Des Dieux c'est le plus grand fléau.

Phaëton, ce jeune éventé,
Qui voulut éclairer le monde,
Par la foudre précipité,
Du Pô s'en alla boire l'onde.
Amis, etc.

Le modèle fameux des sots,
Le fat et l'orgueilleux Narcisse,
Un jour se mirant dans les flots,
Y trouva son juste supplice.
Amis, etc.

Icare voulant jusqu'aux Cieux
Elever son vol téméraire,
De son projet audacieux
Dans l'onde reçut le salaire.
Amis, etc.

Ce peuple où Latone en danger
Souffrit un si cruel outrage,
En grenouille s'est vu changer;
L'onde fut son triste breuvage.
Amis, etc.

Aux Enfers, un cruel destin
Fait soupirer les Danaïdes;
Elles versent de l'eau sans fin
Pour expier leurs parricides.
Amis, etc.

Que les mortels étaient heureux
Dans l'âge où régnait l'innocence!

Il ne manquait rien à leurs vœux;
Le vin coulait en abondance.
Buvons de ce jus précieux ;
C'est le plus beau présent des Cieux.

Pour prix de sa rare vertu ,
Noë , ce fameux Patriarche ,
Reçut du ciel le bois tortu ,
Sitôt qu'il fut sorti de l'arche.
Buvons de ce jus précieux ;
C'est le plus beau présent des Cieux.

LE BUVEUR SAVANT.

(*Vaudeville.*)

Un sot , qui veut faire l'habile ,
Dit qu'en lisant il prétend tout savoir :
Un fou , qui court de ville en ville ,
En voyageant , dit qu'il prétend tout voir.
Et moi , je dis , d'un ton plus véritable ,
Que , sans sortir de table ,
Et sans avoir lu ,
Je sais tout et j'ai tout vu ,
Lorsque j'ai bien bu.

Dans Platon ni dans Epicure ,
Je ne vois pas qu'il soit bien établi
S'il est du vuide en la nature ,
Ou si l'espace est d'atômes rempli.
Dans un buveur , la nature décide
Qu'elle abhorre le vuide ;

Car il est certain
Que j'abhorre un verre en main,
Quand il n'est pas plein.

Grands philosophes, je vous blâme,
Et je veux faire un systême nouveau :
Vous avez fait résider l'ame,
L'un dans le cœur, l'autre dans le cerveau.
Savez-vous bien où la mienne s'avance
Pour tenir audience?
C'est dans mon palais
Qu'elle juge du vin frais
Qui coule à longs traits.

Un nouvelliste politique,
Qui tient conseil dans la cour du palais,
Demande au plus fat de sa clique,
Si nous aurons ou la guerre ou la paix :
Moi, curieux d'une seule nouvelle,
Lorsqu'il pleut ou qu'il gèle,
Du soir au matin,
Je demande à mon voisin :
Aurons-nous du vin?

L'autre jour, à l'Observatoire,
Les ennemis du tranquille sommeil,
Voulurent, par malice noire,
Me faire voir des taches au soleil.
Pour les punir d'oser, dans leur tanière,
Dénigrer la lumière
D'un astre divin,
Je leur fis voir que leur vin
N'était pas clair-fin.

Un usurier, de son grimoire,
Par son calcul, tâchant de m'affronter,
Toute la nuit compte sans boire;
Moi, je la passe à boire sans compter.
A me tromper je mets toute ma gloire;
Je prends plaisir à croire,
Comptant par mes doigts,
Que je n'ai bu qu'une fois,
Quand j'en ai bu trois.

De ceux qui vivent dans l'histoire,
Ma foi jamais je n'envîrai le sort;
Nargue du Temple de Mémoire,
Où l'on ne vit que lorsque l'on est mort!
J'aime bien mieux, avec ma Sylvie,
Boire pendant ma vie;
Car je sentirai
Les momens que je vivrai
Tant que je boirai.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

NOTICE

De divers Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

DICTIONNAIRE de poche de la Langue Française, 1 vol. in-16 de plus de 400 pages, augmenté de beaucoup de mots qui ne sont dans aucun Dictionnaire, relié, 4 l. 10 s.

Voyage dans l'intérieur des Etats-Unis de l'Amérique, augmenté de nouvelles descriptions et d'anecdotes sur la vie militaire et politique de Georges Washington, par Ferdinand Bayard, 1 vol. in-8. de près de 400 pages, seconde édition, 3 l.

Abrégé de l'Histoire de France, du président Hénaut, 3 vol. in-8. 12 l.

Abrégé de l'Histoire du Droit public d'Allemagne, par Pfeffel, 2 vol. in-4. 9 l.

Académie des jeux, 3 vol. in-12. fig. 4 l.

Aventures de Messire Anselme, ouvrage dans le genre du Compère Mathieu, 4 vol. in-8. fig. 7 l.

Le Bachelier de Salamanque, 3 vol. in-18. 2 l.

Bijou de société, 2 vol. in-18. ornés de 100 figures en taille-douce; le texte également gravé, 4 l. 10 s.

Le Bon sens puisé dans la nature, par le curé Meslier, suivi de son testament, 2 vol. in-12. 2 l.

Causes célèbres et intéressantes, avec les jugemens qui les ont décidées, rédigées par Richer, 22 v. in-12. 24 l.

Les tomes 21 et 22 séparément, 3 l. 10 s.

Chef-d'œuvres de Corneille, 4 vol. in-12. 4 l.

Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples du monde, 4 vol. in-fol. ornés de plus de 300 figures gravées par Bernard Picard, 72 l.

Chronique scandaleuse, ou Mémoires pour servir à l'hist. de la génération présente, 5 vol. in-12. 7 l.

Dictionn. de la Fable, par Chompré, in-12. 1 l. 5 s.

Dictionn. portatif de la langue française de Richelet, par Wailly, 2 vol. in-8. 8 l.

Discussions importantes débattues au parlement d'Angleterre, par les plus célèbres orateurs, depuis 30 ans, renfermant un choix de discours, motions, adresses, repliques, etc. accompagné de réflexions politiques analogues à la situation de la France depuis les états généraux, ouvrage traduit de l'angl. 4 vol. in-8. 6 l.

La Dunciade, poëme de Palissot, augmentée du tableau du jacobinisme, 1 vol. in-18. imprimé par Crapelet, sur pap. fin, 1 l.

Ecole des mœurs, par Blanchard, 3 v. in-12. 4 l. 10 s.

Elémens de Chimie de Fourcroy, 5 vol. in-8. fig. 15 l.

Histoire nationale, ou Annales de l'empire français, depuis Clovis jusqu'à nos jours, 5 vol. in-12. avec environ 150 fig. 10 l.

Histoire de Mlle. de Sirval, ou le triomphe du sentiment, par Tournon, 2 vol. in-18. 1 l. 10 s.

Histoire des femmes, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, avec des détails intéressans, traduit de l'anglais, par Cantwel, 4 vol. in-12. fig. 4 l. 10 s.

Hist. de la révolution de France, précédée de l'exposé rapide des administrations successives qui ont déterminé cette révolution mémorable, 12 v. in-18. 21 l.

Les tomes 9, 10, 11 et 12, se vendent séparément 2 l. le vol.

Recueil général des Proverbes dram. 16 v. in-12. 12 l.

NOUVEAUTÉS.

Traité des maladies des femmes et des enfans, par Alex. Hamilton, traduit de l'anglais, 1 vol. in-8. de 400 pages, beau pap. 5 l.

Cet ouvrage, qui est le fruit d'une étude suivie et de 40 ans de pratique, manquait à la médecine, ou plutôt à la France. L'auteur traite de toutes les maladies auxquelles le sexe est sujet, et non-seulement il en indique la cure, mais encore il donne les moyens d'en prévenir un grand nombre. — Le traitement des enfans n'est pas moins précieux.

Entretien d'un père de famille avec ses enfans, sur l'histoire naturelle, 5 vol. in-12. et 1 de pl. 12 l.

La Mouche, ou les aventures et espiégleries facétieuses de Bigand, 4 vol. in-18. nouv. édit. ornée de fig. 3 l.

Il suffit, pour faire l'éloge de ce roman, d'annoncer qu'il est de feu M. de Mouhy, auteur de la Paysanne parvenue.





